

Guerre de rien

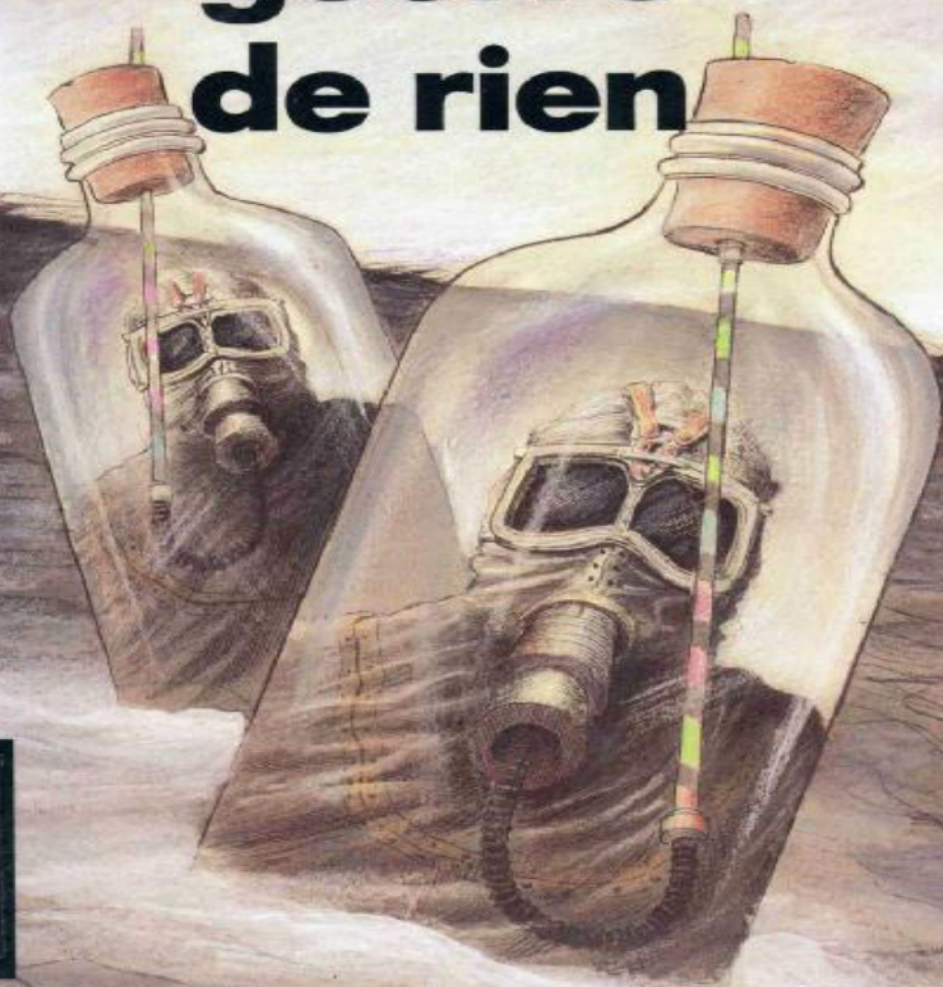
Barbéri, Jacques

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PRESENCE DU FUTUR

jacques barbéri
guerre
de rien



Denoël

JACQUES BARBÉRI

Guerre de rien

DENOËL

© 1990, by Éditions Denoël
30, rue de l'Université – 75007 Paris
ISBN : 2-207-30514-7
B : 30514-9

Pour Célita, évidemment.

« Lorsque l'on considère un sujet nouveau, on a fréquemment tendance à tout d'abord *surestimer* ce qui paraît déjà intéressant ou remarquable et ensuite, par une sorte de réaction naturelle, à *sous-estimer* l'état réel de la situation, quand nous découvrons que nos idées ont dépassé celles qui étaient réellement réalisables. »

COMTESSE ADA LOVELACE

Combat

1.

Bor Durin se grattait distraitemment le nez. Il n'était ni excité ni angoissé. Sentiments partagés par les autres occupants du wagon blindé. Ils savaient que la décision prise par le comité de Turing était sans appel.

Trente-trois heures auparavant, le long des coursives glacées du Q.G. de Cheebar, *Guerre et Paix* avait délivré ses conclusions : « L'Eurocentre ne peut plus rester étranger au conflit. Une attaque ennemie est imminente. »

« Mais quel ennemi ? » s'était écrié Durin en arrachant le dériveur synaptique qui calottait son crâne... « Nous ne sommes pas encore en guerre, nous ne pouvons pas avoir d'ennemi déclaré ! » Ernst Klarktung l'avait regardé d'un air débile. « Ça devait arriver », s'était-il contenté de dire. « Notre hideux bébé vient de piquer sa crise... comme tous les autres. »

Bor Durin avait recoiffé le dériveur synaptique : le froid cybernétique. De gigantesques puces préhistoriques conservées dans la glace des pôles informatiques. *Guerre et Paix* avait lâché de nouvelles informations :

« Le bloc 17 prépare une attaque géoclimatique sur le front Est, mais un vecteur demeure indécidable, un leurre peut-être, j'aimerais envisager les conséquences d'une erreur sur ce point avec Anton Ravon. » *Guerre et Paix* avait réclamé sa nourrice favorite, comme de bien entendu...

Derrière les vitres blindées, d'une épaisseur de quinze centimètres, des montagnes laiteuses défilaient, monotones. Un paysage de neige, virginal, saupoudré çà et là de quelques reliefs pierreux et d'anciens poteaux télégraphiques à moitié rongés par les intempéries. Avant-scène frontalière caractéristique : des campements militaires savamment disposés dans des poches de terrain qui se dérobaient aux regards, et quelques fermettes parasites du manteau neigeux, aux occupants indéracinables, trop familiers de la région pour être

appréhendés et expulsés de force.

— Vous me paraissez songeur, lieutenant Durin... La nostalgie du pays, déjà ?

Le lieutenant-colonel Heïbootz laissa tomber son lourd postérieur sur le canapé d'angle, juste en face de Bor Durin. Il écarta une feuille de yucca qui tombait des hauteurs pour se terminer en une étrange mèche verte au milieu de son front...

— Si vous voulez parler de la nostalgie du libre arbitre..., peut-être.

Durin observait toujours le paysage lacté, il aurait tout aussi bien pu répondre à une question qu'il s'était lui-même posée. La présence du pachyderme gradé n'avait qu'une importance relative dans ce qui s'annonçait plus comme une discussion-miroir que comme un véritable débat sur les états d'âme de Bor.

— Qu'insinuez-vous par là ? maugréa Heïbootz en avalant une grande rasade de scotch-benzédrine.

Bor avait tout de suite compris que le lieutenant-colonel Heïbootz et les autres officiers n'étaient pas du tout sur la même longueur d'onde que lui. Il tourna lentement la tête, examinant les sculptures humaines plantées dans ce décor de boiseries lustrées et de plantes grimpanes. Le colonel Brandorni, commandant la première brigade d'intervention alternative frontalière – curieuse appellation. Squelettique et rassis, il s'accrochait des deux mains aux montants d'une rambarde en chêne, pour ne pas s'envoler sous le souffle puissant du capitaine Bordorian, ressemblant à une poire de mozzarella, blanchâtre et gluant, dangereusement saucissonné dans sa tenue crème, prêt à exploser. Le capitaine Bordorian débitait un discours insane sur les volte-face crapuleuses du bloc 17, largement ponctué de ricanements graveleux symptomatiques de difficultés respiratoires et de faiblesse cardiaque. Brandorni ne l'écoutait même pas, observait le reflet de son visage dans la boule de cuivre qui chapeautait son perchoir. Il s'attendait probablement à le voir disparaître, atteignant enfin la maigreur ultime, l'aigreur terminale d'une vie plutôt insipide.

Il y avait enfin le sous-lieutenant Ribouin, l'éternel cireur de bottes, le sempiternel optimiste, limeur d'angles, coupeur d'ongles et de crocs, tiré à quatre épingles, gominé, vaporisé, talqué, prêt à défaillir à la moindre alerte.

Quoi qu'il en soit, de purs militaires dont les pouvoirs d'analyse ne se libèrent jamais du joug séculier d'un vocabulaire inaltérable dont les mots phares, obéir/commander, javellisent tout élan de non-hygiène mentale.

Et moi, comment me voient-ils, ces sinistres passagers du convoi de la mort ? songeait Durin. Moi, le militaire par procuration, la nourrice

en chef du général de fer... Un homme d'âge moyen, taille moyenne, corpulence moyenne. Signes particuliers : néant. Un monstre à leurs yeux. Un monstre qui n'arrête pas de s'interroger et, pire que cela, comble de la tératologie, un individu qui se permet d'interpréter les ordres de *Guerre et Paix*, le commandeur suprême !

Durin se tourna enfin vers le lieutenant-colonel Heibootz qui avait probablement déjà oublié sa question. Une question certainement moins importante à ses yeux qu'un verre de scotch-benzédrine ou le bon moral de ses troupes : un jeu complet de soldats, rangés comme des quilles dans les fourgons blindés, maintenus en stase cellulaire par un flux de dépolarisation neuronique. De gentils militaires, respirant à peine, ne mangeant pas, ne déféquant pas, ne jurant pas, n'ayant peur de rien, dans l'attente du combat, de la repolarisation de l'influx qui les ferait passer du stade de cierge de Pâques à celui de combattant vociférant.

— Vous ne pouvez pas comprendre, se contenta de dire Durin. Qu'est-ce qu'un militaire peut bien connaître au libre arbitre ? poursuivit-il plus pour lui-même que pour Heibootz qui affichait un air profondément débile, ridicule chef indien coiffé d'une plume de yucca.

L'instant que choisit la diode-témoin pour pulser – rouge/vert/rouge – ordre silencieux.

Bor Durin contempla un court instant les flashes colorés qui striaient le clavier de poche posé sur la console, entre ses jambes. Il coiffa machinalement le dériveur synaptique. La liaison s'établit aussitôt. Code d'accès. Signes clés. Il franchit toute une série de leurres, artefacts informatiques jetés en rafales par *Guerre et Paix* sur le parcours d'éventuels intrus. La combinaison des signes clés le conduisit rapidement vers la première balise. Il s'y arrima. Anton Ravon l'attendait.

Ce dernier vérifia le contact. Décrocha. Laissa Bor en tête à tête avec *Guerre et Paix*.

« L'ennemi vient d'attaquer. Premières bombes géo-climatiques lâchées. Cinq mille soldats actuellement parachutés au point 500. Tous équipés de modulateurs d'adaptation physiologique permettant d'absorber sans problème une variation de température comprise entre moins 80 et plus 80° C. Il convient donc de lancer le plan *Ivan Illitch* !... »

Bor Durin ôta lentement le dériveur synaptique. Ils s'étaient tous approchés de lui, étaient pendus à ses lèvres. Même la momie avait réussi à se décrocher de son perchoir.

— Au point 500... La ville frontière de Warchee. L'attaque vient d'avoir lieu. Bombes géoclimatiques... Plan *Ivan Illitch*.

Derrière les vitres plombées, la neige fondait à vue d'œil.

Ils étaient à deux cents kilomètres de Warchee. Apparemment, l'ennemi utilisait les grands moyens.

Le colonel Brandorni avala discrètement un Bumper-gel de coke. Les quelques muscles qui végétaient encore sur son squelette se durcirent aussitôt. Il grandit instantanément de vingt centimètres.

— Bor, programmez tout de suite la repolarisation des troupes. Activez les prises-poignets. Bordorian, ordonnez au machiniste d'arrêter le train au point 650. Heïbootz, enclenchez la conversion des modules-wagons...

— Et moi, colonel ? grommela Ribouin en faisant des tortillons avec ses cheveux.

Brandorni réfléchit un court instant puis émit un soupir de dépit.

— Allez préparer une vasque d'Amphécafé. Cela me paraît indispensable.

En observant la soudaine vitalité du colonel Brandorni, Bor conclut qu'il était en présence d'un habitué de la défonce. Son profil de poisson desséché n'était pas une conséquence de l'âge, mais plutôt d'un abus de speed. Brandorni avait éliminé le superflu, graisse, muscles, cheveux, pour ne conserver que l'indispensable : une charpente osseuse et un cerveau capable de se déchaîner sous les premières excitations biochimiques venues.

Tout en combinant les codes de repolarisation, il se disait aussi que le processus était maintenant définitivement enclenché. *Guerre et Paix*, cette putain d'I.A. couvée avec amour, se libérait peu à peu de ses tuteurs pour fonctionner à plein régime. Le comité de Turing : le chef du gouvernement, le chef des armées et une I.A. Un comité composé de deux hommes et d'une machine. Mais comment l'I.A. percevait-elle l'existence humaine ? Et comment réfuter ses conclusions sans assumer la responsabilité d'une catastrophe ? Certes, un programme d'intelligence artificielle, destiné à épargner un maximum de vies humaines en cas de conflit, devrait conduire à l'utilisation minimale des armes nucléaires. Mais que signifiait exactement le concept de vie humaine pour une intelligence artificielle ? Le comité de Turing était un leurre ; seule l'I.A. avait un véritable pouvoir décisionnel.

Et à la suite de ses consœurs du bloc 17 et de la Transamérique, *Guerre et Paix* avait choisi la guerre. Certainement inévitable. Mais n'aurait-il pas fallu éviter plutôt un excès de logique ?...

Coiffé de son dériveur synaptique, Bor Durin suait à grosses gouttes. Dans les wagons blindés, les soldats commençaient à remuer, maugréant de vagues paroles inintelligibles. Les pommettes se teintaient de rose, les paupières clignotaient. Certains ne purent s'empêcher de libérer quelques gouttes d'urine. La reprise de l'activité physiologique devançant de quelques secondes le retour à la

conscience des forces armées de la première brigade d'intervention frontalière.

Le train ralentit. Finit par s'immobiliser. Les grappins magnétiques claquèrent, séparant les lourds wagons blindés les uns des autres. Les ailerons stabilisateurs jaillirent telles des lames de rasoir géantes sur les flancs métalliques maculés de graisse.

Bor Durin venait de programmer le code *Ivan Illitch*. Les prises-poignets des soldats grésillèrent à l'unisson. *Guerre et Paix* pouvait enfin s'infiltrer dans les cellules nerveuses, aller engorger les relais implantés dans les corps calleux, engrammer les dernières informations concernant Warchee et les mouvements des troupes adverses. Un micro-programme autonome pour chaque soldat : un programme d'adaptation au terrain, pouvant tripatouiller les neurones, chatouiller les synapses, triturer les hélices génétiques en vue de modifications organiques rapides permettant de réagir aux bouleversements provoqués par les bombes géoclimatiques.

Les modules-wagons étaient prêts à décoller. De gigantesques insectes bruns, vrombissants. Une épaisse fumée grise s'échappait de leur ventre chaud enfoncé dans la neige. Les soldats étaient tous *chargés*. Bor Durin fit un signe au colonel Brandorni. Ce dernier avala un nouveau Bumper-gel, sans aucune discrétion cette fois-ci, puis bondit sur le marchepied pour s'adresser à Heïbootz.

— Faites décoller le premier appareil, lieutenant. Si tout se passe bien, programmez un décollage toutes les deux minutes.

Heïbootz acquiesça puis se dirigea vers le module de tête, son visage joufflu entouré d'un voile de vapeur bleutée. La neige continuait à fondre rapidement. La température s'élevait d'un degré toutes les cinq minutes. Les combinaisons isothermes devraient bientôt être abandonnées, même les sous-vêtements thermorégulateurs deviendraient insupportables... Mais d'ici là, les soldats seraient tous au front, et les officiers de nouveau à l'abri dans leur module-wagon climatisé.

Bor Durin allait retirer le dériveur synaptique fiché sur son crâne, lorsque son geste fut stoppé par un brouillage de toutes les coordonnées graphiques. L'image mentale des vingt-cinq modules-wagons, losanges jaunes piquetés de cinq cents points bleus représentant les soldats activés, se transforma en un immonde tas de gelée tremblotante.

— *Guerre et Paix*, que se passe-t-il ?

Bor Durin envoyait toute une série de signes clés ; sans succès : la gelée tremblotait de plus en plus, paraissait se couvrir de moisissure.

Le premier module-wagon s'élevait lentement. Heïbootz regardait

tour à tour l'ascension du scarabée de métal et son chrono-poignet, lorsqu'un bruit assourdissant ébranla l'ensemble du convoi. Aussitôt suivi par une série de cris et de gémissements. La première image qui vint à l'esprit d'Heïbootz fut celle d'un ours gigantesque venu se ruer contre les flancs de métal, laissant sur les parois des traînées de chair sanguinolentes. Un énorme plantigrade en furie dans chaque wagon...

Je rêve, se dit Heïbootz, c'est impossible ! Les parois blindées des modules-wagons paraissaient légèrement bombées. Sous la poussée d'une force interne incroyable, le métal était en train de s'incurver...

Brandorni avait sauté du wagon des officiers et s'approchait d'Heïbootz en courant.

— Que se passe-t-il ?

Heïbootz bredouilla une suite de mots incompréhensibles. Passa nerveusement une main dans ses cheveux, cherchant peut-être sa mèche-yucca...

Agacé, Brandorni se tourna vers le wagon de tête.

— Déverrouillez immédiatement les serrures magnétiques de tous les sas-diaphragmes ! hurla-t-il à l'adresse de Bordorian.

Bordorian sortit du wagon climatisé, l'air hébété, tenant l'activateur magnétique dans sa main gauche, comme s'il s'agissait d'un serpent venimeux qui venait de le piquer.

— Eh bien, qu'attendez-vous ! vociféra Brandorni.

Bordorian appuya sur la touche de désactivation.

Et les sas-diaphragmes chuintèrent.

Et chaque wagon cracha cinq cents soldats ensanglantés, désarticulés. Hommes-canon propulsés par un carburant invisible. Les corps s'écrasèrent dans la neige boueuse et continuèrent leur course folle. Taupes des neiges, hommes serpents animés d'une reptation insensée. En moins d'une minute ils disparurent tous derrière l'horizon brumeux.

Le capitaine Bordorian, couleur blanc d'œuf, regardait, éberlué, les restes du colonel Brandorni. Un petit tas d'os brisés. Littéralement pulvérisé par le passage éclair de cinq cents soldats-obus.

Il hésitait entre le rire et les larmes. Incroyable, tout cela était incroyable. Au sein de cette succession d'événements en rafales, il avait tout de même eu la chance de ne pas se trouver face à un sas-diaphragme.

Il parvint enfin à détacher son regard des débris de Brandorni. Pour croiser celui d'Heïbootz. Qui regardait fixement, la mâchoire prête à se décrocher, un point situé au-dessus de sa tête.

Bordorian actionna d'abord lentement ses globes oculaires, les fit glisser vers le haut. Il ne voyait rien. Il fléchit alors le cou et aperçut le module numéro un, à la verticale, pansu et ventru, engrossé d'une portée de soldats qui ne demandaient qu'à naître...

Le sas-diaphragme explosa brutalement, libérant une giclée de corps entremêlés.

Le module-wagon tomba comme une pierre.

Bordorian n'eut même pas le temps de vomir, mitraillé par des giclures de chair et de sang.

Pas besoin de tombe, non plus.

L'essaim de soldats atterrit une centaine de mètres plus loin et continua sa course, laissant un gigantesque sillage dans la neige boueuse.

Bor Durin nageait en pleine moisissure. Des coulées rouille sur devantures vert-de-gris. Il avait essayé toutes sortes de codes destinés à actionner des balises-relais conçues pour parer à d'éventuelles agressions virales ou à des bombardements de programmes cancers. Aucun résultat. Il avait entendu, loin, très loin, les cris et les bruits de l'univers extérieur. Il se doutait que, *là-bas*, la situation n'était pas brillante. Mais s'il ne parvenait pas à retrouver *Guerre et Paix*, ils étaient tous foutus. Les couleurs s'organisèrent. L'ensemble avait maintenant l'allure d'une devanture de boutique, ou plutôt d'un hangar. Métal sale et rouillé. Un effet de zoom le projeta vers la façade cramoisie. Il la voyait comme s'il en était séparé par deux ou trois mètres.

Un graffiti avait été bombé à la peinture blanche :

TU AS LE BONJOUR DU PETIT POU CET

Bor essayait de trouver un sens à tout ça lorsqu'il perçut une ombre grise à l'angle supérieur gauche de sa vision synaptique. Les graffitis tremblèrent. Une autre phrase apparut subitement.

TRACEUR ! VITE ! DÉGAGE !

Bor Durin arracha brutalement le dériveur synaptique.

Il eut juste le temps de le lâcher avant que les coussinets tympaniques commencent à fondre. Il préféra ne pas imaginer sa gueule encore harnachée dans le casque.

— Putain... mais que signifie toute cette merde ! ?

Il se rua vers le sas et buta contre Heïbootz, assis sur les marches du wagon.

Durin s'accroupit. Le visage d'Heïbootz était blanc comme un linge. Un filet de sang à la commissure des lèvres.

— J'en ai pris un en pleine poitrine, Bor. C'est con, tu trouves pas ? Un seul enfoiré de troufion qui a rebondi sur Dieu sait quoi pour venir

s'encastrent dans mon bide. J'étais même pas sur la trajectoire, c'est con, tu trouves pas ?

Durin agrippa Heïbootz qui commençait à glisser sur les marches, se vidant lentement de son sang.

— Je comprends rien à ce que tu me racontes, Heïbootz ! Que s'est-il passé ?

— L'autre con de Bordorian a rien à regretter, lui, il a pris un wagon sur la tronche. Il comptait pas s'en tirer tout de même, hein ?

Durin pencha alors la tête en avant et l'ampleur du désastre lui fouetta les neurones. Les modules éventrés. Les sillages laissés dans la neige boueuse...

— Tu me diras, Bordorian non plus n'a pas eu de chance. Il s'en était tiré sans une égratignure, le con... avait fait du slalom entre mille soldats... pour finir avec un module en guise de chapeau !

Heïbootz se mit à rire, puis à tousser. Un gros paquet de sang dégouлина sur sa combinaison.

— Arrête de parler, Heïbootz. Surtout ne bouge plus ! Je vais t'installer dans le caisson chirurgical. *Guerre et Paix* va te remettre sur pied...

Tout en disant cela, Bor essayait de comprendre ce qui avait bien pu se passer, ce qui avait apparemment réussi à transformer des soldats en bombes humaines.

Un peu plus tard, il dut se rendre à une triste évidence : *Guerre et Paix* avait disparu. Et un caisson chirurgical déconnecté pouvait tout juste servir de four à micro-ondes.

De toute façon, cela n'avait plus grande importance puisque Heïbootz venait de cracher son dernier sang. Bor Durin tenait dans ses bras un cadavre.

Un traceur pirate avait failli lui faire fondre le crâne.

Une armée entière venait de disparaître après avoir labouré le paysage à main nue.

Et maintenant, le sous-lieutenant Ribouin sortait du bloc-cuisine en souriant, brandissant deux litres d'Amphécafé.

Bor arracha nerveusement l'hifitek-résine enfoncé dans les oreilles du sous-lieutenant. Une musique aigrette épousa le silence.

— Pour deux personnes tu as vu large, non ? murmura Durin en esquissant un curieux sourire.

Puis il s'affala comme un paquet de chiffons dans un fauteuil d'angle.

Bor Durin avait coiffé un nouveau dériveur synaptique.

Il jugea raisonnable d'éviter tout code d'accès direct à *Guerre et Paix*. Il n'avait plus à sa disposition qu'un seul dériveur et surtout il n'avait pas de tête de rechange. Ses muqueuses nasales étaient encore imbibées de l'âcre odeur de la résine brûlée... Après une courte période de temps blanc, Anton Ravon établit le contact.

« Bor, que se passe-t-il ? »

« C'est plutôt à moi de te poser cette question, tu ne trouves pas ? »

« Eh bien... je ne peux pas te dire grand-chose... l'accès au réseau d'intervention est complètement figé. Un véritable bloc de glace. Impossible de te connecter directement à *Guerre et Paix*. »

« C'est peut-être préférable. »

« Que veux-tu dire par là ? »

« Rien de grave. Il y a à côté de moi un dériveur synaptique entièrement carbonisé. Et une seconde avant la cuisson il était encore sur mon crâne... »

« Bon Dieu ! »

« Oui, comme tu dis. »

« Et les brigades d'intervention frontalières deux et trois qui ne se manifestent pas... »

« Te fatigue pas. À l'heure qu'il est, les lieutenants informaticiens ont sûrement eu droit à un sacré brushing ! »

« Mais qu'est-ce que tout cela signifie ? »

« Pose plutôt la question à *Guerre et Paix* ! »

« C'est déjà fait... Elle se refuse à tout commentaire. Elle demande un délai de réflexion pour évaluer la situation. »

« Tiens donc !... Dis-moi, *Petit Poucet*, ça te dit quelque chose ? »

« C'est le dernier nom de code de l'I.A. du bloc 17... L'information est tombée juste avant la crise de *Guerre et Paix*, c'est elle qui... »

« Celui qui a tenté de réduire ma cervelle en crème caramel a pris la peine de décliner son identité. Apparemment il était sûr de son coup. »

« Bon Dieu ! »

« À t'entendre, j'ai l'impression qu'une crise de mysticisme te pend au nez, Anton. »

« Arrête... Tout ça est totalement absurde ! »

« On ne peut pas dire mieux. Résultat : 12 500 soldats viennent de se transformer en laboureurs et ont disparu dans la nature. »

« Qu'est-ce que tu racontes, Bor ? Arrête de délirer cinq minutes ! »

« Résumons, puisque tu y tiens. Les troufions se sont volatilisés. Inutile de me demander comment. Heïbootz, Brandorni et Bordorian sont morts. Je suis seul avec Ribouin. Que devons-nous faire ? »

« Rien... surtout ne faites rien. Je vais prendre les dispositions nécessaires pour qu'une équipe de secours parte immédiatement au point... »

« 650... Tu crois que je suis devenu dingue, hein Anton, c'est ça, n'est-ce pas ? Le petit Bor déménage du cervelet et il vaut mieux qu'il reste tranquille en attendant les secours ! »

« Ça n'a rien à voir, Bor. De toute façon, dingue ou pas, inutile que tu coures le risque d'amplifier la catastrophe. »

« Bien. Nous attendons. Mais dépêche-toi, la température ambiante est déjà de 40° C. Et la climatisation est foutue, alors... »

Anton coupa la communication. Une conversation qu'il était désormais inutile de prolonger.

La neige avait fondu. Les modules-wagons ressemblaient à d'étranges bathyscaphes enlisés dans la boue, attendant le flux salvateur d'une improbable marée.

Dans un premier temps, Bor Durin jugea préférable de ne pas tenir compte des « conseils » d'Anton. Attendre les secours, c'était bien gentil. Mais arriveraient-ils avant que Bor et Ribouin soient cuits à point. En fin de journée, le thermomètre marquait 60 degrés. La nuit allait probablement leur laisser quelques heures de répit, mais après... Mieux valait essayer de faire marche arrière. S'ils arrivaient à rouler ne serait-ce que deux ou trois cents kilomètres, ils sortiraient probablement de la sphère de rayonnement géoclimatique.

Mais lorsqu'ils eurent fait le bilan des dégâts, Bor regretta amèrement de ne pas croire en Dieu.

Les grappins magnétiques refusaient de s'enclencher.

Impossible d'évacuer les modules-wagons qui encombraient la voie sans outillage spécialisé.

De toute manière, le machiniste-robot était soudé à la console de commande. Une vilaine sculpture abstraite qui aurait pu s'intituler *Inceste mécanomane*.

Seul le bloc-cuisine était encore en état de marche.

— Au moins, nous ne mourrons ni de faim ni de soif, fit remarquer Ribouin.

Bor haussa les épaules.

— Si ça continue, la vodka s'évaporerait dans le verre avant que nous puissions le porter à nos lèvres...

La nuit n'apporta aucun répit.

La température cessa effectivement de monter. Mais en l'espace de

trois heures, elle chuta vertigineusement pour se stabiliser à 50 degrés au-dessous de zéro. Température limite pour les combinaisons isothermes.

Bourrés d'Amphécafé et de plaquettes hypercaloriques, ils pouvaient tenir jusqu'à moins 60, mais quel intérêt de mourir à moins 70 plutôt qu'à moins 60 ?

Bor posa la question à Ribouin.

Ce dernier regarda son thermomètre-bracelet.

— Pour vous permettre de poser cette question, peut-être, répondit-il après avoir avalé son quatrième bol d'Amphécafé.

Moins 65.

Moins 70.

Leurs gestes commençaient à prendre une étrange allure aquatique. Dans la lumière tamisée du wagon 1930, entre les plantes grimpantes et les boiseries cirées, ils ressemblaient à deux noctambules éméchés de retour de bringue, se refusant à aller terminer la nuit en solitaire, bien que dans les bras de Morphée.

Bor parut soudain retrouver un regain de vitalité. Poing contre paume. CLAC !

Ribouin sursauta.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai trouvé. Mon vieux Ribouin, nous ne sommes pas encore morts.

— Apparemment non.

Bor esquisça un maigre sourire.

— Et nous ne le serons pas de sitôt.

Ribouin fronça les sourcils. Pauvre Bor, se dit-il, son cerveau est déjà décoré de paillettes de glace.

Sa pensée n'alla pas plus loin. Bor s'était levé, chancelant. Prit Ribouin par le bras.

— Suis-moi.

Bor et Ribouin étaient assis, face à face, dans le quatrième module-wagon. Le moins endommagé de la série.

— Inutile de te préciser que les secours ne viendront probablement jamais. Nous avons peut-être même déjà perdu la guerre...

Ribouin acquiesça.

— Mais si nous ne faisons rien, nous allons rapidement être transformés en blocs de glace, poursuivit Bor. Ribouin acquiesça à nouveau.

— Aucune objection ?

— Aucune objection, lieutenant.

Bor enclencha le flux de dépolarisation. Intensité maximale.

Une stase cellulaire équivalente à celle d'un processus de

cryogénisation.

Les secours pouvaient prendre leur temps.

L'amour montagne

1.

Bor Durin nageait lentement vers la surface. Ne pouvait se tromper de direction. Lorsqu'il progressait, l'eau s'éclaircissait. Il n'y avait pas bien longtemps, elle était encore d'un noir d'encre. Il avait maintenant quitté les profondeurs abyssales et battait des pieds dans une eau bleu turquin trouée de paillettes dorées. Lorsqu'il regardait vers ce qu'il supposait être « le haut », il apercevait un plafond vert se diluant progressivement dans le jaune :

la surface.

Dix mètres.

Cinq mètres.

Deux.

Un.

Un blanc aveuglant grilla ses rétines.

Il aspira à pleins poumons. Bascula vers l'avant. Des mains invisibles le saisirent aux épaules.

Il avait l'impression d'être une énorme boule de nerfs. Une pelote de neurones excitée par des étudiants sadiques. Ils plantaient les électrodes au hasard, cherchant les terminaisons sensibles, comptant les points...

— Calme-toi ! Maxton, viens m'aider, bon sang... Tu vois bien que je n'arrive pas à le maîtriser.

— Donne-lui une beigne, ça va le calmer.

Bor entendait parler autour de lui mais ne distinguait toujours rien. Un rideau incandescent voilait son regard.

Soudain ses nerfs se relâchèrent. Libérant peau, muscles, globes oculaires... et mémoire.

Je suis dans le module blindé, se dit-il. Les secours sont arrivés.

Une vision toujours trouble. Puis, papillotements et larmes mêlés, le décor se teinta d'évidence.

Il n'était pas dans le module blindé.

Et les deux hommes qui le regardaient en souriant n'étaient

certainement pas des soldats de l'Eurocentre.

Celui de gauche était plutôt petit. Un visage de fouine. La peau cuivrée, presque rouge. Des yeux bleus, de grandes oreilles. Un visage de lutin, ou d'elfe, peut-être... J'ai basculé dans un univers de conte de fées, se dit Bor.

En examinant l'homme de droite, il corrigea très vite sa première impression. L'inverse du premier. Plutôt grand. Une charpente impressionnante surmontée d'une grosse tête ronde. Ou plutôt la moitié d'une tête. L'autre moitié paraissait avoir été arrachée à coups de griffes ou de fourchette, ou encore déchiquetée par la gueule d'un requin. Une section en forme de croissant de lune. La surface de la lune : cratères et cirques de chair. Une lune noir et rouge. Purulente.

Bor regarda à nouveau l'individu de gauche. Il n'oserait certainement pas s'adresser à l'homme à la tête mâchée. Le lutin paraissait plus engageant.

Un détail qu'il n'avait pas encore remarqué le plongeait définitivement dans un malaise indéfinissable.

La poitrine et le ventre de l'homme brillaient étrangement. Bor finit par remarquer que des plaques métalliques étaient rivetées à même la chair du lutin. Les jointures étaient maculées de rouille. À moins qu'il ne s'agisse de pus. Ou d'un mélange des deux. Bor ne désirait surtout pas le savoir.

Son regard se détacha des deux êtres qui l'observaient toujours en souriant. Explora les lieux. Une pièce carrée d'environ trois mètres sur trois. Entièrement carrelée de blanc. Il était allongé sur une sorte de lit étroit. À côté de lui, un énorme cylindre métallique bordé de fils : un caisson chirurgical.

— Alors, mon vieux, on se décide à émerger ?

L'homme à la tête mâchée venait de lui parler.

Bor était toujours persuadé d'être en plein cauchemar, mais la voix était plutôt douce, contrastant étrangement avec ce hideux visage. L'homme s'approcha. Bor constata qu'il lui manquait également un bras. Il s'accrocha nerveusement aux rebords du lit.

— T'affole pas, petit, on ne va pas te bouffer. Les soutes de l'*Imperial Stardust* sont encore pleines de barbaque, précisa le lutin.

Sa voix était beaucoup moins sympathique que celle du défiguré. Une voix teintée de vice.

Bor se décida à parler. De toute façon, il n'avait pas le choix.

— Qui êtes-vous ? bredouilla-t-il en redressant le buste.

— Excellente question, couina le lutin. Les présentations d'abord. Moi, c'est Maxton. Et lui c'est Pitchin, dit La Trogne. Inutile de te faire un dessin, n'est-ce pas ? C'est aussi mon frère, même si on se ressemble pas vraiment...

Pitchin avait cessé de sourire. Bor avait vu juste. Ne jamais se fier

aux apparences. Le plus horrible des deux, c'était bien Maxton.

— Et toi ? demanda Pitchin d'une voix sèche.

L'entrée en matière de son sinistre frère l'avait apparemment refroidi.

— Lieutenant Bor Durin, de la brigade d'intervention frontalière...

Les deux compères éclatèrent de rire. Bor eut soudain peur d'être tombé entre des mains ennemies. Maxton et Pitchin pouvaient être des soldats du bloc 17. Des soldats d'un type un peu spécial, mais...

— Tu ne chercherais pas à te foutre de notre gueule, par hasard ? postillonna Maxton.

— Mais... Mais... Que voulez-vous dire... Où sommes-nous, d'abord ?

— À Novovolynsk. Au centre spatial de Krasnayavola, plus précisément. Nous t'avons repêché à une centaine de bornes d'ici. Raide comme un poisson congelé, mais apparemment vivant. Le bloc chirurgical a fait le reste, maugréa Pitchin.

— Novovolynsk... Mais c'est de l'autre côté de la frontière !

— Quelle frontière ?

— Celle qui sépare l'Eurocentre du bloc 17. Je suis donc prisonnier de guerre...

— Tu débloques complètement, petit. La guerre est terminée depuis plus de cinq ans. Tu nous prends vraiment pour des demeurés...

— La guerre est finie... depuis... cinq ans !

— T'excite pas, Maxton. J'ai pigé.

Pitchin plongea son œil dans le regard de Bor.

— Quel est ton plus vieux souvenir ?

Bor s'était de nouveau allongé. Il commençait à comprendre, lui aussi.

— Mon plus vieux souvenir remonte à l'entrée en guerre de l'Eurocentre. Pas plus tard qu'hier, si je me fie à ma mémoire... J'ai participé à une des premières attaques contre le bloc 17. Un incompréhensible massacre. Je me suis retrouvé seul avec le sous-lieutenant Ribouin. Nous nous sommes cloîtrés dans un des modules. Le flux de dépolarisation poussé au maximum.

— Eh bien, mon vieux, t'es resté sept ans dans ce wagon, annonça pompeusement Pitchin.

— En compagnie d'un cadavre, conclut Maxton.

Maxton et Pitchin lui avaient montré sa « chambre ». L'une des nombreuses salles abandonnées du centre spatial. Avec pour seul aménagement une double épaisseur de plasti-boudins usagés adossée à une pailleuse recouverte de fioles poussiéreuses.

Pour l'instant, on te garde, lui avait dit Pitchin en l'aidant à s'asseoir sur son lit de fortune. Tu ne pourrais pas aller bien loin, avait ajouté Maxton en aidant son frère à se débarrasser du poids mort de Bor.

Et le visage du jeune ressuscité avait pris une teinte verdâtre. Ses lèvres terreuses s'étaient mises à trembler.

Merde, il va nous claquer entre les doigts ! avait hurlé Pitchin. Et les deux frères étaient allés à la pêche aux hypothèses : cerveau lésé, hépatite, changement d'atmosphère...

— Sept ans de jeûne, c'est dur à avaler... J'ai faim ! avait grommelé Bor en s'aidant de ses mains pour actionner sa mâchoire.

Les deux frères s'étaient regardés, ébahis, puis avaient éclaté de rire.

Après deux tubes de glucogel, Bor, à nouveau rose et blanc, s'était endormi comme une poule sur son perchoir.

Instantanément.

Avait décrassé sa cervelle et son corps du décalage annuel, à grands renforts de rêves et de cauchemars libérateurs, pendant plus de vingt-quatre heures. Avait bu, avait mangé, avait retrouvé l'usage de son corps sans trop de difficulté puisqu'il ne l'avait jamais perdu dans sa tête.

Les térato-frères avaient alors commencé les cours d'histoire. Et Bor avait pris conscience que quelques minutes d'absence étaient nécessairement plus lourdes à accepter que vingt ans d'existence.

Le quatrième jour, personne n'était venu saluer son réveil. Une matinée d'errance dans les couloirs du centre et de sa cervelle. Il avait finalement décidé d'affronter l'extérieur en solitaire. C'était peut-être ce qu'attendaient ses nounous. Un rôle que Maxton et Pitchin avaient probablement hâte d'abandonner.

La vision de la rampe de lancement, crissante de lumière, avait aussitôt chatouillé ses neurones et ravivé le désir récurrent d'en savoir plus sur ce nouveau monde.

Bor Durin escaladait les dernières poutrelles métalliques de la rampe de lancement. Non sans mal. Ses muscles étaient lardés de

billes de plomb et il devait accomplir d'incroyables contorsions des membres pour éviter la crampe. L'escalade n'était pas sa spécialité et il évitait de regarder le vide sous ses pieds, 60 mètres, 70 mètres... Plus que deux ou trois mètres et il atteindrait la dernière plate-forme. Là, il pourrait enfin s'asseoir, laisser pendre ses jambes dans le vide et contempler le paysage d'après-guerre.

Lorsqu'il atteignit, épuisé, le belvédère, véritable plongeur pour les fanatiques de l'esthétique suicidaire, une profonde déception l'envahit.

Sur les flancs est et ouest de la plate-forme, le paysage était presque entièrement masqué par l'entrecroisement des poutrelles.

Au sud, il pouvait observer l'architecture hexagonale du centre spatial. Dans la découpe centrale, l'*Impérial Stardust* reposait sur sa plate-forme de montage. Les derniers boulons avaient été vérifiés, les sanitaires testés, la nourriture stockée dans les soutes, mais le gigantesque crabe de métal n'avait jamais arpenté les rails qui devaient le conduire à la rampe de lancement.

La guerre avait brusquement interrompu le compte à rebours. Un compte à rebours qui ne reprendrait peut-être jamais faute de combustible, d'hommes compétents, et surtout faute de programmes de vol dignes de confiance.

Bor avait évité les trop longues discussions avec Pitchin et Maxton. Sa tête faisait encore de grands FLOC ! lorsqu'il prenait conscience que sept années s'étaient écoulées sans lui. Mais le peu qu'il avait appris lui avait permis de conclure que *Guerre et Paix* et ses consœurs s'étaient déchaînées.

Certes, les armes chimiques et nucléaires avaient été utilisées au compte-gouttes. Et les plus optimistes pouvaient parler de guerre *propre*.

Mais la nature avait été tordue, malaxée, les bombes géoclimatiques n'avaient pas épargné un pouce de terrain. Et pour couronner le tout, les I.A. avaient charcuté les cervelles. Par le biais des relais plantés dans le corps calleux des soldats, bien sûr, mais aussi par l'intermédiaire des caissons chirurgicaux transformés en usines à monstres. Il n'y avait qu'à regarder Maxton pour s'en rendre compte. Maxton qui avait vaillamment combattu pour le bloc 17. Maxton dont les os avaient été creusés, les relais tripatouillant activement corps calleux et thalamus, scissure de Rolando et cervelet pour induire l'adaptation à des perturbations géoclimatiques données ; puis, l'effet inverse étant requis de toute urgence, un caisson chirurgical avait bardé son torse de lourdes plaques métalliques...

Sans compter les divers objets personnels qui avaient pu livrer n'importe quel civil, à n'importe quel moment, en pâture aux I.A. déchaînées. Les psychoréveils, les médiablocs d'appartement, les ordis de poche équipés de dériveurs...

Mais que s'était-il passé ensuite ? Qui avait décidé la fin de la guerre ? Que faisaient actuellement *Guerre et Paix* et *Petit Poucet*, pour ne citer qu'elles ?...

Autant de questions qui fouettaient désagréablement la cervelle de Bor. Des questions que Maxton et Pitchin n'étaient même pas capables de comprendre. Un civil et un militaire pour qui la guerre était synonyme de vécu, de quotidien, et qui n'avaient aucune idée des véritables mécanismes, des rouages secrets, de la folie du pouvoir.

Cependant, ce qui gênait le plus Bor Durin, ce qui provoquait la chute de gigantesques blocs de glace cérébrale au plus profond de la nuit, ne concernait que lui. Lui et son misérable corps encore intègre.

Maxton et Pitchin l'avaient remis sur pied de la façon la plus simple du monde.

Mais que s'était-il vraiment passé dans le caisson chirurgical ?

Derrière la *clé* formée par le centre spatial et les rails de l'*Impérial Stardust*, il y avait la mer. À perte de vue. Une mer grise, peu engageante.

Les vagues laissaient une écume jaune sur la grève, constellée de débris de toute sorte, à une centaine de mètres seulement de la pointe sud de l'hexagone.

Sur une mer pareille, les navires doivent être plutôt rares, songea Bor en se dirigeant vers l'extrémité nord de la passerelle.

Un paysage de dunes.

Du sable blanc, étincelant sous le soleil vertical.

Dans un premier temps, Bor, aveuglé, ne vit rien d'autre. Puis ses yeux imbibés de larmes commencèrent à s'habituer à la réverbération intense qui incendiait le sable.

Et il vit la montagne.

Elle ne devait pas mesurer plus de 100 mètres de haut. Elle était recouverte de bosses, sillonnée de crevasses. Après avoir scruté du regard ce piton solitaire planté en plein désert, Bor éprouva un violent malaise. Comme si sa raison se refusait à accepter le témoignage de ses sens. Il regrettait soudain d'être monté. Cet univers n'est pas le mien, se dit-il. Je suis encore dans le module-wagon et je rêve. Au fin fond de la stase cellulaire. Les secours vont bientôt arriver et tout rentrera dans l'ordre.

Il cligna des yeux. Comme s'il voulait par ce simple geste tester la teneur de la réalité.

La montagne était toujours là.

Une montagne humaine constituée de milliers de corps amalgamés.

Paradoxalement, cette horrible vision effaça définitivement les doutes de Bor. Les années étaient effectivement passées. Accréditer

l'hypothèse du rêve revenait tout simplement à faire un premier pas vers la folie.

Cette montagne en plein désert avait la dure précision de la réalité, confirmait la triste vérité de plusieurs années de démence.

Un léger bruit métallique l'extirpa brutalement de son angoisse contemplative.

Bor se retourna nerveusement. L'univers entier était soudain devenu synonyme de danger.

Maxton le regardait d'un œil torve. Il avait du mal à retrouver son souffle.

L'espace d'un instant, Bor imagina que Maxton était venu ici pour le jeter dans le vide.

Mais Maxton se mit à parler lentement, cherchant à sourire, l'effort réclamé par l'escalade tiraillant encore les muscles de son visage.

Le silence fut brisé, comme la tension qui s'était emparée du corps de Bor.

— Jolie vue, n'est-ce pas ?

Bor ne trouva rien à répondre. Se contenta de hocher la tête.

— C'est la montagne qui t'impressionne comme ça ?

Après une courte hésitation, Bor hocha à nouveau la tête. Il était toujours incapable de parler.

— Tu n'es pas au bout de tes surprises, tu sais ? continua Maxton. La Terre a plus changé ces sept dernières années que pendant les cinq mille ans qui les ont précédées. La guerre a laissé derrière elle une planète saignante et boursouflée. Les plaies se remplissent au fil des années d'eau et de sable, transformant les villes en désert et les continents en îlots...

Maxton s'avança vers le bord de la plate-forme. Son regard se riva sur la montagne de corps.

— Est-ce que quelqu'un est en mesure de savoir ce qui s'est vraiment passé... J'en doute. Un glissement de forces, une haine incontrôlable...

Il se tourna vers Bor et son visage était empreint d'une tristesse insondable.

— Des hommes se sont retrouvés attirés par de grands malades, cancéreux, lépreux, diabétiques. Tractés par une force mystérieuse, traînés comme des chiens le long des rues poussiéreuses. Aspirés. Ils se sont engouffrés, désarticulés, dans les couloirs des cliniques, des hôpitaux, pour terminer leurs courses dans les salles d'opération, collés au corps du mourant. De gigantesques pyramides se sont formées, faisant éclater les murs des édifices, des bâtiments poreux... De nouvelles montagnes ont ainsi envahi la géographie changeante du globe.

Maxton paraissait curieusement calme. Le ton de sa voix n'était pas

chargé de fiel comme à l'ordinaire. Bor commençait à reprendre contact avec une certaine réalité et il se demandait ce qui avait bien pu pousser Maxton à le rejoindre ici. Apparemment, l'escalade des échafaudages n'avait pas été pour lui une partie de plaisir.

— Tu te demandes pourquoi je suis venu faire un brin de causette avec toi..., n'est-ce pas, Bor ?

Encore une fois, Bor se contenta d'acquiescer.

— Eh bien, disons que je te trouve sympathique... pour deux raisons. D'abord parce que tu as participé comme moi à cette putain de guerre... Contrairement à ce planqué de Pitchin. Tu as vécu cette abomination et ta souffrance est loin d'être terminée. On m'a raboté les os et rajouté de la ferraille et toi, tu as perdu sept ans, une espèce d'amputation temporelle qui te projette soudain dans l'horreur accomplie. J'en veux à tous ceux qui, pour diverses raisons, ont réussi à éviter l'enfer des combats... Et tu ne fais pas partie du nombre.

Bor écoutait et ne comprenait qu'à moitié les explications de Maxton. Il traitait Pitchin de planqué, et pourtant ce dernier paraissait beaucoup plus amoché que lui. Si ce n'était pas l'*ennemi*, qui avait pu lui arracher ainsi un bras et la moitié de la tête ? Il n'osait pas lui poser la question. Il avait moins envie de parler que jamais. Si Maxton apprenait que Bor avait été la nourrice de *Guerre et Paix*, il le jetterait dans le vide sans hésiter. Non, Bor ne partageait pas du tout le vécu de Maxton ; ils avaient tous deux participé directement au conflit. Bor en avait pris plein la gueule, mais il était plutôt du côté des tireurs de ficelles. Maxton était une simple victime. Un illustre inconnu perdu dans la foule.

Maxton s'était habitué au silence de Bor. Il continua.

— Et la deuxième raison est une conséquence directe de la première. Tu ne connais pas cette Terre. Tu es encore un étranger et tu observes tout ce qui t'entoure avec le regard de Candide. Aujourd'hui, tout le monde se méfie de tout le monde. La survie est à ce prix. Il est pour l'instant inutile de se méfier de toi. Tu en sais trop peu pour pouvoir prendre de dangereuses initiatives...

Bor aurait aimé que ce soit vrai ; mais la vérité était tout autre.

Maxton ménagea une pause dans son discours, le regard de nouveau fixé sur la montagne de corps.

— Pitchin est d'accord avec moi, murmura-t-il. Ce soir, nous allons te présenter à la famille.

Escorté par Maxton et Pitchin, Bor s'avancait vers la masse grenouillesque de l'*Impérial Stardust*. Le soleil venait de disparaître à l'est du complexe spatial, nimbant les lieux d'un voile orange et or.

— Les bâtiments du centre spatial ne sont pas très pratiques, disait Pitchin. Il n'y a pas de congélateur, pas de salle de bains ni le moindre objet utilitaire destiné à assurer un certain confort.

— C'est pourquoi nous nous sommes installés dans le navire spatial, enchaîna Maxton.

— Là, il ne manque rien. Le vaisseau était prêt à partir avec dix personnes à bord et des provisions pour au moins dix ans.

— Et les générateurs auxiliaires n'ont jamais cessé de fonctionner. La nourriture est fraîche. Tout fonctionne. Éclairage, sanitaires, médibloc...

— Nous avons tardé à te mettre au courant pour les raisons que tu sais. La confiance est une denrée rare de nos jours.

— Tu peux prendre ça comme un privilège.

— Pour l'instant, conclut Pitchin en actionnant l'ouverture du sas-diaphragme.

Ils pénétrèrent dans une pièce circulaire. L'éclairage paraissait sourdre du métal. Un éclairage d'un bleu froid. Une vingtaine de sas-diaphragmes tapissaient la paroi. Bor conclut qu'il s'agissait de la salle commune. Une architecture en étoile. Simple et efficace. Permettant certainement d'obtenir une microgravité de soutien par rotation de l'ensemble.

Une dizaine de sièges-sangles et de tablettes mobiles meublaient la pièce.

Dans l'un des sièges il y avait un homme.

Bor l'observa un court instant. Il ne bougeait pas, paraissait dormir. Les deux abominables firent signe à Bor de s'avancer vers lui.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à un mètre de l'homme assoupi, Bor s'immobilisa.

Il était impossible de savoir s'il dormait ou était simplement en position de repos. Un masque à gaz recouvrait son visage.

— On te présente Grootz, dit Pitchin.

— Notre père, ajouta Maxton.

Bor ne savait que faire. Il avait commencé par tendre la main mais l'homme au masque n'avait pas bougé d'un pouce.

— Inutile de te casser la tête, dit Pitchin. M'étonnerait qu'il

s'occupe de toi.

— Mais... que fait-il avec ce masque ? murmura Bor en essayant vainement de chasser le malaise qui s'épaississait dans ses veines.

Maxton émit un rire aigre.

— Avec ce masque ?... Il ne fait rien du tout. Il ne l'a plus quitté depuis le début de la guerre, tout simplement. Cette putain de guerre de merde !

Maxton prit Bor par les épaules.

— Je t'ai déjà dit que, pendant que tu dormais dans ton module, la Terre avait prit un sacré coup de vieux... La hantise de la catastrophe nucléaire, c'était pas une idée en l'air. Dès l'ouverture du conflit, ils ont tous flippé comme des bêtes ; les plus prévoyants se sont rapidement enterrés aux tréfonds d'abris antiatomiques. Une fois toutes les trappes refermées, les derniers maniaques de la protection se sont cadenassés dans de vieux blockhaus ou derrière les mètres de béton d'usines nucléaires désaffectées.

Maxton fit une pause. Pitchin en profita pour prendre le relais. Bor comprit soudain que les tensions habituelles entre les deux frères faisaient partie d'un jeu. Un jeu bizarre qu'ils pratiquaient peut-être tout simplement pour éviter de devenir dingues.

— Pour les *prisonniers* de la surface, une des névroses les plus corrosives fut alors celle du port du masque à gaz. La hantise des radiations incita plusieurs personnes à ne plus quitter leur masque...

— Mais pourquoi ne le lui avez-vous pas retiré de force ? hurla Bor qui commençait à suer à grosses gouttes.

Pitchin appuya sa main unique contre le crâne de Bor, l'obligeant à avancer encore. À quelques centimètres seulement de Grootz.

— Parce que lorsque nous l'avons récupéré, il était déjà trop tard. Regarde ! À travers le verre des lunettes... Ce pourrissement de la chair... La peau recouverte de moisissure... La buée qui se forme sur les verres n'est pas seulement due à l'occupant principal !

Bor vit une curieuse forme blanchâtre s'agiter derrière les verres. Il voulut reculer. Ne pouvait plus supporter un seul instant cette vision boschienne. Mais Pitchin maintenait toujours fermement son crâne. Bor se contenta de fermer les yeux. Au bout d'un instant interminable, Pitchin relâcha son étreinte. Bor recula, chancelant.

— C'est horrible, murmura-t-il.

— Tu l'as dit, petit, railla Maxton.

— Maman est morte avant que l'on puisse faire quoi que ce soit. Ils se faisaient mutuellement des piqûres de *nutripoule* pour tenir le coup. Mais elle ne l'a pas tenu. Lui, on l'a récupéré à l'article de la mort. Maintenant ça va. On lui donne régulièrement ses doses. Ou plutôt je devrais dire on *leur* donne. L'autre, il ne laisse rien. Pas un gramme de merde. Il bouffe tout. Pratique, non ?

Bor n'avait toujours pas ouvert les yeux. Était à deux doigts de vomir.

— Bon, allons visiter ta chambre, proposa Pitchin. Le p'tit a pas l'air dans son assiette, ajouta-t-il à l'adresse de Maxton.

Maxton s'approcha de lui, le conduisit vers un siège-sangle.

— Je te présenterai ma femme demain. À cette heure-ci, elle dort. Quant à Laetitia, Dieu seul sait où elle est.

Une fois assis, Bor se sentit mieux. Il se décida enfin à ouvrir les yeux.

Et il vit Grootz, la mâchoire pendante. Le masque était fendu à ce niveau. Et ce qui remuait dans sa bouche n'était pas vraiment une langue. Non. Plutôt l'extrémité dodue d'un gros ver blanchâtre et poilu.

L'autre avait décidé de lui dire bonjour.

Bor se contenta de vomir.

Maxton aurait préféré que ce fût ailleurs que sur ses pieds.

4.

Un flot de lumière bleue se déversa dans la découpe ménagée par l'ouverture du sas-diaphragme.

— Le petit déjeuner est servi, grogna Maxton.

Bor Durin se réveilla en sursaut.

Il avait sué toute la nuit. Dans l'univers glauque des cauchemars, une armée de symbiotes avait ramoné l'intérieur de ses viscères. Ils n'arrêtaient pas de discuter, ricanant, proférant des discours sans fin sur le devenir incertain de leur hôte. *Vous pensez vraiment qu'il va terminer soudé à une montagne de corps ? Quelle aubaine ! des milliers de mètres d'intestins à récupérer...* Et Bor essayait de les évacuer en poussant de toutes ses forces, mais son anus et son urètre étaient bouchés. Organes sans intérêt, aux fonctions caduques...

Pour une fois, la trogne souriante de Maxton le rassura.

Bor était trempé. Les plasti-boudins transformés en mare de sueur.

— On peut prendre une douche, ici ?

— Pas de problème. Le confort, on t'a dit ! Tout y est. Mais habille-

toi, d'abord. Les caissons-douches sont intégrés dans la paroi de la salle commune. Il serait plutôt indécent que la femme de Pitchin te voie dans ton plus simple appareil. Enfin quand je dis simple...

Maxton se mit à rire.

Bor constata alors que son sexe était en érection. Peu en rapport avec la nature de ses cauchemars. Puis il se dit qu'il n'avait plus baisé depuis sept ans et ne put s'empêcher de sourire...

— Eh bien, la forme a l'air de revenir, conclut Maxton en grattant les pourtours d'une de ses plaques ventrales particulièrement purulente.

Bor se contenta de hausser les épaules. Il venait de repenser à Grootz et il n'avait aucune hâte de revoir le vieil homme.

— Je m'habille et j'arrive, dit-il.

Une façon comme une autre de congédier Maxton. L'envie de prendre une douche se transformait peu à peu en véritable obsession. Il espérait pouvoir nettoyer sa cervelle par la même occasion.

En pénétrant dans la salle commune, Bor fut d'abord soulagé de constater que Grootz était absent. Il allait, bien sûr, le revoir tôt ou tard... mais le plus tard serait le mieux.

Pitchin et Maxton étaient assis dans des sièges-sangles. Pitchin grignotait des bâtons de céréales. Maxton plongeait ses doigts dans une espèce de pâte blanche, grumeleuse.

Il y avait aussi la femme de Pitchin. Quelque peu secoué par l'état de délabrement avancé des autres membres de la famille, Bor s'était attendu au pire.

Il fut heureux de constater qu'elle ne souffrait d'aucune mutilation ni d'aucun rajout prothétique. Son visage était même plutôt joli. Elle était vêtue d'un débardeur et d'un short à franges qui masquaient peu de chose de son anatomie. Et là, les choses se gâtaient quelque peu. Les plis et les replis de son corps s'entassaient au fond du siège comme un gros paquet de chiffons. Les sangles étaient tendues au maximum. Elle devait peser dans les cent cinquante kilos. Et la quantité incroyable de bols et de bâtons de céréales qui recouvraient la tablette mobile posée sur ses genoux en disait long sur les causes de son obésité.

— Bor, je te présente Reïla, dit Pitchin. Ma femme.

Bor s'avança timidement vers elle, après avoir discrètement vérifié qu'aucune bosse obscène ne déformait son collant ; il tendit à Reïla une main tremblante. Depuis les salutations de la larve Grootz, il s'attendait à tout moment à recevoir le ciel sur la tête. La main potelée de Reïla se referma sur la sienne. Un serrement énergétique, amical. Comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

— Les visites sont rares, monsieur Durin. La prudence est bien trop

souvent synonyme de paranoïa. Je suis vraiment ravie de vous accueillir parmi nous.

Bor eut du mal à se dégager de l'étreinte de Reïla. Les yeux bleus de la femme le fixaient. Ciel profond. Il éprouva soudain une certaine gêne et ne put s'empêcher d'observer Pitchin et Maxton du coin de l'œil.

Les deux frères le regardaient en souriant.

Bor sortit du caisson-douche en sifflotant. Incontestablement, il se sentait mieux. Il ne nageait certes pas dans un bain d'optimisme, mais il avait décidé de se concentrer sur le présent. D'accepter surtout. De balayer ses sept années d'absence par une farouche volonté d'adaptation.

Pitchin et Maxton avaient disparu. Reïla finissait d'engloutir son petit déjeuner.

— Vous trouverez tout ce que vous voulez dans le bloc-cuisine, sas 12, dit-elle en ingurgitant une énorme cuillerée de crème.

Bor revint avec un bol d'Amphécafé et deux bâtons de céréales. Il prit place dans un siège-sangle, en face de Reïla.

— C'est tout ce que vous prenez ? dit-elle en souriant.

— Pour l'instant... Je n'ai pas très faim.

— Tss ! Tss !... vous êtes plutôt costaud. Surtout ne vous laissez pas abattre. Ce serait dommage de voir ces beaux muscles se flétrir.

Bor ne put s'empêcher de rougir.

— Il ne s'agit pas, bien sûr, de prendre exemple sur moi, poursuivit Reïla. Vous devez me trouver monstrueuse, n'est-ce pas ?

Bor fut surpris par une entrée en matière aussi brusque. Il avala rapidement une grande rasade d'Amphécafé.

— Vous mangez... peut-être... un peu trop, bredouilla-t-il en évitant de croiser le regard de Reïla.

— Oui, c'est ça, je mange trop. Et savez-vous pourquoi je me goinfre de la sorte ?

Bor ne jugea pas nécessaire de lui répondre. Il avait tout de suite compris que Reïla ne prendrait pas la peine de faire plus ample connaissance pour déballer son sac. Apparemment, elle attendait un instant comme celui-ci depuis longtemps. Très longtemps...

— Parce que je m'ennuie à mourir, Bor. Depuis que nous nous sommes installés ici, nous renvoyons systématiquement tous les gens de passage. Non sans mal, d'ailleurs. La femme de Maxton a terminé sa carrière avec un couteau dans le ventre. Elle a peut-être eu de la chance, après tout... Vous allez me dire qu'avec un mari et une petite fille je n'ai pas trop à me plaindre... Vous n'avez pas encore vu Laetitia, n'est-ce pas ?

Bor fit non de la tête.

— Eh bien, vous la verrez lorsqu'elle en aura envie. C'est une fille de la guerre, avant tout. Contrairement à nous tous, ce monde est vraiment le sien. Elle a le cerveau libre, vous comprenez ? Elle ne cherche pas à retenir ses cellules, à leur imposer une forme déterminée inadaptée à l'environnement... Vous êtes sûr que vous avez assez mangé, Bor ?

— Ça ira pour l'instant. Comme je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas très faim et...

— Bien, bien... Comme vous voulez. Vous connaissez maintenant le chemin du bloc-cuisine... Quant à Pitchin..., poursuivit Reïla, reprenant le fil de son exposé, comment dire...

Reïla paraissait éprouver pour la première fois une certaine gêne. Bor en profita pour briser ce qui prenait l'allure d'un monologue. Il commençait à éprouver une étrange sympathie à l'égard de la jeune femme obèse qui se livrait à lui comme s'ils étaient de vieux amis. Elle irradiait un sentiment de confiance, manifestait une chaleur humaine que Bor avait depuis longtemps oubliée.

— Vous voulez parler de son horrible... mutilation ?

— Vous pensez que je suis dégoûtée par son visage déchiré... Reïla ébaucha un triste sourire. Ce n'est pas le cas. J'en souffre autant que lui, bien sûr. Mais l'amour n'a que faire des apparences et j'aime Pitchin.

— Que lui est-il arrivé ? bredouilla Bor, passablement ébranlé par la réponse inattendue de Reïla.

— Vous n'avez pas vécu tout ça, et vous avez eu de la chance..., se contenta de dire Reïla, énigmatique.

Pour la première fois, Bor décela une touche de reproche – à moins qu'il ne s'agisse de jalousie – dans la voix de Reïla. Il repensa aux paroles de Maxton, sur la plate-forme, et se rendit compte qu'il devait sûrement être le seul humain à avoir participé à la guerre tout en étant planqué.

— Pour essayer de fuir définitivement cette terre incertaine, les plus inventifs créèrent d'étranges machines, poursuivit Reïla. Des catapultes géantes projetèrent des paquets d'hommes et de femmes démantelés, flottant dans de grosses combinaisons en toile, au-delà de la stratosphère. Des implantations de microréacteurs sous-cutanés propulsèrent des « hommes-canon » vers les étoiles. La folie collective n'avait plus de limite... D'autres ont essayé toutes sortes de drogues téléportatrices, dérobées dans les centres spatiaux désertés, ou bien synthétisées à partir de formules à l'authenticité douteuse...

Reïla exposait les conséquences du conflit d'une voix extatique. Elle paraissait à la fois horrifiée et fascinée par de tels débordements psychotiques.

— Et pour certains le voyage dure encore, Bor. Durera jusqu'au

pourrissement cellulaire, à l'effritement osseux de leur charpente figée en S ou en L, dans de délicats fauteuils de salon, comme s'ils regardaient une émission télévisée anodine ou écoutaient sur leur tuner une pièce classique nécessitant un profond recueillement. Doses insuffisantes ou avariées. Et dans leurs têtes molles, les étoiles défilent le long du fuselage des astronefs, les météorites percutent le métal : capitaines fantômes d'un vaisseau-mémoire qui cherchent à atteindre désespérément une planète accueillante, bravant les pluies d'astéroïdes et les mutineries espiègles de l'équipage...

— Pitchin a trouvé ici ce genre de produit, n'est-ce pas ? murmura Bor, subjugué par les propos de Reïla. Contrairement à Maxton, elle parlait des atrocités de la guerre avec un souci de l'esthétisme qui le fascinait plus qu'il ne l'effrayait.

— Pitchin s'est porté volontaire pour tenter le grand saut. Et nous avons été suffisamment fous pour le laisser faire... en oubliant que les mauvaises synthèses, elles, donnent des résultats pour le moins spectaculaires : seules certaines parties du corps sont prises d'assaut par les processus télékinésiques. Et les bras disparaissent, les peaux se crèvent, les ventres éclatent, laissant une cavité vide, propre, les artères se vident de leur sang, les globes oculaires sont chassés de leurs orbites, les masses cérébrales fusent des narines, des oreilles ; et les voyageurs, toujours aussi calmes et sereins, paraissent regarder leur émission favorite, écouter leur disque préféré, alors que leurs organes disparus pourrissent sur des planètes lointaines... Pitchin a eu de la chance. Il en a plus conservé que perdu et surtout il n'est pas resté prisonnier de la transe liée au transfert. Il a seulement perdu un bras, l'intégrité de son visage et... son sexe.

Reïla s'était levée en disant cela, délaissant les restes de son petit déjeuner. Elle s'avança vers Bor d'une démarche plutôt légère, en contradiction avec son énorme poids.

— J'ai envie de vous, Bor. Depuis que je vous ai vu, j'ai une envie folle de vous bouffer de la tête aux pieds. Et ça n'a rien à voir avec mes fantasmes culinaires... Vous êtes prêts à tenter le grand saut, vous aussi ? À moins que vous ne me trouviez trop moche...

— Je vous trouve superbe, répondit Bor en souriant. Et il le pensait vraiment.

Il ne s'était jamais fait draguer par une femme aussi peu conforme aux critères standard de beauté. Mais il avait envie de baiser et Reïla lui était apparue, au fil de la discussion, de plus en plus désirable. Il émanait d'elle quelque chose d'étrange. Un curieux mélange d'intelligence, de tristesse et d'innocence qui se révélait fascinant.

— J'ai envie de vous aussi, Reïla, mais les événements s'enchaînent si vite, et Pitchin...

— Pitchin va faire le mort pendant un moment. Il m'aime aussi,

vous savez. Il comprendra, n'ayez crainte.

— Et Maxton...

— Maxton a toujours refusé mes avances. Il me trouve peu à son goût et préfère se branler. Et puis il n'acceptera jamais l'idée de baiser la femme de son frère. Ce qui pourrait se passer par ailleurs, il n'en a rien à foutre...

Elle posa délicatement ses lèvres sur la bouche de Bor. Sourit en contemplant la bosse qui soulevait son collant.

Ils se dirigèrent vers la pièce de repos. La plus proche.

Se laissèrent choir sur les plasti-boudins.

Bor acceptait enfin la réalité de ce monde.

5.

Bor s'était très vite adapté à la vie figée de la famille Rantrox.

Pitchin et Maxton passaient la plus grande partie de leur temps à sillonner leur *territoire*. Toujours sur le qui-vive, prêts à débusquer d'éventuels intrus.

Bor les accompagnait parfois ; pour témoigner sa fidélité au groupe, d'une part, et pour en apprendre toujours plus sur la nature de son nouvel environnement. Maxton et Pitchin n'étaient pas avares de renseignements. Ils prenaient un malin plaisir à voir le visage défait de Bor lorsqu'ils lui assénaient des détails saugrenus. Bor se demandait même s'ils n'en rajoutaient pas un peu.

Mais lorsqu'ils tombaient sur un oiseau-pique qui perforait de son bec aux sécrétions acides des blindages en acier trempé, ou bien sur une colonie d'araignées-caméléons qui se regroupaient par centaines pour imiter un entrelacs de synthépoutres, il pensait alors le contraire et se disait que les deux abominables le ménageaient en minimisant les faits.

Les séances de baise quotidiennes n'avaient nullement refréné l'appétit de Reïla. Elle se doutait bien que Bor n'allait pas rester indéfiniment au centre spatial. Il orientait de plus en plus ses questions sur Cheebar et sur le Nord. Une direction qu'il n'allait pas tarder à prendre, replongeant Reïla dans une morne routine aux

expédients boulimiques. Inutile de changer son comportement pour célébrer l'ouverture d'une parenthèse érotique qui allait se refermer dans quelques jours. Comme elle l'avait annoncé, Pitchin et Maxton fermaient les yeux. Un témoignage de bon sens qui avait permis aux deux frères de monter d'un cran dans l'estime de Bor.

En observant d'un œil distrait le paysage de dunes qui filait sur les flancs du glisseur, Bor repensait à l'apparition de Laetitia dans la salle commune...

Ils étaient tous affalés dans les sièges-sangles. Pitchin, Maxton et Bor se reposant d'une virée de trois heures à l'ouest du centre, Reïla mangeant des bâtonnets de céréales comme à son habitude et Grootz paraissant dormir, digérant en compagnie de son hôte les deux piqures de *nutripoule* que venait de lui prodiguer Pitchin.

Il n'y avait personne d'autre dans la salle et, soudain, elle fut là. Bor crut d'abord découvrir une nouvelle espèce animale enfantée par la guerre. Une sorte de crevette géante ayant acquis la station verticale. Il vit la bestiole sauter sur les genoux de Grootz. Il voulut hurler mais Pitchin le devança.

— Laetitia, je t'ai déjà dit cent fois d'utiliser le sas d'entrée comme tout le monde ! Les canalisations sont dangereuses. Surtout dans le navire. Un de ces jours, tu vas être emportée par un flot de merde...

— C'est toi qui m'emmerdes, papa ! répondit la crevette. Vous êtes jaloux, un point c'est tout. Difficile d'imaginer maman en train de ramper dans les conduites...

Pitchin se redressa d'un bond, sa joue unique rouge de colère. Il s'avança vers Laetitia la main levée, prêt à cogner.

La mâchoire de Grootz s'abaissa, faisant jaillir le ver lingual qui se mit à vibrer frénétiquement. Pitchin immobilisa son geste.

Apparemment Grootz venait de prendre la défense de sa petite-fille. Et Pitchin ne désirait pas contredire les volontés de son père. Il alla se rasseoir en maugréant.

Bor affichait un visage de craie.

Maxton avait pressenti la suite des événements. Bor lui avait déjà dégueulé une fois dessus. C'était suffisant. Et puis il ne tenait pas vraiment à participer à une scène de famille.

Il lui proposa une virée dans le désert.

Bor n'hésita pas un seul instant.

Le glisseur avait adopté une allure réduite. Après tout, Bor était là pour profiter du paysage. Et Maxton jugeait inutile de se presser.

Il ne subsistait de Novovolynsk que quelques ruines aux murs-dentelle, amoureusement sculptées par les caresses traîtresses du vent et les baisers acides des oiseaux-piques. À moitié enlisées dans le sable, elles évoquaient les débris épars d'un crâne de géant. Os fragiles

aux noms magiques : *crista galli*, *apophyse styloïde*, *processus zygomatique*, *lame cribiforme*... que Bor allait pêcher au fin fond de sa mémoire, dans quelque vieux cours d'anatomie qui lui évoquait une curieuse odeur d'urine et d'encre fraîche.

Dans ce contexte de désolation, le centre spatial de Krasnayavola faisait figure de nouvelle arche, prête à affronter le grand déluge informatique.

— Laetitia est une vraie teigne, disait Maxton, mais je l'aime bien. Pitchin s'inquiète, mais elle ne risque rien. Elle est dix fois mieux armée que nous pour faire face à n'importe quelle situation.

— Tu crois qu'il y a d'autres gosses comme elle... ailleurs ? demanda machinalement Bor en émergeant péniblement de sa molle contemplation du paysage.

— Non seulement je le crois, mais j'en suis sûr. C'est un sujet de controverse entre Pitchin et moi. Je pense qu'il est grand temps de partir d'ici et d'essayer de s'implanter dans une ville. On y laissera peut-être la peau mais Laetitia pourra rencontrer des gamins comme elle. Les seuls à pouvoir faire quelque chose de censé dans ce décor de merde. Mais la Trogne préfère attendre... Attendre quoi ? J'en sais rien. Il croit peut-être que tout va rentrer dans l'ordre du jour au lendemain. Que des gouvernements vont se reformer, assainissant les villes, recollant des bouts de territoire pour former de nouveaux pays. Il faudrait pour cela que les choses cessent de bouger...

Décidément, Bor en apprenait chaque jour davantage sur les Rantrox. Des gens beaucoup plus complexes qu'il n'avait cru au premier abord. Au moins, la guerre n'avait pas complètement détruit l'intelligence humaine. Il écoutait Maxton avec intérêt tout en observant d'étranges formes noires qui bondissaient entre les dunes.

— Ce sont des kangourous des sables, dit Maxton, lisant une certaine perplexité sur le visage de Bor. Absolument inoffensifs. Leur peau ressemble à du papier buvard. Dans la journée, elle fait office de papier tue-mouches. Une multitude de petits insectes viennent s'y coller, poussés par le vent. Ils sont immédiatement digérés par un quelconque suc ectodermique. La nuit, elle pompe la rosée. Elle fait également office d'enveloppe respiratoire. Les particularités de cette peau leur confèrent une étrange gueule, privée de nez et de bouche. Un curieux visage lisse flanqué de deux yeux noirs et profonds... Dis-moi, Bor, pourquoi désires-tu aller vers le Nord ?

La question surprit Bor. Maxton était passé du coq à l'âne. Et en l'occurrence, l'âne c'était lui.

— Eh bien... Je veux d'abord retourner à Cheebar. Pour moi tout a commencé là et... même si la ville a été transformée en œuf de Pâques, j'aurai peut-être la chance d'y retrouver une vieille connaissance et...

— Cheebar, d'accord. Même si cela me paraît sans espoir. Mais ensuite le Nord ; pourquoi pas l'Est ?

Bor ne savait que répondre à cela. Il voulait aller à Cheebar avant tout pour voir ce qu'était devenu le centre, le comité de Turing, et rencontrer quelqu'un qui sache ce que mijotait actuellement *Guerre et Paix*. Mais cette attirance pour le Nord était inexplicable. Il y avait bien une réponse mais elle l'effrayait tellement qu'il n'osait pas la formuler à voix haute.

Le caisson chirurgical.

Une I.A. ou autre chose avait profité de son séjour dans le caisson pour bidouiller sa cervelle !

— Bon, n'en parlons plus, conclut Maxton. Allons plutôt voir la montagne. Comme ça, tu connaîtras toute la famille.

Le glisseur se rapprochait lentement de la montagne de corps. Cette dernière boucha bientôt complètement l'horizon. Bor pouvait distinguer de plus en plus facilement les détails sordides de cette étrange sculpture. Les crânes, les jambes, les torsos amalgamés.

Lorsque le glisseur s'immobilisa à quelques mètres de la base, il perçut le bruit.

La montagne entière gémissait faiblement.

En s'approchant des premiers corps, précédé par Maxton, Bor vit des centaines d'yeux se tourner vers lui. Il tituba, se sentit défaillir.

— C'est incroyable, murmura-t-il.

Maxton le soutint par les épaules.

— Surprenant, n'est-ce pas ? Mais on finit par s'y habituer, comme pour tout le reste... La montagne est vivante. Tous les corps sont vivants. Ils ne parlent pas. Jamais. La montagne se contente d'émettre une longue plainte, ses milliers de bouches actionnées à l'unisson. Une marque de reconnaissance, de reproche... Difficile de savoir. Suis-moi.

Maxton longeait la base de la pyramide de corps. Bor le suivait péniblement en trébuchant dans le sable. Il supportait difficilement tous ces regards braqués sur eux. En rafales, suivant leur moindre geste.

Un kangourou des sables détala à leur approche. Bor se dit que la montagne – si elle refusait de parler aux humains – engageait peut-être le dialogue avec les animaux mutants, plus proches d'elle, finalement. Une conversation de soupirs et de regards...

La base de la montagne était gigantesque. En regardant devant soi, on ne parvenait à distinguer qu'une légère courbure. Une circonférence impressionnante.

Bor fit une pause et se décida enfin à contempler les hauteurs. La vision qui frappa ses rétines lui rappela le souvenir de certaines cathédrales, celles de Colning ou de Streesberg. Mais là, il s'agissait

d'une cathédrale organique tapissée de gargouilles de chair.

Bor baissa lentement les yeux. Le premier effet de malaise passé, il fut envahi par une étrange fascination. Les corps étaient soudés entre eux de façon anarchique. Un pied s'enfonçait dans un ventre, un sexe pénétrait un front, une main perforait un crâne. Les anastomoses étaient parfaites. Une véritable colonie de frères et sœurs siamois...

Que pouvaient bien percevoir ceux qui étaient enfouis au cœur de la montagne. Les occupants de la périphérie leur envoyaient-ils des messages de l'extérieur par l'intermédiaire des soudures ? Et de quoi se nourrissait l'ensemble ? Autant de questions qui plongeaient Bor dans un abîme de perplexité teinté d'angoisse. Il se sentit soudain petit et ridicule. Un misérable ver de terre qui n'avait même pas conscience des êtres gigantesques qui passaient au-dessus de lui.

Perdu dans ses pensées, il ne réalisa pas que Maxton s'était arrêté de marcher. Le percuta de plein fouet. Eut l'impression de rentrer dans un mur.

Maxton éclata de rire.

— Une véritable armure, petit.

Il se donna un coup de poing sur la poitrine. Elle émit un curieux son de cloche.

Maxton reprit très vite un air sérieux.

— Bor, je te présente ma sœur, Esil.

Bor ne comprit pas tout de suite ce que Maxton était en train de lui dire. Puis il suivit la direction qu'indiquait son bras...

Il vit la jeune fille à trois ou quatre corps de hauteur. Son dos était soudé à la pyramide. L'une de ses jambes terminait sa course dans la poitrine d'une jeune femme, juste entre les seins. La main d'un homme paraissait délicatement posée sur sa bouche. Les yeux de la jeune fille étaient vert d'eau.

Dès que leurs regards se croisèrent, Bor eut l'impression de couler à pic.

Il ne voulait plus remonter. Il nageait tout au fond du corps superbe d'Esil. En haut, tout en haut, il apercevait ses seins, son ventre, son sexe. Remonter juste un instant à la surface, pour les caresser, puis replonger au plus profond de cette eau verte et tiède...

Il cligna des yeux. Maxton le secouait comme un prunier.

— Que se passe-t-il ? balbutia Bor.

— C'est plutôt à toi qu'il faudrait demander ça... Tu étais complètement dans les vapes. Comme frappé par un brusque syndrome catatonique.

Elle m'a parlé, se dit Bor. Il regarda à nouveau la jeune fille et crut percevoir un léger frémissement des paupières. Elle m'a parlé... Il se tourna vers Maxton. N'avait aucune envie de lui raconter ce qui venait

de se passer. Maxton allait le prendre pour un dingue... Et puis il tenait à conserver cet étrange phénomène dans la douce chaleur de l'intimité.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris... Un malaise, sans doute...

— Décidément, c'est ta spécialité, ironisa Maxton.

— Comment s'est-elle retrouvée là ? interrogea Bor en ayant l'impression de revenir d'un trip incroyable.

— Esil travaillait au centre spatial. Elle était soignée à l'hôpital de Novovolynsk pour un cancer de la thyroïde lorsque les corps sont arrivés comme des mouches.

En écoutant Maxton, Bor repensa aux soldats du groupe d'intervention frontalière. Les I.A. avaient trafiqué les programmes chirurgicaux... Bidouillé les cervelles des malades d'une part et celles des soldats de l'autre. Un moyen comme un autre de neutraliser l'adversaire...

— Mais l'hôpital... Où est-il passé ?

— Il a explosé. Sous la pression des corps. Tout simplement explosé... Nous sommes restés ici en grande partie pour elle... Mais ça ne sert plus à rien. Impossible de la décrocher. Les chairs se sont mélangées. De véritables soudures organiques. Elle vit, mais dans un autre univers que le nôtre, dit Maxton en se retenant difficilement de pleurer.

Rien n'est moins sûr que cette affirmation, pensa Bor. Il suivit Maxton vers le glisseur avec regrets.

6.

La vie au centre spatial était devenue un vrai calvaire pour Bor. Une voix intérieure l'incitait de plus en plus à prendre la direction du Nord. Une sorte de tropisme animal, instinct migratoire qui rendait son immobilisme intolérable.

Mais il y avait maintenant Esil... Esil à qui il rendait souvent visite... Des heures entières passées dans les vertes profondeurs de son corps.

Il ne put s'empêcher d'en parler à Reïla. Il avait craint la jalousie. Il

suscita l'incompréhension.

— Tu tiens absolument à prendre la route du Nord sans avoir la moindre idée de ce que tu vas trouver là-bas... Et maintenant tu es amoureux d'une femme qui est déjà – d'une certaine manière – la maîtresse de milliers d'autres hommes... À mon avis, tu es en train de devenir dingue !

— La nature de mes désirs n'a rien à voir dans tout ça, s'était indigné Bor... Tu manges sans arrêt... Pourquoi ? Pitchin ne veut pas quitter le centre... Pourquoi ? Le vrai problème consiste à concilier deux éléments apparemment inconciliables. Le Nord et Esil. Un point c'est tout !

Reïla n'avait pas insisté.

Mais si elle n'était pas jalouse, elle n'en demeurerait pas moins contrariée.

Depuis que Bor avait rencontré Esil, il avait de moins en moins envie de partager son lit.

La parenthèse érotique se refermait plus tôt que prévu.

— Raconte-moi la guerre, demandait Bor lorsqu'il sentait germer une certaine tension entre eux.

Reïla souriait. Elle adorait ça.

— Tu devrais écrire des histoires, lui disait Bor. Tu es une artiste.

Reïla pouffait.

— Une artiste, moi ? Non mais, tu m'as bien vue ?...

Puis elle devenait songeuse...

— Je deviendrai bientôt tellement grosse qu'il me sera impossible de bouger. Je m'enfoncerai légèrement dans le sol... Une cour d'hommes et de femmes s'occuperont alors de moi. Me laveront, me nourriront, me baiseron en échange d'histoires merveilleuses, de contes incroyables délivrés au compte-gouttes, nectar d'accoutumance... Tu sais, cela me fait penser aux ruches.

Bor inclina la tête.

Une nouvelle incursion dans l'entre-guerre en perspective.

Reïla sourit. Redevint songeuse. *Je n'exagère peut-être pas, après tout... mon talent de conteuse distille une véritable drogue. Bor se transforme en enfant. Il ne peut plus désormais se passer de moi. Je le tiens... Je te raconte une histoire, mon petit Bor, à une seule condition... Tu enfouis ton petit nez et ta petite langue entre mes fesses...*

— C'est d'accord, dit Bor.

Elle sortit brusquement de sa rêverie. Bor avait-il réussi à lire dans ses pensées ou bien avait-elle parlé à voix haute sans s'en rendre compte ?

Elle se mit à raconter...

— Les ruches à homoncles sont nées d'une nécessité. Les

occupants des abris antiatomiques se sont retrouvés, pour la plupart, enfouis sous des centaines de mètres de sable. Dans un premier temps, les femmes, écrasées par une puissante léthargie, ont vu leur volume augmenter considérablement ; les membres se sont atrophiés, et seule persista la tête, au bout d'un gigantesque corps flasque. Inversement, les hommes ont réduit de volume, et ont commencé à vivre dans les replis de chair du corps des femmes...

Bor affichait un sourire béat. Un vrai gosse.

Reïla poursuivit, comblée.

— Mais il ne s'agissait d'animalisation qu'en apparence, les fonctions cérébrales ne diminuant aucunement. Seul l'instinct social, de vie collective, se trouva exacerbé. Les premiers œufs furent soignés dans la crainte et la peur. Puis les premières larves firent leur apparition. Et, munies d'appendices fouisseurs, elles entreprirent de se frayer un chemin vers la surface. Le désert est maintenant un gigantesque réseau de galeries et de chambres de reproduction. Les homoncles ont préféré rester sous terre, et ne sortent que très rarement, pour chasser, essentiellement...

Reïla regarda Bor droit dans les yeux. Une attitude théâtrale, profondément pathétique...

— D'étranges structures coralliennes commencent à affleurer à la surface des mers nouvelles. Encore une mutation inévitable. L'adaptation des prisonniers sous-marins sera-t-elle aussi heureuse et durable que celle des prisonniers du désert ?

Bor applaudit. Il proposa à Reïla d'intituler ses histoires : *Contes de la guerre ordinaire* ; puis se demanda au bout d'un instant pourquoi il avait proposé un tel titre.

En apercevant Laetitia sur les genoux de Grootz, le symbiote sortant à intervalles réguliers de la bouche de l'homme masqué, ce titre prit toute sa valeur. Dans un monde de mutation perpétuelle, les aberrations individuelles ne pouvaient que se parer des couleurs de l'ordinaire...

Les choses auraient pu demeurer longtemps ainsi : Bor le rescapé partageant son temps entre les abysses amoureux d'Esil, les replis sucrés du corps de Reïla, l'étrange amitié des deux abominables et l'attraction-répulsion qu'exerçaient sur lui Laetitia, crevette fantôme, et Grootz, l'homme grotte, véritable exosquelette d'un gigantesque ver blanchâtre et poilu qui était peut-être le véritable Grootz...

Mais cette stase gélifiante qui accentuait de jour en jour la dichotomie cérébrale de Bor – rester près d'Esil ou rejoindre le Nord en écoutant cet appel intérieur qu'il ne parvenait jamais à refréner – fut instantanément brisée par une phrase de Pitchin.

Toute la petite famille somnolait dans la salle commune après le

repas du soir, lorsque Pitchin jaillit du sas-diaphragme en faisant des moulinets avec ses bras. Il était particulièrement excité.

— La mer recommence à monter, dit-il.

Grootz ne broncha pas.

Reïla s'arrêta de manger.

Maxton afficha un curieux sourire.

Et Bor se recouvrit instantanément d'un voile de sueur en pensant à Esil.

Aux premiers étages organiques de la pyramide de corps, bientôt léchés par les vagues.

7.

Maxton et Pitchin avaient entassé dans les deux glisseurs en état de marche toute la nourriture non périssable qu'ils pouvaient contenir.

Puis ils avaient coincé Grootz entre une pile de boîtes de conserve et un gros sac de bâtons de céréales.

Il y avait deux sièges par glisseur. Maxton allait faire équipe avec Bor, dans le glisseur où gisait Grootz, et Pitchin irait avec sa femme et Laetitia dans l'autre engin.

En l'espace d'une journée, la mer avait atteint l'esplanade intérieure du centre spatial.

Elle léchait maintenant les flancs de l'*Impérial Stardust*, métamorphosé pour la circonstance en un gigantesque sous-marin qui s'enfonçait lentement dans les flots.

Prévu pour sillonner l'espace, l'astronef pouvait se transformer en engin amphibie. L'étanchéité n'était pas un problème...

Poussé dans les derniers retranchements d'un raisonnement absurde, Pitchin avait émis l'hypothèse de s'enfermer dans l'*Impérial Stardust*. Ils pouvaient tenir plusieurs années, même à une grande profondeur.

Cette idée n'avait enchanté personne. Sauf peut-être Grootz que l'on n'avait pas pris la peine de consulter, et Laetitia qui ne s'était pas manifestée de la journée.

— Où est passée cette petite conne ? vociférait Pitchin en glissant

un stock de boîtes de *nutripoule* derrière le dos de Grootz.

— Ne t'énerve pas, lança Reïla, encastrée dans le siège de l'autre glisseur. Maxton est allé la chercher. L'absence de Bor me paraît plus inquiétante.

Elle parvenait tout juste à remuer les bras.

En cas de pépin, il serait préférable d'avoir un treuil pour l'extraire de là, songea Pitchin.

— Tu te doutes tout de même un peu où ce con doit être ? Il est parti depuis bientôt trois heures sur un monoplace. Il sait que dans une ou deux heures il sera trop tard. Les glisseurs ne sont pas prévus pour se déplacer sur la flotte. Bor n'est pas un gamin, Reïla ; s'il n'est pas de retour à temps, tant pis pour lui !

Reïla ne put s'empêcher de pleurer. Elle savait très bien que Bor ne reviendrait pas. Cet abruti était allé rejoindre sa dulcinée pour crever en bonne compagnie. Elle n'était pas plus jalouse qu'avant mais trouvait cela tellement absurde... Ils avaient passé de bons moments ensemble. Ce n'était pas le grand amour, bien sûr, mais... ils y trouvaient tous deux leur compte...

— Quelle connerie ! murmura-t-elle en essuyant ses larmes.

Pitchin s'était approché d'elle. Il lui glissa la main dans les cheveux.

— T'inquiète pas... On fera bien d'autres rencontres...

Il avait tout compris.

Pitchin faisait les cent pas devant les glisseurs. Le sol commençait à être boueux. Maxton arriva enfin, tenant Laetitia dans ses bras.

Pitchin explosa.

— Putain, tu es née pour nous faire chier ! Uniquement pour nous faire chier, c'est bien ça ?

— T'énerve pas, Pitch, dit Maxton en posant Laetitia sur les jambes de Reïla. Ce n'est qu'une gamine, après tout... Et Bor, où est-il ?

— Où veux-tu qu'il soit ? rugit Pitchin, saisissant au vol l'occasion de se défouler sur quelqu'un d'autre que sa fille. De toute façon, on a plus le temps d'attendre. Ici, c'est déjà la gadoue. Bientôt on ne pourra plus ni partir ni rester, alors...

Pitchin et Maxton s'installèrent dans les sièges-pilotes.

— Et Bor, on l'attend pas ? gémit Laetitia.

— Tiens, tu t'intéresses à lui maintenant... C'est un peu tard, non ? répondit Pitchin d'une voix tremblante.

— Je sais où il est, figure-toi ! répondit la fillette. Il est gentil, Bor, il discute souvent avec Esil. Et toi, tu nous emmerdes ! J'ai pas envie de partir...

Le bras de Pitchin jaillit comme une flèche. La gifle envoya

valdinguer Laetitia contre la portière du glisseur.

— Arrête, Pitch, hurla Reïla... Tu vas la blesser !

Pitchin était hors de lui. Il n'entendit même pas Reïla. Voulut à nouveau gifler Laetitia. Mais sa main ne fit que rebondir sur le ventre de sa femme. Laetitia avait ouvert la portière du glisseur et sauté hors de l'habitacle. Excédée elle aussi, elle trépignait dans la boue en hurlant.

— Je ne veux pas partir et je ne partirai pas ! Vous êtes tous des cons... Vous ne comprendrez jamais rien à rien !

Pitchin contournait le glisseur, prêt à massacrer sa fille, lorsqu'il vit Maxton descendre à son tour de l'autre engin. Il avait une gueule exsangue.

— Grootz est mort, marmonna-t-il. Grootz est mort...

Le cadavre de Grootz était affalé au milieu des boîtes de conserve. Le masque à gaz avait glissé, dévoilant un orifice béant là où auraient dû se trouver une bouche et un nez. Le symbiote s'extrayait lentement de sa maison vivante. Il devait savoir qu'il n'avait plus qu'une mince chance de survie : trouver rapidement un nouvel hôte.

Maxton et Pitchin contemplaient la scène d'un air horrifié. Ils voyaient la créature dans son intégralité pour la première fois. Un appendice blanchâtre et poilu d'un mètre de long terminé par une grosse poche rose recouverte de ventouses.

Pitchin était passé du stade de la nervosité extrême à celui de la stupéfaction totale. Ses nerfs lâchèrent d'un coup.

— Saloperie... tu l'as tué ! Tu l'as tué !

Il prenait tout ce qui lui tombait sous la main pour en mitrailler le symbiote. Boîtes de conserve, sacs de céréales, bidons de crème...

— Espèce de ver de merde... Tu l'as sucé jusqu'à la moelle... Saloperie !...

Maxton essayait de retenir son frère. Sans succès.

Sur le cadavre de Grootz il n'y eut bientôt plus qu'une flaque de bouillie blanc et rose.

Lorsqu'il se rendit compte que les coups commençaient à entamer le corps de Grootz lui-même, Pitchin se calma. Puis il se mit à pleurer. D'un coup.

Maxton le sortit de la cabine du glisseur.

— Arrête, bon sang ! Tu tentes la crise cardiaque ou quoi ?

Pitchin était de nouveau sous tension, agité de spasmes musculaires. Il haletait. Son corps était le siège d'une véritable friture neuronale. Maxton lui donna une gifle. La pression tomba en claquant.

— Tu ferais bien de prendre une dose de neurox pour tenir la route, dans tous les sens du terme, suggéra Maxton en entraînant son frère vers l'autre glisseur. Il faut partir d'ici... et vite. Le sol se liquéfie

à vue d'œil.

Lorsque les deux frères se furent éloignés, Laetitia se rua vers le glisseur où gisait Grootz, pénétra dans la cabine. Elle en ressortit quelques instants plus tard en hurlant.

— Tu as tué grand-père ! Tu as tué grand-père !

Pitchin ne comprenait plus rien à rien. Complètement déconnecté. À deux doigts de la syncope.

— Allez tous vous faire foutre ! hurla Laetitia. Puis elle s'enfuit en courant vers le centre spatial, bondissant entre les rails de guidage de *l'Impérial Stardust*.

Reïla s'était mise à hurler à son tour. Coincée dans son siège, elle n'avait aucune idée de ce qui venait de se passer. Elle voyait simplement sa fille disparaître derrière les plus proches baraquements du centre.

Maxton croyait avoir compris ce qu'avait voulu dire la fillette.

Elle avait accusé Pitchin d'avoir tué Grootz. Cela voulait tout simplement dire que Grootz était devenu cette espèce de... Il ne parvint pas à boucler son raisonnement. Préféra juger cette hypothèse absurde.

Il installa Pitchin derrière Reïla, après avoir jeté quelques boîtes de conserve pour lui faire une place.

— Que s'est-il passé ? vociféra Reïla.

— Grootz est mort.

— Et Laetitia, où est-elle ?

— Aucune idée. Mais il est inutile d'essayer de la chercher. On ne la trouvera pas. Elle n'est pas comme nous, Reïla. Et nous n'y pouvons rien...

Et Reïla hurlait, essayant vainement de s'extraire de son siège.

Pitchin s'était évanoui. Et Maxton ouvrait les gaz au maximum, essayant de s'éloigner le plus rapidement possible du centre, de la tombe/glisseur où gisait Grootz réduit en purée par cet abruti de Pitchin.

Lorsque le glisseur s'encastra à pleine vitesse dans un troupeau de kangourous des sables, en une violente explosion de ferraille et de chair, Maxton reçut ce signe du destin comme une libération.

*L'expansion/compression des
villes fantômes*

1.

La montagne de corps, gigantesque pièce montée plantée dans le désert, attendait vainement les morsures de quelque ange démesuré venu sur Terre pour célébrer le mariage du ciel et de l'enfer.

L'horizon était une barre de nougat, caramélisé à point. L'air avait l'incomparable saveur des crépuscules remarquables, de ceux que la mémoire n'oublie jamais.

— Nous allons mourir, répétait machinalement Bor.

Ne te tourmente pas ainsi, lui disaient les yeux verts d'Esil. Pour l'instant, nous sommes là. Raconte-moi ton histoire. Ne t'inquiète pas...

Laisse tomber, fredonnait une petite voix dans sa tête. Prends la route de Cheebar, la route du Nord. Le reste n'a aucune importance...

FLIC-FLOC, murmurait l'eau autour de ses chevilles, l'eau trouble de l'océan conquérant qui recouvrait déjà la première rangée de corps.

— Je t'aime, Esil. Et mon histoire est pitoyable. Je n'ai jamais vraiment aimé personne avant toi. Et cet amour devient à son tour pitoyable... Nous allons mourir.

Raconte, insistaient les yeux verts de la jeune fille. Raconte et oublie l'avenir...

Bor s'appuya contre le flanc de la montagne, une main délicatement posée sur la jambe libre d'Esil. Il plongea dans les yeux verts et raconta son histoire.

« Lorsque je marche, lorsque je pleure, lorsque je ris, lorsque je dors, tous les cadavres que j'ai laissés sur le bord de la route m'observent de leurs orbites noires, de leurs regards glacés. Mon père, la première mort engendrée par ma poisse, le premier signe d'une vie marquée par la malchance... Nous étions partis pêcher, un matin de décembre. La surface du lac floculait légèrement sous la morsure du gel naissant. *L'époque idéale pour la pêche*, disait-il. *Les baratidas ont faim. Ils se préparent à hiberner et les vers de vase se font rares. Si nous n'en ramenons pas au moins une dizaine, nous sommes des moins que rien...* Et effectivement les cannes se plièrent. Les poissons

s'amoncelèrent dans le grand seau posé au centre de la barque... Nous étions sur le point de rentrer, fiers de notre pêche, lorsqu'un bruit sourd éclata sur notre droite. Un pan entier de falaise dégringolait dans le lac. Mon père se mit à ramer énergiquement, propulsant la barque vers la rive opposée. Mais l'onde de choc nous rattrapa en quelques secondes, chavirant notre frêle embarcation... Je me suis mis à pleurer, à crier, à boire la tasse puis je me suis évanoui... Lorsque je suis revenu à moi, j'étais au sec sur la rive du lac... J'appris plus tard que mon père m'avait quasiment tenu à bout de bras pendant une heure, en barbotant dans l'eau glacée. Son cœur a tenu juste ce qu'il fallait... Il est mort à l'arrivée des secours... J'avais tout juste douze ans.

« Puis il y eut ma mère... se forçant à vivre, amputée de mon père jusqu'au sang... lente hémorragie qui lui permit de me conduire sur les rives de ma quatorzième année... Ma sœur prit le relais... Et je me suis enfui... Je ne voulais pas avoir une autre mort sur la conscience. La brigade des mineurs me coinça à Stonende, à cinq cents kilomètres de Goondene. Greena sauta dans le premier avion pour venir me récupérer. Elle n'arriva jamais, l'avion ayant mystérieusement explosé en vol. Je venais d'avoir seize ans. Majeur et sans famille. Je décidai ce jour-là d'éviter toute liaison affective profonde, qu'il s'agisse d'amour ou d'amitié. Ce que je réussis à faire tant bien que mal... Mais si tu es là, aujourd'hui... c'est un peu de ma faute... J'ai été la nourrice d'une des I.A. responsables de la guerre, responsables de ta transformation... »

J'allais mourir, Bor, répondirent les yeux verts. Je souffrais d'un mal incurable lorsque la montagne s'est formée. Ce fut pour moi un sursis. Depuis que je suis là, j'ai vécu des milliers de vies... Tu n'as rien à te reprocher. Aime-moi, aime-nous, c'est tout ce que je te demande, pendant qu'il en est encore temps.

C'était la première fois que Bor lui touchait le visage. Il lui avait déjà effleuré le ventre, caressé les jambes. Mais jamais le visage. Il essaya de déplacer le corps de l'homme le plus proche. Bor était gêné par cette main étrangère qui recouvrait la bouche d'Esil. Cette main immobile qui n'appartenait pas à Esil. Il imaginait cette main douée d'une certaine faculté de regard. Il ne put s'empêcher de la saisir, mais lorsqu'il voulut la soulever elle ne bougea pas d'un millimètre. Elle faisait partie d'Esil comme Esil faisait partie de la montagne.

Un désir foudroyant s'empara brutalement de lui. Et il n'y eut bientôt plus que le ventre tiède d'Esil, son sexe brûlant et humide.

Il la pénétra, sans se soucier de savoir si ses pieds reposaient sur le ventre de la jeune femme embrochée par les jambes d'Esil, si ses lèvres effleuraient la main étrangère.

Leurs orgasmes simultanés se calquèrent sur celui de la montagne entière.

L'espace d'un instant, au point culminant d'une jouissance extrême, il comprit qu'Esil n'était qu'un élément d'un corps gigantesque, une abeille dans une ruche, une simple cellule associée à ses semblables pour constituer une entité supérieure...

Tant que la montagne vit, Esil ne peut pas mourir, pensa-t-il, heureux, en se laissant aller à une douce torpeur.

Un doux murmure berçait ses rêves. Il fut réveillé par l'humidité envahissante. Il croyait avoir uriné sur sa couchette, dans une alcôve de *l'Impérial Stardust*. Mais il avait quitté le navire spatial depuis longtemps. Il bascula et se retrouva entièrement immergé. Il se débattit un court instant pour retrouver son équilibre.

La surface de l'eau barrait sa poitrine et montait à vue d'œil.

Esil...

Il s'appuya contre la montagne. Elle était là, immergée ; amphore humaine, prête à devenir le siège d'une mystérieuse alchimie marine, repaire de mousses et de coquillages. Elle le regardait et ses yeux souriaient.

Je ne suis pas morte, disait-elle. Tu vois, il était inutile de s'inquiéter. Nous sommes encore vivants... Mais toi, il faut que tu te sauves...

— Elle a raison, dit une voix derrière lui. Il est temps de mettre les voiles.

Bor fit brusquement volte-face en se disant que la folie l'avait enfin touché. Et il vit Laetitia. Tout sourire. Plus crevette que jamais.

2.

Ils ne pouvaient rien faire d'autre qu'escalader la montagne de corps. La mer n'avait cessé de monter. Leur chatouillant la plante des pieds en murmurant : *grimpe ! grimpe ! grimpe !*

Cela n'empêchait nullement Bor de s'arrêter. Il s'immobilisait, les yeux perdus dans le vide. Dans l'image engloutie d'Esil.

— À quoi bon ? disait-il. Bientôt la montagne entière sera immergée...

Mais Laetitia n'était pas avare d'insultes amicales.

— Tu te dégonfles ou quoi ? Allez, en route...

Et la petite voix sous son crâne reprenait en chœur. *Allez, en route... N'oublie pas Cheebar, n'oublie pas le Nord...*

Laetitia paraissait s'amuser de cette situation incroyable. Maxton avait raison lorsqu'il disait qu'elle était radicalement différente. Elle était née dans cet univers mouvant et s'y déplaçait le plus naturellement du monde. Qu'il s'agisse des canalisations du centre spatial ou d'une montagne de corps s'enlisant dans les flots.

L'élément liquide ne l'incommodait aucunement. Elle restait parfois plusieurs minutes sous l'eau.

La première fois, Bor crut qu'elle s'était noyée.

— Je suis allée discuter avec Gondar, s'était-elle contentée de dire en refaisant surface. Je risque de ne pas le revoir de sitôt.

Bor finit par se dérider en réalisant combien cette situation était inconcevable.

Il escaladait une montagne de corps en compagnie d'une fillette qui lui faussait de temps en temps compagnie pour aller tenir une discussion amphibie avec de vieilles connaissances.

Il éclata d'un rire nerveux.

L'instant que choisit la mer pour cesser de monter.

— Tu vois, je te l'avais bien dit ! jubila Laetitia en lui pinçant un mollet.

— Et maintenant ? demanda Bor, le visage de nouveau assombri par le souvenir d'Esil.

— Nous ne sommes plus qu'à une vingtaine de mètres du sommet. Là-haut, il n'y a pratiquement que des crânes. On pourra s'y étendre. Se reposer. On réfléchira plus tard.

— C'est tout réfléchi, grommela Bor. Il n'y a plus qu'à se laisser mourir de faim.

— Tu ne serais pas un peu pessimiste, par hasard ? lança la fillette.

— Non seulement pessimiste, mais dangereux. J'attire la mort sur tous ceux que j'aime. Alors s'il te plaît, sois désagréable. C'est préférable pour toi.

— Quel incroyable tissu de conneries ! railla Laetitia.

Bor ne put s'empêcher de sourire en prenant la fillette par la main.

Si elle pouvait avoir raison, se dit-il.

Ils se dirigèrent vers le sommet.

Bor s'affala, épuisé, sur un lit de crânes ; Laetitia se pelotonna contre son ventre. Ses dernières pensées ne furent pas pour Esil, toujours vivante et désormais inaccessible, mais pour la gamine. Il

fallait qu'elle ait raison. Il le fallait sinon il se tuerait.

Et il s'endormit, le sommeil bercé par le ressac des vagues se brisant contre les corps amalgamés, les cauchemars sculptés par les gémissements de l'île vivante.

Lorsque Bor s'éveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel. Il se leva et ses yeux papillotèrent sous la réverbération océane. À l'extrémité nord du *sommet*, Laetitia observait l'horizon. En titubant sur le sol accidenté pour la rejoindre, Bor constata que les anfractuosités séparant les crânes servaient de repères à toute une foule d'animaux rampants ayant fui comme eux la montée des eaux. Il reconnut au passage un groupe d'araignées-caméléons qui s'étaient rapidement regroupées pour imiter un corps difforme. Les bras étaient petits et trapus ; de simples moignons terminés par une quantité incroyable de doigts. Les jambes, au contraire, monstrueusement allongées ressemblaient à deux serpents tendrement enlacés. Il y avait quelques nids, aussi, dans lesquels pépiaient d'étranges oisillons au plumage cristallin. Bien avant la montée des eaux, la montagne était déjà habitée. Et Bor se demanda quelle mystérieuse faune pouvait bien ramper dans le dédale souterrain constitué par l'enchevêtrement des corps.

— Déjà réveillé ? dit Laetitia sans se retourner.

— Non, hélas ! Je suis toujours englué dans ce cauchemar atroce. Impossible d'en sortir. Je crois que je ne me réveillerai plus jamais...

Laetitia se tourna enfin vers lui. Lui fit un clin d'œil.

— T'inquiète pas, on va bientôt venir nous chercher.

— Tu viens de vidéophoner à la ville la plus proche, c'est ça ? Et bientôt tu vas me dire qu'il y a ici tout le confort possible. Sanitaires, bloc-cuisine, etc.

— Mais non, imbécile ! Avant de te rejoindre, j'ai prévenu Louis. On peut compter sur lui. Crâne-au-Vent doit être en train d'astiquer ses pédales. Les secours ne devraient pas tarder. Tiens... en attendant, mange ça.

Laetitia sortit deux bâtonnets de céréales d'un de ses replis chitineux et les tendit à Bor.

— Et toi ? répondit Bor, passablement surpris.

— J'ai déjà mangé. T'inquiète...

Cette fillette est tout simplement fantastique, se dit Bor en grignotant l'un des bâtonnets.

Il n'allait pas tarder à être mûr pour lui faire de tels compliments à voix haute.

Et alors les dés seraient jetés. Le destin à nouveau défié. Puis il pensa à Esil. Tu as contribué à prolonger ma vie, avait-elle dit. Sa poisse aurait-elle tendance à disparaître, malgré l'entropie ambiante ?

Ses divagations furent stoppées net par le vrombissement d'un moteur qui entreprit de dévorer le silence.

— Écoute...

— J'ai entendu, maugréa Laetitia. Inutile de t'exciter. Il ne s'agit pas des secours attendus. Planquons-nous.

Disant cela, la fillette bondit vers le centre de l'esplanade sommitale et s'enfouit le plus profondément possible dans une anfractuosité organique.

— Je te conseille d'en faire autant, lança-t-elle à Bor qui venait de la rejoindre, à nouveau éberlué. Il vaut mieux toujours savoir à qui l'on va causer avant de se manifester.

Une tache claire se dessina sur le fond uniforme, gris-bleu, du ciel et de la mer. Bor leva timidement la tête et aperçut une espèce de poire volante. Elle perdit rapidement de l'altitude, disparut à sa vue. Le vrombissement enfla brusquement puis cessa.

— Ils se sont posés, murmura Bor.

— Surtout ne bronche pas, l'invectiva Laetitia d'une voix tranchante.

Bor, légèrement contrarié, ferma les yeux en se disant que toutes ces précautions étaient probablement inutiles. Il s'agissait sûrement d'une patrouille venue explorer la région sinistrée à la recherche de survivants.

Quelques minutes seulement s'étaient écoulées, mais pour Bor le temps devenait étrangement sirupeux. Les secondes qui glissaient sur son corps pénétraient soudain dans sa tête pour en ressortir au bout de quelques heures seulement.

— Et s'ils repartaient brusquement, nous laissant là comme deux imbéciles... alors que leurs intentions étaient amicales ? chuchota-t-il.

— Je t'ai déjà dit que les secours, les *vrais*, allaient arriver. Mieux vaut éviter l'irréparable.

Bor allait à nouveau râler lorsqu'un bruit strident lacéra ses tympans.

Et la montagne se mit à gémir comme elle ne l'avait encore jamais fait. Un gémissement de supplicé. Une plainte atroce. Les lamentations de milliers d'hommes torturés dans les geôles de l'Enfer.

— Que se passe-t-il ?

Bor avait hurlé à son tour. Mais Laetitia ne lui en tint pas rigueur car personne ne pouvait désormais les entendre.

— Je t'avais bien dit qu'il fallait être vigilant ! brailla Laetitia. Il s'agit de récupérateurs pirates...

— De quoi ?

La montagne était maintenant agitée de puissantes convulsions.

Laetitia et Bor se cramponnaient de toutes leurs forces pour éviter d'être broyés entre les corps des *montagneux*.

La montagne souffre, se disait Bor. Elle souffre horriblement. Il repensa à Esil, enfouie sous des mètres d'eau. Elle devait souffrir elle aussi...

— Mais que font-ils ? parvint-il à demander entre deux hoquets rageurs de la montagne.

— Ils récupèrent des membres et, s'ils le peuvent, des organes, tout simplement. Leur engin doit être équipé d'un bac cryo. Dans les villes touchées par les phénomènes d'inversion, un œil ou un bras se monnaie à prix d'or...

— Mon Dieu..., gémit Bor, mais c'est horrible !

— Pour ces gens-là, les montagneux n'ont pas plus droit à la vie qu'un kangourou des sables. Ils ne font que s'attaquer à un monstre, quelque chose de dégoûtant qu'ils ne pourront jamais comprendre.

Une haine incroyable entachait le discours de la fillette. Et Bor comprit soudain que la Terre abritait maintenant deux races radicalement différentes : les adaptés et les inadaptés. Ceux qui acceptaient les mutations et ceux qui les refusaient... La montagne tremblait à nouveau, déchiquetée à coups de scie électrique et de laser chirurgical.

— Mais il faut faire quelque chose ! hurla Bor, en proie à la panique.

Laetitia lui caressa tendrement la joue.

— Du calme. Nous ne pouvons rien faire, tu comprends ? Absolument rien. Ils sont plus nombreux que nous et sans scrupule. Mourir pour rien n'a jamais arrangé quoi que ce soit...

Une ombre gigantesque les recouvrit.

— C'est Crâne-au-Vent !

Laetitia s'était relevée d'un bond. Bor suivit son exemple.

— Regarde ! dit la fillette.

Et Bor vit une gigantesque aile volante effectuer un virage à quelques mètres de la montagne. Une surface de voile impressionnante.

Lorsque l'engin se fut rétabli à l'horizontale, Bor put distinguer un homme assis dans une étroite nacelle. Et cet homme... pédalait !

Une étrange armature constituée de fines baguettes en bois ou en métal reliait l'ensemble. Une vingtaine d'hélices vibrantes étaient disséminées sur le *squelette* de l'engin.

— Incroyable ! lança Bor.

— Tu vas nous la faire souvent, celle-là ? ironisa la fillette.

L'aile volante se dirigeait droit sur la montagne. Apparemment, les pirates avaient cessé leur besogne. Bor ne pouvait pas les distinguer

mais il entendait leurs cris et les invectives de celui qui devait être leur chef. La montagne ne gémissait plus. Il aperçut la poire volante, arrimée au pied de l'île.

Un sifflement...

Il vit un des hommes gesticuler, à mi-hauteur, puis se plaquer contre la paroi.

La poire explosa, libérant une gigantesque flamme orange.

L'aile effectuait à nouveau un virage serré pour s'éloigner du lieu de l'explosion. Il y eut une série de déflagrations.

— Sans bac cryo, ils ne peuvent plus rien faire, énonça Laetitia, ravie. Bon, il ne s'agit pas de mollir...

L'aile avait fait demi-tour et revenait dans leur direction. Une escarpolette pendait sous son ventre.

— Accroupis-toi, ordonna Laetitia.

Bor ne chercha pas à comprendre. S'exécuta immédiatement. Les événements avaient cessé depuis longtemps de s'offrir à un quelconque décryptage de sa part. Laetitia grimpa sur ses épaules.

— Tu attrapes les cordages au passage et tu t'installes sur la planche... Compris ?

Bor hocha la tête.

Je n'y arriverai jamais, se dit-il.

Le moment est enfin venu. Tout va foirer par ma faute et Laetitia va mourir. Il ne peut en être autrement.

Tout en pensant cela, son corps s'était mis automatiquement en mouvement. Comme si, le corps calleux psychiquement sectionné, ses deux cerveaux avaient pu travailler en phase.

Sa main gauche agrippa un cordage, puis la droite suivit le mouvement. Une traction. Il se laissa retomber. La planche percuta ses fesses. Il avait accompli tout cela les yeux fermés.

Lorsqu'il les rouvrit, il découvrit ses pieds qui ballottaient dans le vide et, tout en bas, la surface étale de la mer. Gris-bleu.

Il releva la tête et vit Laetitia, juchée sur ses épaules.

— Bien joué, Bor ! lui dit-elle en souriant.

Tout en haut, dans sa minuscule nacelle, Crâne-au-Vent fumait un cigare.

Sans cesser de pédaler, bien sûr.

Une heure plus tard, Bor commençait sérieusement à fatiguer. Il ne savait plus que faire de ses jambes et, sur ses épaules, Laetitia pesait des tonnes. Il se demandait depuis combien d'heures pouvait bien pédaler Crâne-au-Vent, lorsqu'il aperçut le rivage. La mer n'avait donc pas envahi tout le continent, comme il avait fini par le croire...

Ils survolaient maintenant le désert. Les hauts plateaux calcinés que la mer n'avait pas pu recouvrir, lasse de bouffer du sable. Une

grouillante incroyable. Mammifères, reptiles et hybrides de toutes sortes, compagnons de fuite d'un jour, s'étrépaient joyeusement. Un véritable carnage. Sans compter les anciens occupants des lieux qui ne devaient pas voir d'un bon œil cette invasion caractérisée.

Un quart d'heure plus tard, la gent animale avait repris des proportions plus convenables.

L'horizon était maintenant bouché par de hautes falaises crayeuses contre lesquelles venait mourir la mer de sable. Bor crut même discerner de véritables vagues poudreuses. Vu la distance, il devait probablement s'agir d'un mirage.

L'aile volante prit de l'altitude.

La paroi de craie n'était plus qu'à quelques mètres. Bor ferma les yeux. L'escarpolette frôla la ligne de crête.

— Maintenant ! rugit Crâne-au-Vent.

Laetitia serra ses jambes autour du cou de Bor.

— Allez... On saute !

Bor ouvrit les yeux. L'aile volante faisait presque du surplace. Ses pieds pendaient à un mètre du sol.

Il se laissa choir sur le sable, tremblant. Laetitia s'écrasa sur lui en riant. L'aile volante reprit de l'altitude. Se posa quelques mètres plus loin.

Crâne-au-Vent sauta de l'habitable et s'avança vers eux en claudiquant.

— Il faudra que je trouve un système pour rendre les pédales plus souples, j'ai un mal aux pieds ! bougonna-t-il en guise de salutations. Pour la fusée ce serait plutôt gênant, n'est-ce pas ?

— Sûrement ! répondit Bor.

Laetitia le regarda d'un drôle d'air.

Bor venait de rayer toute une série de mots de son espace mental : étonnement, surprise, stupeur, étrangeté, et toutes ces sortes de choses.

S'il voulait vivre vieux, c'était préférable.

La falaise crayeuse constituait le flanc d'une gigantesque échine rocheuse plantée dans le sable, d'est en ouest.

La mâchoire d'un énorme animal enseveli, engendré par la guerre, peut-être ?

Une rangée de dents énormes dont les poches cariées constituaient un labyrinthe de boyaux et de grottes.

Crâne-au-Vent et Louis avaient aménagé plusieurs d'entre elles. Demeures d'ombre et de lumière. Puits d'accès vertigineux, fenêtres-observatoires à fleur de paroi, surplombant les étranges remous de la mer de sable.

Contrairement à ce que son nom aurait pu laisser supposer, Crâne-au-Vent ne souffrait d'aucune malformation crânienne. Mais la tempête faisait rage entre ses oreilles.

Difficile de le ranger dans une quelconque catégorie mentale : excentrique, dérangé, carbonisé, illuminé, névrosé, psychopathe, rêveur... Crâne-au-Vent pouvait être tout cela à la fois.

Il était peut-être, tout simplement, un mutant du troisième type : aucune modification physique, aucun pouvoir psychique décelable, mais une mouvance mentale insaisissable...

L'absence de la mère de Louis y était peut-être pour quelque chose.

Louis. Le double masculin de Laetitia. Guère plus âgé. Guère plus grand. Guère plus rose.

Un autre enfant de la guerre.

Ils avaient tous deux disparu dans le dédale des boyaux.

Bor savait maintenant qu'il n'y avait pas là de quoi s'inquiéter. Sur la montagne de corps, Laetitia avait fait preuve d'une maturité et d'un sang-froid exceptionnels. Tout cela sans grand sérieux, bien sûr. Un étrange cocktail combinant intimement la rigueur de l'adulte et la naïveté, la liberté, l'esprit ludique de l'enfant.

Superbes rejetons de la guerre.

Bor terminait son bol d'Amphécafé en compagnie de Crâne-au-Vent. Ils étaient tous deux assis en face d'une fenêtre-observatoire, dans une grotte qui servait à la fois de cuisine et de salle commune.

— Bien dormi, Bor ? demanda Crâne-au-Vent en grignotant un bâton de céréales.

— Fatigué comme je l'étais, j'aurais même pu dormir dans la gueule d'un monstre.

Crâne-au-Vent se mit à rire.

— Ça vous arrivera sûrement un jour ou l'autre... N'est pas le plus monstre qui croit.

Bor avait tout de suite réalisé que Crâne-au-Vent s'exprimait de curieuse façon. Tournures fuyantes, raisonnements quantiques. Inutile de s'acharner, de vouloir en percevoir le sens profond.

— D'autres personnes vivent ici ? demanda-t-il.

Le regard de Crâne-au-Vent parut se rétrécir. Focaliser. Détailler chaque grain de sable.

— Nous n'avons jamais été plus que trois, se contenta-t-il de dire, les yeux embués de larmes.

Bor préféra changer de sujet.

— Laetitia et Louis... Drôles d'enfants, vous ne trouvez pas ?

— Vous auriez préféré que Louis soit bleu. Et Laetitia rose... les nouvelles mutations standards de l'inconscient collectif... Je vous croyais plus intelligent que ça, Bor.

Bor secoua la tête.

— Je ne voulais pas parler de leur physique... Mais pour des gamins de cinq ou six ans, ils sont plutôt dégourdis, non ? Et jamais à court de vocabulaire.

— Ils lisent dans nos crânes comme dans un livre ouvert. Ce qui empêche la censure et rend leurs lectures souvent dangereuses... Pour l'instant, ils s'en sortent plutôt bien, c'est vrai.

— Et les parents de Laetitia...

— Je n'ai jamais eu l'occasion de les rencontrer. Laetitia m'en a dissuadé. Ils n'acceptent pas ce monde, me répétait-elle sans cesse. Ils ne t'accepteront pas. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi, puisque je n'accepte pas ce monde non plus. Mais Laetitia se trompe rarement. Elle est beaucoup plus perspicace que Louis. J'ai préféré suivre ses conseils pour ne pas compromettre inutilement le grand départ.

Une interrogation muette se peignit sur le visage de Bor.

— Je vois que mes propos vous intriguent, murmura Crâne-au-Vent sans cesser de contempler le désert. Et pourtant vous avez bien entendu. Le grand départ est imminent. Je vais bientôt quitter cette Terre métamorphotique. Laissons-la une fois pour toutes à ses nouveaux habitants. Une sage décision, vous ne trouvez pas ?

— Eh bien... Je ne pense pas être vraiment en mesure de me prononcer sur le sujet, hasarda timidement Bor. Il est vrai que je découvre quotidiennement d'étranges choses, mais...

— Oui, vous venez de naître depuis peu... Laetitia m'a tout raconté. Vous êtes vous aussi, d'une étrange manière, un enfant de la guerre... Un enfant inadapté... Ou bien alors un étranger, un touriste... Oui, c'est cela. Un touriste. Avez-vous envie de poursuivre votre voyage ?

Bor, malgré les apparences, se sentait à l'aise en compagnie de Crâne-au-Vent. Un personnage déroutant mais favorisant chez son interlocuteur une réelle liberté d'expression. Il se sentait prêt à lui raconter n'importe quoi sans être le moins du monde gêné.

— Je désire aller à Cheebar. Puis vers le nord.

— Vers le nord... Quelle excellente idée. Il faudra que je vous apprenne à conduire mon aile volante. À pied vous n'êtes pas près d'y arriver.

Bor était passablement abasourdi.

— Vous voulez dire que vous consentiriez à me prêter votre machine ?

— Loin de moi cette idée. Qui vous a parlé de prêt ? Je vous la donne, tout simplement. Laetitia et Louis n'ont pas besoin de ce genre d'engin pour satisfaire leurs besoins. Vous, oui, alors...

— Mais je ne pensais pas à eux. Je pensais à vous. Comment ferez-vous, sans elle, pour aller chercher votre nourriture ? Je présume qu'il doit être plutôt difficile de faire pousser des légumes ici, non ?

— Vous ne m'avez pas bien compris, Bor. Je vous ai parlé du grand départ. Dans deux jours, trois maximum, je quitte la Terre.

— Vous avez trouvé de la kynsokaïne ou je ne sais quelle drogue télékinésique à moitié pourrie et vous allez vous retrouver comme Pitchin... Si vous avez la chance de conserver un minimum d'organes vitaux !

— Vous n'y êtes pas du tout, Bor. Loin de moi ce genre d'idées stupides. Je pars à bord d'une fusée, bien sûr. Rien ne vaut une bonne vieille fusée pour sillonner l'espace...

— Vous avez trouvé une fusée en état de marche ? Comme l'*Impérial Stardust* ? Avec les logiciels de vol ?... Écoutez, je n'en ai encore parlé à personne mais il ne faut faire confiance à aucun programme. Quel qu'il soit ! Pendant la guerre, les I.A. logistiques ont tout contaminé. Ce qui se passe aujourd'hui est entièrement de leur faute et...

— Taratata ! Je n'ai rien à foutre de vos logiciels de vol. Et il n'y a pas plus d'ordinateur ou de programme ici que dans ma fusée.

— Mais vous ne parviendrez jamais à la guider ! Les trois quarts des instruments sont entièrement automatisés et...

— Pas sur ma fusée, jeune homme. C'est un prototype.

— Et comment fonctionne-t-elle ? lança Bor d'un ton railleur.

— À pédales, tout simplement. À pédales.

Bor avait d'abord pensé que Crâne-au-Vent était beaucoup plus fêlé qu'il n'avait imaginé. Puis il avait préféré croire que le vieux se moquait tout simplement de lui.

La véritable réponse n'allait pas tarder à tomber.

Il suivait Crâne-au-Vent le long d'une série interminable de boyaux, ingénieusement éclairés par tout un système de miroirs, la source lumineuse provenant des puits qui crevaient le plateau ou des *fenêtres* qui grêlaient les parois.

— J'ai tout vérifié de fond en comble. La régularité de la couche isolante, le serrage du moindre boulon, disait Crâne-au-Vent. Vous allez voir cette petite merveille.

Le boyau déboucha soudain dans une grotte immense, violemment éclairée. Bor, attiré par la source lumineuse, constata aussitôt qu'une gigantesque ouverture, d'une cinquantaine de mètres de diamètre, se découpait dans le plafond.

Crâne-au-Vent n'avait aucunement cherché à plaisanter. Et Bor ne put s'empêcher de frissonner. Ce mec est complètement dingue, pensa-t-il en s'approchant tel un automate de l'engin ridicule dressé au centre de la grotte.

— Elle est belle, n'est-ce pas ?

Bor était muet de stupeur. Il hocha la tête dans tous les sens.

— Vous êtes impressionné, hein ?

Difficile de ne pas l'être, songea Bor en s'immobilisant, la mâchoire et les bras pendants.

La *fusée* devait mesurer environ une vingtaine de mètres de haut sur trois mètres de diamètre. La forme cigare ancestrale. Bor n'aurait pu le jurer – la couche isolante empêchant toute certitude – mais le principal matériau utilisé paraissait être le bois.

Une fusée en bois.

Si tel était le cas, comment s'étonner d'une propulsion à pédales ?

Une fusée en bois à propulsion nucléaire aurait été totalement absurde. Mais là...

Bor avait beau regarder, il ne distinguait aucune hélice ou quelque chose d'approchant.

Il se tourna vers Crâne-au-Vent. Ce dernier rayonnait de joie.

— Les pédales... elles actionnent quoi au juste ?

— Ah ! Ah ! Observateur à ce que je vois. Cela vous intrigue, hein ? Attendez, je vais vous faire voir.

Crâne-au-Vent ouvrit ce qui devait être le sas, en l'occurrence une *trappe spatiale*, et disparut dans le ventre de l'engin.

Quelques instants plus tard, Bor crut halluciner.

La fusée respirait.

La coque était recouverte d'un nombre incroyable d'écailles

articulées, étroites et plates, d'une envergure atteignant parfois cinq mètres. Elles s'écartaient lentement de la coque, reprenaient leur place, mystérieusement imbriquées les unes dans les autres, s'écartaient à nouveau.

Il fallait reconnaître que le système était plutôt ingénieux. Mais de là à vouloir atteindre les étoiles...

Crâne-au-Vent s'extirpa du sas, souriant.

— Superbe, non ? Je l'ai baptisée *les Mille ailes de la chenille-fourreau*.

— Hallucinant ! maugréa Bor. Hallucinant !

Et il le pensait vraiment.

Crâne-au-Vent lui expliquait avec force détails le fonctionnement de son engin. Démarrage à l'aide d'une série de fusées à poudre. Le décollage effectué, à une cinquantaine de mètres au-dessus du plateau environ, les mollets prendraient le relais. Un ingénieux système de pédalier. Une absence quasi totale de frottements. Peu d'efforts à fournir. Les écailles allaient propulser l'engin aux confins de la stratosphère. Des panneaux solaires prendraient alors le relais. Et vogue le navire. Étoiles, gare à vous !

Bor n'osait pas poser de questions. Il préférait ne pas savoir comment les écailles pourraient continuer à propulser l'engin dans le vide spatial, par exemple. Ou comment Crâne-au-Vent avait prévu de s'approvisionner en gaz respirable. Tout ce que racontait l'homme à la tempête crânienne se tenait. Il avait sûrement tout prévu. Il était en tout cas préférable de le croire.

Bor s'adaptait à cette nouvelle situation de façon étonnante. Discuter avec Crâne-au-Vent de son départ imminent à bord d'une fusée à pédales était dans la nature des choses. Comme Pitchin et sa tête déchiquetée, Maxton et sa poitrine en métal, une gamine surdouée au profil de crevette, une montagne de corps et Esil toujours vivante au fond de l'océan, Esil qu'il avait profondément aimée, un amour perdu nullement entaché d'amertume, des êtres et des attitudes qui s'inscrivaient dans le cours naturel des choses de ce monde.

Crâne-au-Vent lui était apparu comme un mutant du troisième type.

Il en était peut-être un aussi.

En retrouvant la grotte-salon, Crâne-au-Vent s'était assoupi. Une lumière blafarde, bouillie d'étoiles sur fond d'encre, filtrait à travers les fenêtres-observatoires.

— Son engin ne décollera jamais, murmura Louis en se levant pour gagner sa couche. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Il s'éloigna de sa démarche sautillante. Laetitia se leva à son tour.

— Je n'en suis pas si sûre, dit-elle en regardant Bor bizarrement.
— Pourquoi ne pas l'empêcher de décoller ?
— À toi de choisir alors. Le supprimer ou détruire son œuvre. Sa raison de vivre.

Il n'y avait rien à répondre à cela.

Bor passa une nuit agitée. Il avait rêvé que la fusée de Crâne-au-Vent décollait puis s'écrasait au terme d'une curieuse trajectoire sur la montagne de corps, propulsant ces derniers dans l'espace. Il avait essayé de repérer celui d'Esil pour le réceptionner dans ses bras avant qu'il ne s'écrase sur le sable. Il l'avait raté de quelques centimètres. Elle avait explosé devant ses yeux comme une bombe, éclaboussant son visage de débris de chair.

Lorsqu'au petit matin il pénétra dans la grotte-salon, Laetitia l'attendait.

— J'ai bien cru que tu allais rater le grand départ, lui dit-elle en le tirant par la main. Viens... Tu prendras ton petit déjeuner plus tard.

Ils rejoignirent Louis sur le plateau crayeux, à une centaine de mètres de l'ouverture qui se découpait dans le plafond de la *salle* de lancement. Dans un état semi-comateux, le cerveau encore dégoulinant de glaires oniriques, Bor fut assailli par une bouffée d'angoisse. Il était à nouveau persuadé que tout cela n'était qu'un rêve. Il écarquilla les yeux, observa le désert qui moutonnait au pied de la falaise, puis son regard glissa vers Louis et Laetitia qui conversaient à deux ou trois mètres de lui...

Il était avec deux crevettes roses sur le squelette d'un mystérieux géant, enlisé dans le sable... Ou bien, plus raisonnable, il était encore dans le module-wagon, en stase cellulaire extrême, et *Guerre et Paix* s'était infiltrée dans le circuit autonome d'une manière ou d'une autre, s'amusait avec sa cervelle, lui faisait voir n'importe quoi...

Bor en était à ce stade – légèrement paranoïaque – de ses pensées, lorsqu'un bruit assourdissant le réveilla complètement. Il n'était pas dans le module-wagon et l'échine du géant endormi s'était mise à trembler. *Les Mille ailes de la chenille-fourreau* troua le sol en rugissant.

En moins d'une seconde, elle était déjà à une centaine de mètres d'altitude.

Bor était médusé.

Louis s'était mis à rire. Nerveusement.

— Il a réussi. Bon sang, il a réussi ! répétait-il sans cesse.

Laetitia observait attentivement l'ascension de la fusée. Les *ailes* venaient de se déployer pour la première fois. C'était superbe. Les mille élytres de la chenille-fourreau battaient l'air vigoureusement. Et la fusée continuait à monter. Lourd insecte noir se détachant sur le

ciel plombé. Crabe aux ailes-dentelles...

Bor perçut alors comme un craquement.

Une aile tombait en tourbillonnant.

Un peu...

Un autre craquement. Une autre aile tournoyante.

Beaucoup...

CRACRACRAC !!!

Une pluie d'élytres. Capitules emportés par le vent.

Passionnément.

La fusée s'était mystérieusement immobilisée. Instantané photographique dérobé au cours du temps. Puis la tête avait basculé. Lentement. Comme si l'air était soudain devenu mélasse, glu opaque, confiture d'atmosphère.

Et maintenant la fusée chutait.

À toute vitesse.

Une trajectoire qui la conduisait vers la ligne de crête, au sud du plateau.

Bor, Laetitia et Louis partirent en courant, attendant le choc, l'explosion, à tout moment. La fusée se contenta de disparaître. Après avoir rasé le flanc de la falaise, elle poursuivit sa chute vers le sable, tout en bas, à l'abri des regards insistants.

Il y eut un choc sourd, diffus, distant.

Puis de nouveau le calme.

Bor, Louis et Laetitia avaient les orteils dans le vide, se soutenant mutuellement pour prévenir toute perte d'équilibre.

La fusée s'était écrasée à quelques mètres de la barrière de craie, au milieu des premières vagues de sable.

La chenille avait perdu son fourreau. Le *corps* était brisé en plein milieu, les deux moitiés encore miraculeusement reliées entre elles par quelques planches fumantes. La *tête* gisait sur le sable, une vingtaine de mètres plus loin.

La tête/poste de pilotage.

Là où se trouvait Crâne-au-Vent.

Ou du moins ce qu'il en restait.

Rien derrière l'épave démantelée de la fusée. Crâne-au-Vent – probablement en miettes – devait être coincé dans le poste de pilotage.

— Ne bouge pas d'ici, ordonna Laetitia en s'adressant à Bor. Ça peut être dangereux. Inutile d'y aller à trois...

Dans un premier temps, Bor avait obéi, se contentant d'observer les deux gamins qui bondissaient entre les dunes. Puis il en vint peu à peu à juger la situation particulièrement ridicule : une petite fille qui lui ordonnait de ne pas bouger en invoquant un quelconque danger.

— Je ne suis tout de même pas un gosse ! dit-il sèchement en suivant les marques laissées dans le sable par Louis et Laetitia. Il serait temps que cette gamine l'apprenne...

Il n'était plus qu'à deux ou trois mètres du nez de la fusée lorsque le sol se déroba sous ses pieds. Une véritable déferlante de sable.

Il n'avait donc pas rêvé en apercevant des vagues, du haut de la falaise.

Et il commençait à le regretter.

Une dépression s'était instantanément créée, creusant un large entonnoir au cœur de la dune. Et Bor ne pouvait rien faire d'autre que glisser.

Ses mains saisissaient de pleines poignées de sable.

Aucune prise solide. Aucun moyen d'enrayer sa chute.

Tout amour-propre déjà oublié, il se mit à hurler.

— Laetitia... Je me noie ! Venez m'aider !

Il se débattit encore un instant, apercevant fugitivement la tête de Laetitia qui émergeait précipitamment du nez de la fusée.

Ses pieds touchèrent le *fond* de l'entonnoir et il fut instantanément enseveli.

Des tonnes de sable.

Respiration bloquée. Le crissement du quartz-étincelle derrière la membrane irritée de ses paupières-papier.

Puis la caresse d'un air lourd et visqueux. Les derniers cristaux glissant sur sa peau meurtrie.

Il ouvrit les yeux et ne vit rien.

Se crut aussitôt aveugle. Se redressa et se mit à courir dans le noir. Percuta violemment un obstacle. Un goût de sang dans la bouche. Puis une main, ou autre chose, une pince peut-être, qui se referma sur sa jambe, l'obligeant à faire demi-tour.

Le noir se diluait progressivement, tirant vers le gris, vers le marron sale. Sa vue s'habitua peu à peu à la pénombre qui régnait en ces lieux. Je ne suis pas aveugle, se dit-il... C'est déjà ça.

Il distingua péniblement les contours d'un large couloir terreux. Il était adossé à l'une des parois. De vagues formes blanchâtres

apparaissaient et disparaissaient, loin devant lui.

La surface contre son dos était légèrement pégueuse. Comme si le sable avait été enduit de bave, une bave épaisse et collante contribuant à l'élaboration d'un grès biominéral.

La lumière glauque, tout juste suffisante pour délimiter formes et contours, était due à une certaine phosphorescence des parois du tunnel, une autre propriété de la substance collante, sans doute... Bor écarquilla les yeux pour distinguer l'être qui lui avait pincé le mollet. Mais il ne vit rien d'autre que le ballet de fugitifs éclairs blancs allant d'une paroi à l'autre.

Un étrange gazouillis l'incita alors à baisser les yeux.

Et il les vit.

Ils devaient être une dizaine.

De petits corps maigres surmontés d'une tête ronde, nus et chauves, les bras démesurément longs, touchant presque le sol. D'étranges lutins au regard triste. Minuscules mais incontestablement humains.

L'exposé de Reïla lui revint instantanément en mémoire.

Les ruches à homoncules...

Lorsqu'il vit la larve jaillir d'une galerie, juste en face de lui, son abdomen grassouillet rebondir sur le sol du tunnel, ses appendices fousseurs tendus vers l'avant, aucun doute ne fut plus permis.

Reïla était une excellente conteuse mais elle n'avait rien inventé.

Ces formes blanches qui apparaissaient et disparaissaient sur toute la longueur visible du tunnel devaient être autant de larves qui déambulaient gauchement dans un gigantesque réseau de galeries souterraines, vers la surface ou les chambres de reproduction...

Il faisait une chaleur tropicale mais Bor ne put s'empêcher de frissonner.

L'un des homoncules s'adressa alors à lui.

Une purée de mots difficiles à décrypter.

Il en comprit néanmoins le sens général.

Le troupeau de nains désirait le voir avancer.

Dirigé par son escorte d'homoncules, Bor avait déambulé le long d'une série de tunnels, galeries, boyaux et autres excavations opérées sous le sable du désert. Il avait eu l'occasion d'observer certaines larves attaquer le sable de leurs appendices excavateurs frontaux, d'autres se chargeant de baver fontaine pour figer les parois des brèches nouvellement créées.

Il essayait de réactiver dans l'un des replis de sa mémoire les explications de Reïla sur les ruches à homoncules : des occupants d'abris antiatomiques qui avaient dû s'adapter à leur nouvel environnement, enfouis sous des centaines de mètres de sable. Les I.A. étaient-elles intervenues pour modeler leurs cartes génétiques ?...

Difficile de l'affirmer. Leur mode de reproduction et d'évolution avait néanmoins lorgné du côté des processus holométaboliques des insectes. Les larves et leurs appendices fouisseurs étant peut-être inconsciemment désirés pour rejoindre la surface. Mais une fois le processus enclenché et stabilisé, l'extérieur n'avait plus représenté qu'un intérêt médiocre pour une société d'homoncules calquée sur celle des termites...

Bor était en train d'imaginer des salles entières gorgées d'œufs ou de chrysalides gigotantes lorsque les homoncules lui firent signe de s'arrêter en lui pinçant – c'était déjà une habitude – les mollets. Inutile de forcer souvenirs ou imagination, la réalité était là et il était peut-être temps de réagir.

— Vous souhaitez sûrement me faire visiter votre domaine mais je suis attendu, heu... là-haut. Je préférerais remettre cette visite à un autre jour... si vous n'y voyez aucun inconvénient ?

Les homoncules ricanèrent. C'est ainsi que Bor interpréta une série de couinements partagés par l'ensemble de la troupe.

Deux homoncules le poussèrent vers l'avant. Bor se retrouva dans une galerie au sol particulièrement incliné. Et la première remarque qui lui vint à l'esprit déclencha un réflexe de peur qu'il avait su jusqu'à présent repousser : ils allaient s'éloigner de la surface... plonger vers les profondeurs de la Terre !

Ralentissant son pas, il réitéra sa requête, d'un ton moins assuré, à la limite du bégaiement.

— Écoutez... je ne tiens pas spécialement à faire du tourisme...

Les petites mains pincèrent les mollets.

Fuir, se dit-il. Il ne me reste plus qu'à envoyer bouler cette cohorte d'avortons... Ça ne doit pas être bien difficile...

En apercevant une larve qui entamait la paroi du tunnel de ses appendices fouisseurs, il changea brusquement d'avis. Et le mot s'imposa, inondant son front d'un voile de sueur froide.

PRISONNIER.

Il était prisonnier d'une colonie d'homoncules qui l'avaient capturé sans effort aucun.

Laetitia avait raison.

Il n'était qu'un simple débutant en ce monde de fragile apparence.

Restait maintenant à découvrir une chose.

Ce qu'ils comptaient faire de lui !

Cette galerie paraissait interminable. Bor essayait vaguement d'évaluer la profondeur en fonction de la longueur de ses pas et de la déclivité du sol. D'après ses calculs, ils devaient être à une centaine de mètres de profondeur. À l'énoncé mental de ce nombre, la peur se mua en angoisse.

Lorsque l'ensemble de la troupe s'immobilisa, Bor percuta

violemment le groupe d'homoncules qui le précédait. Il eut droit aux sempiternels pincements de mollets en guise de représailles. Cela n'avait pas grande importance. En faisant toujours confiance à ses estimations, ils étaient maintenant à plus de cent cinquante mètres de profondeur.

Bor n'était pas spécialement claustrophobe mais il comprit cruellement la douleur de ceux qui souffraient de ce mal.

À cet endroit, la galerie se resserrait ; le grès biominéral des parois paraissant délimiter les contours d'une porte. Bor cligna plusieurs fois des yeux, craignant d'être à nouveau victime d'une hallucination.

Sas métallique doublé de béton, linteau en béton. Il n'y avait pas d'autre interprétation possible.

Les homoncules le conduisaient au cœur de leur domaine, dans l'abri antiatomique originel.

L'intérieur de l'abri était entièrement restructuré : des coursives en grès biominéral ceinturaient l'ensemble des parois. C'est sur l'une d'elles que le groupe d'homoncules s'arrêta à nouveau. Ici, la lumière dispensée par la bave des larves était beaucoup plus faible, alourdissant la pénombre claustrophobe qui devenait insupportable pour Bor. Il ne distinguait pratiquement rien de ce qui n'était pas dans son voisinage immédiat.

Les homoncules le poussèrent vers l'avant.

Il tituba sur le bord de la coursive.

Tout ce chemin pour aller s'écraser sur le sol d'un abri antiatomique, se dit-il, presque soulagé de quitter cet univers oppressant.

Et il tomba.

Une chute brève. Inattendue. Pour rebondir sur une surface tiède, élastique, légèrement inclinée. Il se redressa péniblement, encore surpris de ne pas avoir entendu ses os se briser contre un sol de béton. S'accrocha à une protubérance lisse. Un étrange bourrelet caoutchouteux. La texture lui était familière. Une odeur entêtante chatouilla ses narines. Toute peur avait disparu. Il eut soudain envie de rire. S'aperçut que son sexe était entré en érection. Il caressait la peau d'une femme, l'odeur qui envahissait maintenant agréablement ses narines était celle d'un sexe de femme, aigre-douce. Sa verge était de pierre. Il n'aspirait plus qu'à une chose. Trouver ce sexe aux senteurs enivrantes pour y libérer sa semence.

Il se laissa glisser sur le corps de la géante.

Bor était possédé. La drogue olfactive, aux puissants effets aphrodisiaques, ravageait sa cervelle. Des images érotiques fusaient sous son crâne : vagins sirupeux, fesses moites, seins ballottant aux tétons turgescents... Il marchait maintenant dans une forêt de poils.

Arriva enfin, titubant, totalement ivre, sur les rives humides du sexe de la géante.

Il n'était pas seul mais cela n'avait aucune importance. Il trouva rapidement une place entre deux homoncules et une gerbe de tentacules enserra sa verge. Ils devaient être au moins une vingtaine, disséminés autour du sexe, certains passant le relais à de nouveaux arrivants, se pliant tous au rite de la masturbation tentaculaire pour satisfaire les besoins en semence de l'énorme femelle.

Bor était sur le point d'éjaculer lorsqu'il perçut une certaine agitation sur sa droite. Il tourna instinctivement la tête et vit une main énorme avancer vers son voisin. Le saisir entre deux doigts. Main et homoncule disparurent instantanément vers les hauteurs sombres de l'abri.

Bor ne s'appesantit pas très longtemps sur cet épisode incongru. Son sexe était une bombe. Elle explosa.

L'éjaculation libéra sa cervelle un court instant. Diminution du désir, morcellement des images érotiques. Une infime parcelle de sa raison refit surface en un grand FLOC !

Il regarda nerveusement autour de lui, essayant d'analyser le plus rapidement possible la situation. Le parfum aigre-doux l'enivrait à nouveau. Il perçut alors un craquement sinistre venant des hauteurs, suivi d'un faible couinement, comme si de puissantes mâchoires de félin s'étaient refermées sur le corps fragile d'un petit mammifère... Il repensa alors à l'homoncule happé par la grosse main venue d'ailleurs... Bor établit instantanément le lien.

La géante était en fait une ogresse.

Bor bloqua sa respiration, espérant diminuer les effets des senteurs aphrodisiaques. Se faire branler par une poignée de tentacules c'était une chose. Se laisser croquer comme un bâton de céréales entre deux rangées de dents ressemblant à des créneaux de château fort, c'était tout autre chose... Sa vision s'était adaptée au nouveau seuil d'obscurité qui régnait dans l'abri. Autour de lui, les replis de chair de la femelle étaient truffés d'homoncules : nettoyeurs, chasseurs de parasites, soigneurs, futurs amants.

L'instinct de la dernière chance le poussa à agir sans réfléchir. Profitant de l'interruption masturbatoire des tentacules, il effectua un grand saut vers l'avant, se laissa glisser sur les parois de l'orifice génital de la géante... Les émanations olfactives étaient étourdissantes. Il valait mieux ne pas perdre une seconde. S'immobilisant contre un repli muqueux, il entreprit aussitôt de marteler les parois de ses poings.

Le résultat ne se fit pas attendre. Les muqueuses commencèrent à se plisser. Il frappa de toutes ses forces et frappa encore... déclenchant

un véritable tremblement de terre.

La géante était sûrement incapable de se redresser. Elle ne devait même pas avoir de jambes. N'en avait nullement besoin pour accomplir sa fonction première. Mais elle mit en œuvre tout ce qu'il fallait pour déloger l'intrus. Contractions génitales, trémoussements mastodontaux, vibrations contrôlées de la montagne de chair.

Bor fut littéralement expulsé.

Projectile humain freinant sa trajectoire en agrippant rameaux de poils, replis de chair et membres d'homoncules.

Ses mains fouettant enfin le vide.

Puis, aussitôt après, le choc contre une surface dure, plane : le sol de l'abri.

Bor se retrouva à plat ventre, la respiration coupée par le coup qu'avait encaissé sa poitrine. Il se redressa péniblement, une série de poignards affûtés fourrageant entre ses côtes. Pressé de s'éloigner, craignant à tout moment qu'un des replis de chair du corps de la femelle ne vienne l'écraser en un doux bruit d'os brisés.

Il scrutait les hauteurs de l'abri, grimaçant de douleur, essayant désespérément de percer la pénombre. Les homoncules devaient être aux petits soins pour leur *mère*. Un instant de répit. Mais dès que tout serait rentré dans l'ordre, ils s'intéresseraient de nouveau à lui. Le contraire serait plutôt étonnant...

Il aperçut enfin la porte. Une tache de lumière plus intense sur l'une des parois.

L'intervalle séparant deux coursives consécutives n'était pas très important. Bor se trouva rapidement sur la troisième, puis la quatrième passerelle phosphorescente. L'une de ses côtes, probablement brisée, lui arrachait une plainte à chaque traction musculaire. Des homoncules glapissants couraient en tous sens. Aucun d'entre eux ne paraissait s'intéresser à l'ascension de l'étranger.

Il se hissa enfin, exténué, sur la dixième coursive, juste en face de la porte de l'abri.

— Eh bien ça, c'est un coup de chance ! s'exclama Louis, en le voyant franchir le sas d'entrée. Ils-t-ont laissé partir ?

— Pas vraiment, non... J'ai dû un peu forcer les choses, répondit Bor comme s'il s'installait dans une conversation de salon.

— Laetitia exagère en disant qu'il ne faudrait pas te lâcher d'une semelle... Tu aurais presque pu regagner la surface par tes propres moyens... Bien que l'agencement des galeries soit particulièrement trompeur...

— Comment m'as-tu retrouvé ? s'exclama Bor, ayant de plus en plus de mal à se cramponner à la réalité.

— J’ai exploré ces galeries des centaines de fois. J’étais presque sûr qu’ils t’avaient conduit à l’abri. Ils capturent parfois des humains *propres*. Pour affiner leur patrimoine génétique, peut-être... Sans cela, ils sont inoffensifs. Sauf si l’on approche d’un peu trop près leurs couveuses ou leurs greniers à chrysalides. Je connais un chemin sûr pour rejoindre la surface, près de la falaise. Suis-moi...

Après plus d’une heure de marche et de reptation le long de galeries quasi désertes, la poitrine en feu, aveuglé par la lumière crue de l’extérieur, Bor était persuadé d’une chose.

Sans l’aide de Louis, il n’aurait jamais retrouvé la sortie.

6.

Crâne-au-Vent avait miraculeusement survécu à la chute spectaculaire de son prototype spatial.

Une double épaisseur de plasti-boudins tapissait les parois du poste de pilotage. Les vents ne soufflaient pas toujours aussi violemment sous le crâne de l’inventeur. Ce dernier avait dû envisager la possibilité d’un échec lors d’une sérieuse accalmie.

Il s’en tirait avec une cheville foulée et une légère commotion cérébrale.

— Il faudra que je songe à renforcer les ailes avec des longerons métalliques, marmonnait-il en se soutenant le front.

— Il est déjà reparti dans ses délires, murmura Laetitia à l’adresse de Bor. C’est bon signe.

Ils étaient affalés tous les quatre dans la grotte-salon, se remettant plutôt bien de leurs émotions récentes. Crâne-au-Vent plongé dans de sombres réflexions sur la résistance des matériaux, Louis heureux de voir son père sain et sauf, Bor appréciant plus que jamais d’observer la peau du désert derrière les fenêtres-observatoires – et non pas ses viscères de grès, et Laetitia se moquant gentiment de lui.

Elle sait ce que j’ai fait là-bas, ruminait Bor en masquant maladroitement sa gêne. Palpant négligemment sa poitrine douloureuse aux côtes miraculeusement indemnes.

Il n’avait pas pu repousser bien longtemps le récit de ses

mésaventures dans le repaire des homoncules ; avait sauté les épisodes salaces, bien entendu. Mais Laetitia n'était pas dupe. Et Louis connaissait parfaitement les mœurs du petit peuple...

— Ce que je vous ai dit tient toujours, Bor, dit Crâne-au-Vent, interrompant un instant ses réflexions. Il m'est difficile de vous donner l'aile volante, mais Louis vous conduira à Cheebar. Il vous suffira de pédaler. Louis s'occupera des commandes. Ce ne sera pas la première fois...

— Laetitia peut venir ? demanda Louis, apparemment ravi par la proposition de son père.

— Je ne crois pas être en état de rester sans aide. Désolé, mais...

— Je vais revenir comment ? Je suis trop petit pour pédaler et diriger l'engin tout seul... Je ne vais certainement pas grandir en cours de route... Si Laetitia ne m'accompagne pas, l'aile devra rester là-bas.

Crâne-au-Vent se gratta le menton.

— Je n'avais pas pensé à ça...

— Écoutez, ne vous faites pas de souci pour moi. Je peux me débrouiller autrement..., lança timidement Bor.

— Tu as vu ce que ça a donné dans le désert, dit Laetitia en adoptant une posture réprobatrice, poings sur les hanches, front plissé, lèvres en avant.

— Cela m'aura servi de leçon... Dorénavant je ferai particulièrement attention à...

— À quoi ? Tu ne saurais même pas reconnaître un serpent-limace d'une anguille des sables. Tu ne partiras pas d'ici tout seul. Un point c'est tout.

— Laetitia a raison, enchaîna Crâne-au-Vent. Atteindre Cheebar n'est pas une partie de plaisir. Pour quelqu'un comme vous et à pied, j'espère que vous ne m'en voudrez pas de dire cela, c'est quasiment impossible.

— Bon ! s'exclama Bor, excédé. Tout cela est bien gentil mais je dois y aller. Alors quelle est la solution ?

— Eh bien... l'aile volante ! dit Crâne-au-Vent, comme si tout ce qui venait d'être dit avait mystérieusement disparu de son univers mental.

— Et qui la ramènera ?

— Laetitia et Louis. J'ai entièrement confiance en eux.

— Et vous ? s'indigna Bor à nouveau dérouté.

— Si j'ai de quoi manger pour quelques jours, il ne peut rien m'arriver de grave ici. Je reprendrai mes travaux plus tard. Rien ne presse...

Louis bondit sur les genoux de son père, l'embrassa.

— Je savais bien que tu finirais par accepter. Tu es formidable.

Crâne-au-Vent caressa affectueusement la tête de Louis puis se tourna vers Bor.

— Méfiez-vous des villes, Bor. C'est là que la guerre a laissé le plus de traces.

Bor ne put s'empêcher de sourire.

— Vous pensez sûrement qu'il est difficile de faire pire que ce que vous avez déjà eu l'occasion d'observer... Eh bien, détrompez-vous. La guerre a été sans pitié pour les villes, ou plutôt pour leurs habitants. De gigantesques métropoles comme Stolz ou Parkis se sont retrouvées transformées en bibelots, telles ces petites miniatures figées dans le verre, sous une tempête de neige. Des milliers d'habitants sont ainsi morts, écrasés par des chiens ou des ânes...

Ça y est, se dit Bor, la tempête souffle à nouveau sous son crâne.

— Certains bâtiments, au contraire, se sont immensément dilatés, obligeant leurs occupants à marcher pendant plusieurs mois avant d'atteindre une issue, sustentés par les miettes coincées dans la trame du revêtement de sol. Essayez d'imaginer des cargos venant s'échouer sur le carrelage immaculé de salles d'opération, des convois entiers, locomotives et wagons, terminant leur course au fond de cuvettes de cabinets d'aisances, et vous aurez une légère idée des processus meurtriers d'expansion/compression qui ont secoué les villes.

— Inutile d'insister. Je dois y aller. Vous comprenez ? Je ne peux pas éviter cela. La petite voix dans ma tête commence sérieusement à m'ennuyer. Je dois savoir.

Bor se tourna vers Laetitia.

— Tu peux comprendre ça, n'est-ce pas ?

— Inutile de t'exciter, Bor. Je perçois tes courants de pensée. Et il y a comme un gros rocher qui dévie l'une des rivières.

— Tu... Tu veux dire que tu es télépathe ? bredouilla Bor.

— Pas vraiment. Je sens certaines choses. Difficile à expliquer. Des images, des mots. Ce qui te préoccupe sur le moment. Et le rocher est toujours là. Toujours. Et Louis le perçoit comme moi. Et sur ce rocher, il y a une ville. Ce doit être Cheebar. On te croit, Bor... Quand veux-tu partir ?

— Dès que possible.

— Alors il est temps d'aller se coucher. La première étape ne sera pas la plus facile. Le temps de s'organiser, tu comprends ?

Bor acquiesça.

Décidément, cette gamine était extraordinaire.

L'aile volante n'était pas particulièrement confortable. Mais partager sa minuscule nacelle à trois relevait du prodige. Louis et Laetitia se faisaient plus petits que nature. Allaient même jusqu'à s'étendre sur les longerons métalliques qui sous-tendaient les ailes. Mais chez Bor, l'inquiétude prenait alors le pas sur la fatigue et il leur intimait l'ordre de revenir dans la nacelle.

La meilleure – sinon la seule – solution consistait à faire de nombreuses haltes.

La première étape fut la plus longue. La fatigue n'avait pas encore enclenché ses couteaux à cran d'arrêt, et Louis et Laetitia préféraient éviter de se poser en plein désert.

« C'est trop dangereux pour les débutants », s'était empressé d'ajouter Laetitia en faisant un signe de connivence à Louis.

En se remémorant sa triste aventure au pays des homoncules, Bor s'était contenté de hausser les épaules, préférant jouer la carte de l'indifférence.

En survolant le désert, Bor avait pu constater que les montagnes de corps étaient plus nombreuses qu'il ne croyait. Il avait pu en admirer une dizaine, de tailles très différentes. Celle d'Esil demeurant incontestablement la plus impressionnante.

Il eut également le loisir d'observer de curieuses sculptures métalliques enlisées dans le sable.

Laetitia lui expliqua qu'il s'agissait de lourdes armures en cuivre destinées à protéger leurs *occupants* contre les phénomènes d'inversion.

Mais les êtres caparaçonnés finissaient par s'enliser, tôt ou tard, dans des zones meubles. Prisonniers de leurs lourdes peaux cuivrées, ils étaient ensuite dévorés vifs par les animaux des sables.

Elle s'empressa d'ajouter qu'il était inutile de lui expliquer en quoi consistaient les phénomènes d'inversion. Il comprendrait bien vite la nature du processus en constatant lui-même les faits à Cheebar.

Ils firent une première halte à la lisière du désert.

Le paysage était encore aride mais la rocaille avait remplacé le sable et quelques buissons jaunâtres revendiquaient de façon dérisoire leur appartenance au royaume végétal.

— Un petit conseil, lança négligemment Laetitia en s'adressant à Bor. Vérifie bien l'endroit où tu vas poser tes fesses. Les rochers sont truffés de scorpions-lames et d'araignées-clous. Tu aurais du mal à ne pas distinguer les premiers. Ils ont la taille d'une tête d'homme... mais

rassure-toi, ils ne sont pas venimeux. Dans le pire des cas, tu risques d'y laisser une phalange.

Bor déglutit.

— Et les autres... Enfin je veux dire les araignées-clous ?

— Là, c'est autre chose, dit Laetitia en fronçant les sourcils. Elles ne sont pas très grosses et, lorsqu'elles replient toutes leurs pattes sous leur ventre, elles ressemblent à un petit fruit sec, marron, comme ceux que tu peux observer au pied de tous ces buissons. Mimétisme parfait. Mais les piquants qui recouvrent le « fruit » sont, dans ce cas, durs comme fer et... empoisonnés !

Bor se mit à bredouiller.

— Mais vous êtes dingues ! Il y a des buissons partout... impossible de reconnaître les vrais fruits des faux, à moins de...

— Se faire piquer. Tout à fait.

— Mais dans ce cas...

— C'est la mort assurée.

Laetitia éclata de rire.

— Elle se moque de toi, dit Louis d'un ton plutôt indigné. Une vraie gamine. Les scorpions-lames existent mais ils sont minuscules, tout juste capables d'entailler légèrement la peau. Quant aux araignées-clous, j'espère qu'elles resteront dans l'imagination de cette fripouille...

Particulièrement agacé, Bor alla boudier dans un coin.

Mais il ne s'éloigna pas trop des enfants et, surtout, prit bien la peine de repousser à l'aide d'une branche tout ce qui pouvait ressembler à un fruit sec.

Alors, seulement, il se résolut à s'asseoir.

Ils passèrent la nuit près d'un cours d'eau. Serrés les uns contre les autres dans une minuscule tente gonflable.

Et si les enfants dormirent à poings fermés, Bor ferma l'œil rarement. Jamais les deux. Il entendait continuellement des bruits étranges, claquement de mâchoires, flappement d'ailes gigantesques, pattes crochues grattant le sable, becs acérés picorant la roche...

Il finit par s'endormir au petit matin épuisé, abruti par un continuel délire hallucinatoire, alors que les premières lueurs du jour traversaient la transparence plastifiée de leur abri.

Quelques minutes plus tard, Louis et Laetitia s'éveillaient.

La chaleur sous la tente devint bien vite insupportable. Bor s'éveilla en sueur. Il n'avait même pas dormi une heure. La bouche pâteuse, la cervelle transformée en pâte à modeler, il se dirigea vers la rivière en titubant.

Il aperçut Louis et Laetitia qui grimpaient sur l'autre rive.

— Alors, Bor, lui cria Laetitia, on fait la grasse matinée ?

Louis pouffa.

Bor les ignore, s'accroupit sur la berge et plonge la tête dans l'eau claire. Le décrochage fut radical. La fraîcheur liquide lui remit instantanément les idées en place. Il ouvrit les yeux et vit une forme grise avancer lentement vers lui.

Il redressa brusquement la tête avant d'entendre un horrible bruit de succion glougloutant.

— Vous auriez pu m'avertir ! hurla-t-il à l'adresse des deux crevettes qui se prélassaient au soleil. Un monstre a failli me bouffer la tête !...

Louis et Laetitia, aucunement inquiets, paraissaient s'amuser du spectacle.

— Vous êtes complètement tarés ! continuait à hurler Bor en gesticulant comme un forcené.

— Tu n'as pas couru le moindre risque, se décida enfin à expliquer Louis. Le monstre en question était un vulgaire *mollasson* aquatique. Une grosse bouche molle qui suce les massifs d'algues et les rochers moussus. Il s'abreuve d'animalcules. Au pire tu aurais eu droit à un nettoyage intégral. Barbes et cheveux.

— Ce qui n'aurait pas été inutile, ajouta Laetitia.

Il est temps d'arriver à Cheebar, se disait Bor en dégonflant la tente. Ces deux monstres commencent sérieusement à m'agacer.

Plus ses pensées abondaient dans ce sens, plus il était persuadé qu'avec ces curieux enfants de la guerre il ne risquait absolument rien.

Et lorsqu'ils se tassèrent à nouveau dans la nacelle, il ne put s'empêcher de sourire.

À la nuit tombante, l'aile volante se posa sur un terrain vague, à la périphérie de Cheebar.

8.

Les adieux furent déchirants, comme il se doit.

Laetitia allait surveiller l'aile pendant que Louis irait confier Bor à un vieil ami de Crâne-au-Vent.

— Tu seras en de bonnes mains, disait Louis. Tu peux avoir une totale confiance en Rony.

Laetitia avait du mal à contenir ses larmes.

Bor préférait regarder ailleurs.

Depuis qu'il avait réintégré la réalité de ce monde, Bor avait toujours été en position d'assisté. Par Maxton et Pitchin, puis par Reïla et enfin par Laetitia. Les sentiments partagés se complexifiant d'une personne à l'autre.

Il n'était certes pas ridicule de dire qu'il aimait Laetitia. Il l'aimait comme il pourrait aimer sa propre fille. Et il se rendait maintenant compte que la réciproque devait être vraie aussi.

Louis sentait le malaise prendre matière entre Bor et Laetitia, s'épaissir avec la distance.

— Nous pourrions peut-être mettre au point quelque chose, dit-il en s'arrêtant de marcher.

Bor, vaguement ailleurs, le regarda sans rien dire. Attendant passivement qu'il veuille bien préciser ses pensées.

— Aujourd'hui la lune est pleine, n'est-ce pas ?

Bor acquiesça.

— Eh bien..., on pourrait peut-être convenir d'un rendez-vous régulier, les jours de pleine lune, sur le terrain vague où nous nous sommes posés.

Bor se préparait à parler mais Louis l'interrompit aussitôt.

— Oui, je sais. Tu ne t'éterniseras peut-être pas à Cheebar et tu n'y reviendras peut-être jamais... mais cela n'a pas grande importance. Crâne-au-Vent vient régulièrement ici, pour son matériel, la nourriture, rencontrer Rony... Ce jour-là ou un autre...

Bor jugea bon de n'apporter aucun commentaire.

Il acceptait, bien sûr.

Comment pouvait-il en être autrement ?

Bor allait à la pêche aux souvenirs mais ses prises avaient peu de rapport avec la réalité environnante.

Les luminaires flottants venaient de s'éclairer, traquant les promeneurs qui s'engouffraient dans les premières poches de nuit.

Ils déambulaient dans le quartier 44. Bor était sûr de cela. Mais les éléments qui lui permettaient de l'affirmer étaient plutôt de nature subjective.

Les bâtiments et les rues avaient subi l'assaut d'un cyclone. Puis on s'était apparemment contenté de colmater les brèches, remplacer les vitres, rebétonner les trottoirs crevassés.

Rafistoler sans prendre la peine de redresser ce qui était couché.

Une chirurgie architecturale débouchant sur un précis de tératologie urbaine.

— Pourrais-je savoir où tu me conduis ? demanda Bor.

— Chez Rony. Tu vas voir, c'est quelqu'un de bien. Il pourra t'aider.

— Mais je ne sais même pas ce que je cherche.

— Et ton comité de je ne sais plus trop quoi ?

— Le comité de Turing... Ce n'est qu'une étape. Je ne sais même pas s'il existe encore.

— Rony pourra sûrement te renseigner. C'est une véritable commère.

Ils venaient de s'engager dans une curieuse ruelle. Les façades des bâtiments étaient inclinées, s'embrassant amoureusement au niveau des derniers étages. Un véritable tunnel aux parois mouchetées d'yeux glauques.

— Et que fait ton ami, dans cette ville ? questionna Bor.

— Il travaille pour l'office de Restructuration, section animale. Il étudie les nouvelles espèces. Ce qu'on lui demande est simple : qu'y a-t-il de comestible dans la faune actuelle et surtout quel genre d'élevage est-il possible d'envisager ?

— Quel intérêt ? Les porcs et les bœufs ne sont plus au goût du jour ?

— Les bovidés ont quasiment disparu et les porcs ont muté. Ils sont devenus petits, efflanqués et carnivores.

Bor s'arrêta de marcher.

— Mais comment sais-tu tout cela, Louis ? Tu n'as même pas connu l'univers d'avant guerre...

— Je vois les images et les mots dans les têtes. Et celle de Rony est pleine comme un œuf. Et puis Crâne-au-Vent aime bien raconter le passé. Et moi j'aime bien écouter. J'aime bien cette Terre, Bor. C'est la mienne, je n'ai aucune raison de la refuser. Mais j'aime aussi la tienne. Je suis désolé.

Depuis qu'il avait refait surface, Bor n'avait jamais entendu sentence aussi terrible, aussi cruelle et cependant aussi juste, aussi compréhensive.

Sa Terre avait disparu. Constat effroyable.

Et sélectionner de nouvelles espèces pour remplacer les porcs et les bœufs était ridicule.

Il n'y avait plus lieu de trouver des solutions de remplacement pour satisfaire les derniers déracinés d'une époque révolue. Il suffisait de laisser faire les choses. De laisser la place aux petits nouveaux.

Et s'ils peuvent nous aider à mourir dignement, nous n'avons pas

les moyens de faire grand-chose pour eux. Ils n'en ont même pas besoin...

Bor pensa alors à *Guerre et Paix*.

Peut-être encore tapi derrière une tapisserie de câbles, de puces et de diodes, dormant tranquillement dans son univers de glace. Prêt à se réveiller à tout moment et à mordre. Foutre en l'air une nouvelle série d'espèces en devenir, pour les besoins d'une harmonie théorique inaccessible à l'être biologique.

Il y avait peut-être encore *une* personne capable d'aider Louis, Laetitia ou le moindre scorpion-lame arpétant le désert.

La découverte de cette sinistre vérité plongea Bor dans un puits sans fond.

Il n'avait jamais été aussi seul.

Cul-de-sac des espèces ? Voie sans issue de l'évolution ? Le tunnel se terminait replié sur lui-même. Poche de pierre.

Ils s'immobilisèrent devant un sas-diaphragme. Tache d'encre barbouillée de jaune par l'unique luminaire flottant à avoir osé les suivre au fin fond de cette artère sans issue. Sang noir d'une ville malade.

Louis pressa un petit cylindre jaune pour signaler leur présence puis pianota le code d'accès. Le sas s'ouvrit en chuintant.

Capharnaüm.

Hall, couloirs, portes, piles de livres, d'assiettes... Impossible d'enregistrer une vision d'ensemble. Les yeux de Bor partirent en tous sens. Animaux empaillés, fioles, éprouvettes, sachets de synthéviande, bandes, cubes laser... Un terminal désossé crevant une forêt de papier, des bandes-tests, serpentins informatiques saucissonnant un aquarium vide : paquet-cadeau piégé attirant le farceur benêt au centre d'une boutique de farces et attrapes...

En voyant jaillir l'homme d'une des pièces latérales – diable caoutchouteux –, Bor déglutit.

L'illuminé parfait.

Sec. Petits gestes nerveux sur fond d'absence. Crâne dégarni, démesuré, balais-brosses latéraux, lèvres pincées sur des formules en gestation, orbites gloussantes.

— Rien de grave, j'espère ?

Il regardait Louis, la tête curieusement penchée sur son épaule droite. N'avait même pas remarqué la présence de Bor.

— Crâne-au-Vent a réussi à faire décoller son engin puis il l'a réduit en miettes.

— Et alors...

— Quelques jours de repos et il n'y paraîtra plus. Juste une foulure

et quelques égratignures.

La tête du savant fou se redressa. Il souffla un grand coup.

Il était manifestement au courant du grand départ, peut-être même complice, et s'était attendu au pire.

— J'ai un paquet et une lettre pour toi. De la part de Crâne-au-Vent.

— Un paquet ?

Les yeux de l'illuminé se posèrent enfin sur Bor. Sa main droite se tendit, saisit la lettre que lui présentait Louis.

— Une nouvelle mutation ? Curieux personnage...

L'illuminé lisait et Bor se demandait dans quelle nouvelle galère il allait bien devoir ramer.

Soudain l'homme jeta la lettre et éclata de rire.

— Je me présente, Romuald Pétri, dit Rony. Enchanté de faire votre connaissance, monsieur Bor Durin.

L'instant que choisit son crâne pour bondir mollement sur le sol, balais-brosses latéraux en prime.

Quatre petites pattes-ventouses le conduisirent rapidement vers la forêt de papier. Il ressemblait vaguement à un ballon dégonflé avec une forêt de cheveux sur les côtés.

Il entreprit d'aspirer une pile de feuilles à l'aide d'une trompe trapue ressemblant à un groin de porc qui venait de se déplier à l'une des extrémités du ballon.

— Étienne, reviens immédiatement ici ! hurla Rony.

La chose arrêta son manège. Se retourna.

Le groin suceur était surmonté de deux yeux bleus pédonculés, rétractiles. Ils n'arrêtaient pas de sortir et de rentrer dans leur loge. Puis ce fut au tour du groin d'effectuer le même mouvement. La bête paraissait terrorisée.

Rony souffla bruyamment.

— Arrête ton cirque, veux-tu... Inutile de charmer notre nouvel hôte. Il n'est certainement pas dupe, tu sais ?

Rony regarda Bor en lui faisant un clin d'œil.

Ce dernier avait commencé à ramer.

Rony s'était accroupi et Étienne sauta mollement dans ses bras. Puis le petit monstre mou lui suça la joue de son groin aspireur.

Rony avait des cheveux blonds, bouclés. Il ne ressemblait plus du tout à un savant fou. Ce qui le rendait encore plus fou.

— C'est un mollasson terrestre, précisa Louis à l'adresse de Bor, sérieusement ébahi.

Celui-ci mit un certain temps avant de comprendre qui était quoi.

Lorsque Étienne se coucha sur ses pieds, plus aucun doute ne fut permis.

Bor avait paniqué en regardant Louis franchir le sas-diaphragme pour aller rejoindre Laetitia.

Mais Crâne-au-Vent, avec ou sans les enfants, repasserait tous les soirs de pleine lune.

Bor ne savait pas s'il avait vraiment envie de les revoir. Comme Louis le lui avait fait remarquer, il serait de plus en plus un étranger en Terre étrangère. Crâne-au-Vent, lui, était tout simplement ailleurs.

Puis il regarda Étienne, mollement affalé sur ses genoux, et se dit que toutes ces divagations n'étaient finalement que des mots. De petits mots fragiles, presque ridicules, gauchement empêtrés dans sa masse cérébrale, qu'il n'était peut-être pas nécessaire d'aller pêcher.

Étienne ne se posait aucune question. Quelqu'un qui pouvait l'accepter sur ses genoux était quelqu'un qui pouvait l'accepter sur ses genoux. Qu'il y ait en présence un mollasson terrestre né après guerre et une nourrice d'I.A. née avant guerre n'avait aucune espèce d'importance aux yeux du petit herbivore suceur.

La vérité naît de la bouche de ceux qui ne l'ouvrent pas, pensa Bor en souriant.

Rony avait disparu un instant ; réapparaissait maintenant par une porte latérale en tenant une drôle de chose dans sa main droite. Une boule noire, pelucheuse, de la taille d'une balle de tennis gesticulante de pattes.

— Que diriez-vous de quelques araignées-pieuvres grillées ?

Bor vida son verre de scotch-benzédrine d'un trait. *Rame... rame...*

— Des quoi ?

— Je m'attendais un peu à cette réponse de votre part. C'est pourquoi je vous ai apporté un spécimen. Regardez bien...

Rony s'avança de quelques pas, faisant balancer l'étrange bestiole sous le nez de Bor.

— Un corps quasi sphérique, de longues pattes munies de ventouses..., une pieuvre stylisée. Il s'agit en fait d'une araignée. Mais la ressemblance ne s'arrête pas là.

L'araignée-pieuvre n'était plus qu'à quelques centimètres du nez de Bor. Et les pattes s'excitaient, cherchant à accrocher cette proéminence charnue.

Bor déglutit.

— Je ne suis pas myope, Rony...

— Vous avez peur ? Allons, allons, cet animal est inoffensif. De toutes petites chélicères, pas de venin...

— C'est physique. Je n'y peux rien.

— Bon, comme vous voulez.

Rony se recula légèrement.

— Les changements fréquents dus aux distorsions géoclimatiques, les brusques montées du niveau des eaux, ont produit la merveille des merveilles : une araignée amphibie.

Bor eut un geste nerveux, se gratta instinctivement le nez, comme si l'araignée avait laissé quelques poils urticants lors d'une caresse imaginaire. Rony interpréta mal son geste.

— Oui, je sais ce que vous allez me dire. Il existe déjà une variété d'araignée, l'araignée de verre, ou argyronète, qui a développé un système de vie amphibie, mais cette dernière est tributaire d'une poche de soie qu'elle fixe à des herbes aquatiques et remplit régulièrement d'air. Il s'agit en fait d'une araignée terrestre qui se paye le luxe d'une habitation sous-marine... Là... Regardez bien...

Rony s'avança à nouveau. Bor se força à écarquiller les yeux. En finir le plus rapidement possible paraissait être la solution la plus sage.

— Cet animal possède une véritable coque de plongée qui emmaillote son abdomen : un sphéroïde chitineux... Vous voyez ce petit tube sur la partie dorsale du *casque* abdominal ?

Bor acquiesça.

— Eh bien, lorsque l'animal désire nager, ce tube souple vient s'encaster dans un petit opercule, là, vous le voyez ?

Bor n'avait pas vu grand-chose mais ne désirait surtout pas le montrer.

— Et voilà. Le tour est joué. Le casque est maintenant hermétique et renferme une quantité d'air non négligeable. L'araignée-pieuvre peut flotter pendant des heures, voire des jours. Elle peut faire le plein en un dixième de seconde, lorsque les conditions le permettent. Le tube se rétracte, l'air emplit la poche et le tube replonge dans l'opercule.

Bor se gratta à nouveau le nez.

Rony saisit ce geste comme un signe d'incompréhension.

— Et que mange-t-elle pendant tout ce temps ? me direz-vous. Eh bien, cette araignée, comme la plupart de ses congénères, se nourrit d'insectes. Et les rivières et les lacs sont riches en insectes noyés. En pleine mer, elle n'hésite pas à se nourrir de crevettes grises ou de tout autre animal suffisamment petit pour être ingurgité.

Bor se gratta à nouveau le nez mais cette fois-ci devança Rony en posant vraiment une question. Il espérait que la réponse afférente serait la dernière.

— Quel intérêt d'avoir une bulle d'air autour de l'abdomen ? Et comment fait-elle pour manger en plein océan sans se noyer ?

Rony demeura un instant interloqué, comme s'il ne saisissait pas ce qu'avait voulu dire Bor. Puis il se frappa le front de la paume.

— La plupart des arachnides ont des opercules pulmonaires au niveau de l'abdomen, Bor. Ils ne respirent pas par la bouche mais par le ventre. Vous ne le saviez pas ?

— Euh... non, j'avoue mon ignorance en la matière.

— Je crois bien que vous allez apprendre pas mal de choses en ma compagnie.

— J'en suis convaincu, grommela Bor en se baissant pour se servir un nouveau verre de scotch-benzédrine.

Étienne en profita pour lui coller une énorme bise aspirante sur la joue.

Bor regardait fixement les deux patatoïdes noirâtres qui trônaient dans son assiette. Des araignées-pieuvres... comment allait-il pouvoir avaler ça ?

En face de lui, Rony avait déjà commencé à manger. Il avait l'air de se régaler.

Fais le vide, se disait Bor. Oublie tout ce que tu viens de voir.

Il se décida enfin à planter son couteau dans une des deux boules. Contrairement à ce qu'il pensait, il n'y eut pas de giclures purulentes. La chair était consistante, légèrement rosée, plutôt tendre.

Il en porta un fragment à sa bouche. Un goût voisin de celui de la langouste. Toute cette angoisse pour rien. Il se mit à rire. Les quatre verres de scotch-benzédrine y étaient sûrement pour quelque chose.

— Délicieux, non ? demanda Rony, la bouche pleine.

— Excellent, bredouilla Bor. Et il le pensait vraiment.

— D'après ce que j'ai cru comprendre, vous avez l'intention d'aller vers le nord ?

Bor acquiesça.

— Sans vouloir être indiscret...

Bor le coupa.

— Inutile de me demander pourquoi, je ne le sais pas moi-même.

Rony n'insista pas.

— Mais avant de partir, j'aimerais bien visiter mon ancien lieu de travail, ici même, à Cheebar.

Bor hésita. Puis décida de plonger. Après tout, Rony était un scientifique, il devait être en mesure de comprendre pas mal de choses. Et il ne portait pas vraiment le visage d'un traître.

— Au début de la guerre, j'étais une des nourrices de *Guerre et Paix*.

Le moins d'informations possible, se dit Bor. Pour voir dans quelle mesure Rony était capable de l'aider.

Il s'était attendu à tout, sauf à la réponse de son hôte.

— Je faisais partie de l'équipe de recherche qui a mis au point les prises-poignets, Bor. Mon âme n'est pas plus propre que la vôtre.

L'habituel sourire de Rony avait disparu.

Bor avait du mal à le croire. Il était enfin en présence d'un frère. Un être semblable à lui et qui avait eu la possibilité de suivre l'évolution des faits. Deux nouveaux membres de la grande confrérie des scientifiques trahis par la connerie humaine.

Le sourire de Rony n'avait pas disparu. Il s'était contenté de changer de visage. Bor souriait et Rony ne comprenait pas vraiment pourquoi. Son propre visage se renfrognait de plus en plus.

— Je ne suis plus seul, murmura Bor.

Et il se mit à pleurer.

10.

Cheebbar avait été profondément touchée par la guerre.

On ne savait pas trop ce que *Guerre et Paix* avait accompli sur les villes ennemies, mais ici, *Petit Poucet* s'était déchaîné.

Les phénomènes d'inversion, d'abord : tripatouillage cruel des structures moléculaires... Les habits avaient pris brusquement possession des corps ; les réseaux de laines étaient devenus intrications de fibres musculaires, les chemises en soie une tapisserie de nerfs, cravates et nœuds papillons s'étaient métamorphosés en artères, veines, les montres s'étaient ossifiées, les mouchoirs incrustés d'ongles, les dentelles de tissus pulmonaires. Et les corps s'étaient aplatis. Vides. Écrasés par des habits de chair...

Les vêtements avaient été rapidement abandonnés mais cela s'était révélé inutile. S'asseoir tranquillement sur un vieux banc et se retrouver soudain sur des lattes de chair, les fesses en bois piquetées de rivets en fer. Se réveiller flottant et paralysé, vulgaire tas de chiffon allongé dans des draps de peau...

Mystérieusement, le cuivre paraissait être réfractaire aux inversions.

Tout en suivant Rony dans un dédale de ruelles piranésiennes et en écoutant avidement ses commentaires, Bor pouvait admirer les

séquelles d'inversions sordides sur les habitants du quartier 44. Mains de fer, yeux de verre, nez de papier... Les phénomènes d'inversion avaient disparu depuis plusieurs mois, mais de nombreux promeneurs étaient encore revêtus de *culottes* en cuivre. Il ne put s'empêcher de sourire en imaginant les plus paranoïaques d'entre eux faire l'amour sur une plaque rougeoyante de métal glacé, puis enfiler des gants de cuivre aux articulations complexes pour accomplir leurs tâches quotidiennes.

Il se souvint aussi des étranges sculptures enlées dans le désert, carapaces rouges – récurées par le sable, le soleil et les charognards – d'inquiétants promeneurs hallucinés.

Et des pirates armés d'instruments laser et de microtronçonneuses pour débiter en tranches les montagnes de corps, organes de rechange particulièrement prisés... Esil...

Une horreur totale.

Bor ne put s'empêcher de frémir. D'une certaine manière, il l'avait échappé belle.

Il ne fallait surtout pas que cela puisse recommencer.

— J'ai tout de suite évité d'utiliser le moindre terminal, le moindre appareil électroménager susceptible de laisser passer les pulsions démentes du club des frappés, dit Rony en s'arrêtant à l'angle d'une rue. Apparemment, je suis passé au travers de l'Apocalypse.

— Le club des quoi ?

— Les I.A., Bor. Votre petite protégée et les autres...

— Vous savez bien que je ne suis qu'indirectement responsable de tout ça... un vulgaire pion, comme vous ! s'exclama Bor.

— Excusez-moi. Je m'emporte très vite sur ce sujet. Ne vous arrêtez pas sur ce genre de remarques, ça nous évitera d'inutiles disputes.

— Moi aussi, je m'emporte très vite sur ce sujet ! Ces programmes de merde ont bousillé mon monde, ma Terre...

— Du calme, Bor. Pour l'instant, les I.A. sont en vacances. Inutile de s'exciter.

— Pour combien de temps...

Rony fit un signe de la main. À la fois pour clore la conversation et pour héler un taxi aérien.

— Vous venez de me dire que vous preniez bien soin de n'utiliser aucune machine pouvant être en liaison avec un système I.A., railla Bor, encore agacé par la réflexion de Rony.

— J'ai pris soin, Bor. Nuance. Pendant des années. Plus aucune altération organique ou géoclimatique non naturelle depuis maintenant six mois. Il est préférable et sensé d'être un tant soit peu joueur... À moins que vous ne préféreriez faire à pied les 90 kilomètres qui nous séparent du Centre ?

Ils échangèrent un sourire et grimpèrent dans l'hélicoptère.

La situation étant ce qu'elle était, mieux valait laisser les masques de grandes gueules au vestiaire.

Le taxi survolait la ville. Les constructions étaient toutes inclinées, rapiécées, parfois encastrées les unes dans les autres.

— Une série de microphénomènes oscillants d'expansion-compression, expliquait Rony. Aucun bâtiment n'a vraiment retrouvé sa forme originelle. Quelques accidents fâcheux : la gare centrale du pneumo-train a été écrasée par un chien lors d'une forte compression. Quelques milliers de morts. On a retrouvé un avion de ligne dans le gésier d'un pigeon. Les cinq cents passagers avaient déjà été dissous par les sucres gastriques. Et qui sait combien de pavillons ou d'immeubles collés aux talons de passants insouciantes, les habitants dévorés par les rats ou des chats errants ? Quant au centre...

Le taxi se posait. L'horizon était bouché par un gigantesque mur de béton.

— Qu'est-ce que..., grommela Bor ébahi.

— Nous voilà arrivés, dit Rony. Vous pouvez admirer la façade sud du centre *logIA* de Cheebar. Sept kilomètres de base sur cinq kilomètres de hauteur. L'ensemble du bâtiment totalise une surface au sol d'environ soixante-quinze kilomètres carrés : le plus grand phénomène d'expansion connu.

Ils sortirent du taxi.

— Attendez-nous là. Nous ne serons pas longs.

— Bien, monsieur, répondit le taxi dans un flot de friture. Une des membranes vocales claqua.

— Ne vous inquiétez pas, poursuivit-il. J'ai été révisé il y a une semaine. It's okay, buona notte, allons garçons, tout baigne !

Puis il coupa son moteur.

— Tout compte fait, nous préférons rentrer à pied, enchaîna Rony, n'est-ce pas, Bor ?

Ce dernier acquiesça en souriant.

— Comme vous voulez, cari mascherati, je moi-même n'en plus finir. E viva l'Espana !

Le taxi décolla à la verticale. S'immobilisa à une trentaine de mètres de hauteur. Pivota et fonça droit devant lui.

Il s'écrasa sur le premier immeuble qui satisfaisait aux conditions minimales d'interception.

Bor déglutit, se gratta le nez, émit un léger couinement imbibé d'adrénaline. Toute la panoplie expressive du rescapé.

— Crise d'identité, commenta Rony. Les machines les plus perfectionnées s'avèrent sensibles aux bouleversements topographiques.

Bor s'apprêtait à critiquer avec véhémence le calme déplacé de Rony, lorsqu'il vit l'homme qui montait la garde devant la porte du Centre.

Ils étaient à une centaine de mètres du bâtiment. Vu la distance, la porte d'entrée devait faire trois cents mètres de haut. Et le garde, affalé contre l'un des montants, la tête à mi-hauteur, environ cent cinquante mètres.

Bor vacilla. Il eut l'impression que sa tête était remplie de crème fraîche en train de virer à l'aigre.

— Ce robot est gigantesque ! s'exclama-t-il en agrippant Rony par l'épaule.

Ce dernier se dégagea brusquement.

— Je ne sais pas ce que vous cherchez, Bor. Mais vous ne le trouverez sûrement pas ici. Ce gardien pataud n'est pas un robot mais un des cinquante gardes du centre dont les prises-poignets étaient activées lors du phénomène d'expansion... Les autres sont à l'intérieur. Des extensions humaines géantes de l'I.A., de véritables gardiens du Temple empêchant quiconque de pénétrer dans le sanctuaire informatique... Personne ne sait ce qui se passe vraiment dans ces murs, Bor. Et si vous voulez obtenir une réponse, je vous conseille de chercher ailleurs.

Bor était blanc comme un drap sur fond d'orage.

— Et les autres nourrices ? Ernst Klarktung, Anton Ravon... Il faut que je les rencontre. Ils doivent sûrement en savoir plus...

— Anton Ravon a disparu. Probablement broyé par le phénomène d'expansion. Je n'ai jamais eu de contact avec lui. Je n'en sais pas plus. Désolé.

— Et Ernst ?

— Les phénomènes d'inversion n'ont pas été tendres avec lui.

Bor était pendu aux lèvres de Rony. Il savait que la dernière fibre d'espoir allait se rompre pour le faire à nouveau chuter dans un puits sans fond.

Les lèvres bougèrent.

— Ernst est mort il y a six mois. Écrasé par son manteau et sa casquette.

Les dents de Rony claquèrent et Bor tomba.

Le retour ne fut pas une partie de plaisir. Ils n'empruntèrent pas moins de cinq hélicoptères pour faire l'ensemble du trajet. Se faisant déposer à la moindre alerte de la psychomachine. Firent même les derniers kilomètres à pied.

Bor et Rony en profitèrent pour lier plus ample connaissance et laisser le vouvoiement au vestiaire.

Celui-ci, certes, dénotait un semblant de civilité dans un monde qui risquait de sombrer à tout moment dans la barbarie, mais devenait de plus en plus ridicule entre deux personnes aussi proches.

Les rues étaient plutôt désertes, hantées par de misérables humains au profil de détresse. Aucun signe de violence contenue, de tension interne... aucune bande armée caractéristique des lendemains de guerre.

Comme s'il n'y avait plus rien à désirer. Plus jamais rien à combattre. Plus de folie où se réfugier. Plus aucune nécessité.

Et Bor, dans sa tête, de rajouter :

Plus que quelques crevettes à sauver. Et un monstre à terrasser.

Lorsqu'ils s'immobilisèrent, éreintés, devant le sas-diaphragme de l'ancre de Rony, Bor avait le moral à zéro.

Depuis leur retour, Bor n'avait pas ouvert la bouche. Rony avait essayé un court instant d'engager une conversation légère, tenté de dégager Bor de la chape de plomb qui pesait sur ses épaules. Sans succès. Puis la faim avait tenaillé ses viscères et il s'était enfermé dans la cuisine. S'était défoulé, comme à son habitude, dans la création culinaire.

— Tu ne manges pas ?

Le menton de Rony était dégoulinant de graisse.

— La chair du kangourou des sables rappelle un peu celle du chevreuil. Tu devrais au moins goûter.

Bor se grattait le nez. C'était maintenant devenu un tic. Une façon comme une autre d'extérioriser son malaise.

— Je n'ai pas faim. N'insiste pas.

— Écoute, tu ne vas pas te laisser abattre pour si peu...

Bor se leva en renversant son siège.

— Mais tu ne comprends donc pas que j'ai définitivement perdu tout ce qui me rattachait encore à ce monde ? Tous ceux qui ont partagé mon passé ont disparu... C'est horrible.

Rony essuya sa bouche d'un revers de main. Il remplit son verre et

celui de Bor.

— Tu ne te rends même pas compte que je suis dans une situation semblable... depuis plusieurs mois ?

Le ton de la conversation avait brusquement monté et Étienne alla se réfugier sous une tente de papier-accordéon. Dans le doute, la fuite s'imposait.

Rony venait de marquer un point. Bor en était pleinement conscient mais cela ne rendait pas sa situation plus acceptable.

— Bon... Nous sommes tous les deux dans la merde. Qu'est-ce que ça change ?

— Mais quelle merde ? *Guerre et Paix* ne bronche pas. Les choses se remettent peu à peu en place. Un semblant de gouvernement civil essaye – péniblement certes – de relancer la machine. Et je contribue à cette renaissance de la vie urbaine. Une situation que la plupart des grandes villes qui ont échappé à la guerre doivent connaître...

— Et moi ? Qu'est-ce que je viens foutre dans ce paysage idyllique ? Dans ce grand projet de reconstruction ?

Rony hésita un court instant, se rinça la gorge en vidant son verre.

— L'intelligence artificielle est un secteur plutôt bouché en ce moment mais tu es un scientifique avant tout, facilement recyclable. Tu pourrais peut-être travailler avec moi.

— Tu oublies que je débarque ici en étranger...

Bor arpentait le salon en faisant de grands gestes.

Renversa une pile d'assiettes. Étienne, tremblant, s'était faufilé entre deux piles de livres.

— Coucou ! c'est le petit Bor, la nourrice de *Guerre et Paix* qui débarque après avoir vécu une incroyable histoire. Vous n'auriez pas un petit job pour moi, par hasard ?

— Personne ne cherchera à savoir d'où tu viens ni qui tu es. Il y a chaque jour des dizaines de paumés dans ton genre qui débarquent à Cheebar pour y trouver du travail. L'après-guerre, c'est toujours la pagaille. Mais la pagaille organisée. Si tu sais faire quelque chose et que tu le fais bien, il n'y a aucun problème. La collectivité a besoin de toi et ne te rejettera pas. Si tu fous la merde, ta mort ne sera suivie d'aucune enquête. C'est aussi simple que cela.

— Mais tu te rends compte de ce que tu dis ? Une structure monstrueuse abrite une I.A. démente – il n'y a pas d'autres termes pour expliquer son intervention durant la guerre ; et les habitants de Cheebar se contentent de fermer les yeux. D'essayer gentiment de renouer les mailles déchirées du tissu social, sans jamais hausser le regard pour admirer cette superbe épée pointée sur leurs têtes...

Rony finit tranquillement sa cuisse de kangourou des sables. Se versa une autre rasade de vin.

Bor tremblait comme un pou tétéur planté dans le ventre d'un

alcoolique.

— Il n'y a rien à faire pour l'instant, Bor. Les militaires de haut rang ont tous été broyés par la guerre. Ceux qui ne sont pas morts tournent en rond dans les cavernes de la démence. Nous n'avons plus d'armée. Dans ces conditions, je crois qu'il est préférable d'agir, quels qu'en soient les résultats, plutôt que d'attendre le bon vouloir de *Guerre et Paix* en se rongant le cœur !

Rony avait frappé la table du poing. Un geste qui déclencha un bruit inhabituel. Un bruit d'avalanche, suivi de grognements rageurs.

Étienne gigotait sous une montagne de livres. En se débattant, il ne faisait que provoquer la chute des volumes les plus hauts. La pyramide de papier finit par s'étaler complètement et Étienne, plus vexé que blessé, s'éloigna en titubant.

Bor éclata de rire.

Rony saisit l'occasion au vol.

— Alors, tu veux que je te trouve une place ?

Bor ne répondit pas. Souriait toujours.

— Enfin une décision sensée, dit Rony.

Ils passèrent le reste de la soirée à boire et à chasser l'angoisse.

Bor avait été engagé comme ramasseur.

Passait ses journées à poser des pièges dans les bois, à quelques kilomètres de Cheebar. Puis récupérait ses prises – toutes aussi étranges les unes que les autres. Il faisait partie d'une petite équipe composée de cinq hommes et deux femmes.

Les spécimens déjà répertoriés et disséqués par Rony étaient aussitôt relâchés, les autres étaient bons pour passer à la casserole.

Un boulot comme un autre qui avait l'avantage d'être effectué en plein air et l'inconvénient d'être parfois mortel.

Reminta, une des femmes de l'équipe, avait capturé un petit mammifère de la taille d'un écureuil. L'animal était plutôt mignon. Ses yeux doux réclamaient des caresses. Prendre des précautions paraissait absurde.

Lorsqu'il bondit dans ses bras elle l'accueillit en souriant.

En quelques secondes l'animal lui avait déjà dévoré une main. Le temps que le chef d'équipe l'éventre d'un coup de lame, la petite gueule hérissée d'une forêt de dents avait déchiqueté l'avant-bras de la jeune fille.

Un boulot de dingue comme un autre, avait aussitôt rectifié Bor. Mais il allait bientôt pouvoir assouvir sa dernière obsession. En attendant, il fallait bien faire quelque chose. Il ne pouvait décemment pas vivre aux crochets de Rony. Ses compagnons d'équipe, tous des déracinés, des déchets de la guerre, étaient plutôt faciles à vivre. Ils étaient prêts à raconter leurs histoires sans rien demander en échange.

Bor n'avait pas envie de parler mais ne refusait pas d'en savoir un peu plus sur la Terre d'après guerre.

Sans en avoir pleinement conscience il acceptait peu à peu le nouveau visage du monde. Le faisait glisser dans sa mémoire, dans ses rêves, dans son univers intérieur. Comme un aveugle de naissance, soudain capable de voir et acceptant peu à peu l'image de son visage dans un miroir.

Une expédition dirigée par Rony allait bientôt partir pour capturer de nouvelles espèces animales en mer du Nord. Une occasion rêvée pour Bor. Rony était, bien sûr, d'accord pour l'intégrer à l'équipe.

Et Bor attendait, à la fois satisfait et inquiet.

Il allait enfin obtenir une réponse. Cet appel intérieur dévoilerait probablement sa signification. Mais depuis qu'il avait observé le repaire gigantomorphe de *Guerre et Paix*, il avait l'impression de jouer le rôle de David face à Goliath. Et les héros petits et malingres ne terrassaient les géants que dans les contes.

Rony lui avait fait remarquer qu'ils étaient peut-être de simples taches d'encre sur une feuille blanche ou bien de pâles fantômes holographiques projetés dans le scénario d'un créateur dément. Auquel cas, il avait toutes ses chances.

Mais Rony buvait trop. Se cramait les neurones à coup de scotch-benzédrine. Inventait n'importe quoi pour tenir le coup. Bor s'en était bien vite rendu compte. L'aplomb de Rony était artificiel et pouvait s'écrouler à tout moment.

Lorsque Rony lui annonça que le départ était proche, Bor suivit l'exemple de son nouvel ami.

Mieux valait risquer la cirrhose qu'assurer la folie.

12.

Un relief torturé défilait sous le ventre de l'appareil. L'engin qui les conduisait vers le nord était à peine plus gros qu'un hélitax et entièrement transparent.

Une succession de collines sèches et grises, à la surface lézardée de profondes crevasses. Comme si une intense chaleur avait fait éclater la

pierre.

Des jets de vapeur soufrée giclaient des fissures, barbouillant le ciel de traînées jaune paille, transformant les nuages en gros flocons glaireux.

Marc Bornishe était aux aguets, prêt à lancer son piège homéotrope si un oiseau ou n'importe quel animal ailé s'approchait de l'appareil. Il convenait d'être vigilant. Si le piège attaquait une trop grosse bestiole, il refermerait ses mâchoires sur une aile ou une tête et s'écraserait au sol avec sa proie.

Bor avait eu l'occasion de voir le piège en action et ce fut le seul instant où, captivé par le ballet de la bête et de la machine, il n'eut pas à refréner cette insupportable envie de vomir provoquée par la transparence de l'appareil.

La boule de métal avait jailli de la paroi transparente, comme si la structure de verre s'était momentanément dissoute à cet endroit.

Bor avait aperçu l'animal, une sorte de chauve-souris à la peau blanc et rose. Une chauve-souris indécente ayant oublié, pour sortir, de revêtir sa combinaison de monte-en-l'air.

La boule avait ouvert sa gueule. L'animal, désespéré, s'était mis en position de défense, arc-bouté contre la pâte molle du ciel vanille, avait planté ses griffes dans la mâchoire inférieure du piège, les ailes entièrement déployées, refermées autour de son prédateur, sa longue gueule hérissée de dents pointues grignotant inutilement la mâchoire supérieure de la chauve-citrouille, comme l'appelait Bornishe.

Os et cartilage contre métal.

Combat dérisoire.

La bouche-citrouille aspirait... aspirait...

Le corps rose s'incurvait et les griffes glissaient sur le métal poli, le museau denté mordait l'air.

Petit monstre dérisoire.

Finalement aspiré.

Shuuuurp !

Le piège était rentré au bercail, brillamment téléguidé par Bornishe.

Et maintenant Rony étudiait la bête. Il jubilait. Une nouvelle espèce de chauve-souris diurne.

Et Tracey pilotait son engin, son *bébé délicat* comme il l'appelait souvent. Un œil rivé sur l'écran radar, l'autre sur le paysage. Strabisme étudié du pilote averti.

Et Bornishe guettait une future proie.

Et Bor avait toujours envie de vomir.

Lorsqu'une tiédeur grumeleuse envahit sa bouche, se fut pour lui un véritable soulagement.

En contemplant le ventre vitré de l'appareil, entre ses pieds, il eut l'impression de vomir sa haine sur toute cette aberration géoclimatique.

Le résultat n'en demeura pas moins répugnant.

Après sept heures de vol, Bébé Délicat se posa sur un promontoire rocheux qui surplombait la mer. Crampons et ventouses lardèrent la rocaille. Le taxi de cristal se transformait pour l'occasion en tente de verre.

Leur campement pour trois jours de *cueillette*.

Ils pourraient observer à loisir les animaux nocturnes, éventuellement les capturer et fuir rapidement si nécessaire.

Depuis que le moteur avait cessé de ronronner, Bor gémissait sur son siège.

Rony s'approcha de lui.

— Ça ne va pas mieux ? demanda-t-il en posant une main sur son épaule.

Bor tourna lentement la tête. Ses yeux crochetèrent le regard de Rony.

— Nous y sommes enfin, murmura-t-il... C'est la mer...

— Quoi, la mer ?

Bor ne l'écoutait même pas. Se leva. Bouscula Rony. Se dirigea en titubant vers l'avant de l'appareil. Pressa nerveusement la touche d'ouverture du sas.

Tracey le regardait en souriant.

— Alors, Bor, on a encore la gerbe au bord des lèvres ? Et on veut éviter de faire des saloperies sur le ventre de Bébé Délicat ?

Bor sauta hors du véhicule.

— Où vas-tu ? hurla Rony.

— Laisse tomber, grommela Bornishe en rangeant le piège dans sa boîte capitonnée. Il a tout simplement envie de récurer le fond de ses tripes.

Bor courait et Bor n'avait envie de rien. Il suivait la petite pulsation sourde, derrière son front. Un âne et sa carotte. La mer...

Il dévala le promontoire rocheux sur les mains, les genoux, les fesses, tracté par une puissance incontrôlable.

Courait maintenant entre les dunes. Tombait, se redressait aussitôt, dégoulinant de sable blanc. Se retrouva à genoux sur la grève.

Le soleil était une tache de pus qui sourdait de l'horizon tuméfié.

À une dizaine de mètres de lui, les vagues explosaient sur une ceinture rocheuse – mur de corail ? – en un bruit de tonnerre.

Il vit d'abord un reflet sur le fond crépusculaire. Comme une grosse bouteille, en équilibre au sommet d'un gigantesque rouleau écumant.

La chose était sur le point de franchir le mur pour venir s'échouer sur le sable. Un autre rouleau, gigantesque, la saisit en plein vol... Une main de géant qui écrasa la bouteille contre les rochers.

Toujours à genoux, Bor avança. Comme un pénitent sur son chemin de croix.

Les vagues mourantes roulaient des débris de verre.

Il s'avança encore. Plongeant les jambes dans l'eau tiède.

Une masse brunâtre, paquet d'algues ? flottait au sein d'un cortège de débris miroitants.

Il envoya une main pour la saisir.

Un bruit de succion, et un de ses doigts fut aspiré.

Il retira vivement sa main, déjà en proie à la panique.

La masse brunâtre était accrochée au bout de son bras. Un gros paquet de chair purulente et visqueuse.

Bor hurla.

Il y avait comme une bouche sans dents refermée autour de son doigt. Une bouche molle dessinée au centre d'un gros tas de viande marron.

Bor se redressa, agitant frénétiquement son bras pour décrocher l'horreur qui s'y était fixée.

Il hurlait comme un porc que l'on égorge. Finit par tomber.

L'animal se décrocha. Percuta violemment le sable. Rebondit à quelques centimètres du visage de Bor.

Ses yeux exorbités contemplaient la masse visqueuse... et cette bouche aux lèvres humaines qui palpitait comme la gueule d'un poisson à l'agonie. Cette bouche qui épelait silencieusement son nom.

Des torrents d'adrénaline broyèrent sa cage thoracique, ensanglantèrent ses globes oculaires.

Il n'avait plus rien à vomir et un filet aigre serpenta le long de son œsophage, gicla dans son arrière-gorge. Le décor se dilua sous son crâne. Il sentit ses yeux fuir derrière son front. Perdit un instant conscience.

Refit surface en voyant ses pieds tracer des sillons dans le sable. De puissantes mains lui enserraient solidement les poignets, le tiraient vers l'arrière.

Un crabe au corps gros comme un chaudron faisait claquer ses pinces, à la lisière des vagues.

Ses yeux pédonculés ondulèrent et il fonça sur lui.

Bor ferma les yeux, tétanisé par la peur. Avant de sombrer à nouveau dans l'inconscience, il crut que ses tympan explosaient.

Lorsqu'il refit surface, il était allongé sur le ventre de Bébé Délicat.

Rony ne jugea pas nécessaire d'enfiler des gants pour saluer son retour.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Bor ? T'es devenu dingue ou quoi ? Si Tracey n'avait pas tiré, tu sais ce qu'il resterait de nous à l'heure actuelle ?...

Rony, bavant de rage, saisit Bor par les aisselles, plaqua son visage contre le flanc de Bébé Délicat.

Et Bor put admirer la curée.

Une dizaine de crabes, aux pinces épaisses comme des troncs d'arbres, se disputaient les restes d'un des leurs.

Un ballet fleurant bon la mort et le dépeçage organisé.

— Laisse tomber, grommela Tracey. Une bouffée délirante, pour un novice, ça n'a rien d'extraordinaire...

— Peut-être, mais je n'ai pas l'intention de ramener un cadavre à Cheebar. Passe-moi la trousse. Ce gamin a besoin d'un bon lavage de cervelle.

Rony s'empara d'une seringue à compression, chargea une carpule bleutée, appuya sur le piston. L'aiguille se planta dans la cuisse de Bor.

Une douce tiédeur rayonna dans ses muscles.

Il s'endormit, bercé par les cliquetis d'un hochet d'angoisse. Aspiré par une énorme bouche molle qui épelait son nom.

13.

Après plus de quinze heures d'un sommeil profond, Bor avait essayé de remettre un peu d'ordre dans sa cervelle.

Mais il avait beau nettoyer, ranger, épousseter..., le tas de viande répugnant qui avait aspiré son doigt se refusait à disparaître.

Il ne parvenait pas à le ranger dans la remise aux hallucinations.

Rony avait consenti à le suivre sur la plage.

Ils n'avaient rien trouvé. Sinon quelques débris de verre qui ne prouvaient rien du tout.

Il aurait pu oublier mais la petite voix sous son crâne lui disait qu'il était près du but. Très près, même.

Il ne participa à aucune chasse. Se contenta d'observer la mer à travers la paroi vitrée de Bébé Délicat.

Rony essaya de le raisonner mais distingua bien vite les syndromes de la dépression sur le visage de son ami. Il n'insista pas. Il n'y avait pas grand-chose à faire avant leur retour à Cheebar.

À la fin du troisième jour, les cages et les aquariums étaient quasiment pleins.

Rony et Tracey étaient convenus de repartir le lendemain matin si aucun élément nouveau ne se manifestait. Le pilote était en mesure d'exiger une demi-journée de repos avant de reprendre le manche. Mais Tracey était un excité pour qui l'idée même de sieste ou d'inaction était inconcevable.

L'élément nouveau se manifesta en la personne de Bornishe.

De retour d'une virée en solitaire avec son piège chéri.

Il posa la boule sur le plancher vitré.

— Une capture intéressante ? demanda négligemment Rony.

Bornishe afficha un sourire idiot.

— Rien du tout. Je n'ai pas eu le temps de piéger quoi que ce soit.

— Pas eu le temps ?!

Tracey s'était approché.

Bor n'avait toujours pas bougé. Il ne se déciderait pas à quitter son poste contre la paroi vitrée avant la tombée de la nuit.

— Il y a un village de pêcheurs à environ trois kilomètres vers l'est.

— Et alors ? demanda Rony.

— Et dire que c'est toi le chef !... Que fait un pêcheur sinon pêcher ? Et s'il pêche, c'est pour manger...

— N'en dis pas plus, conclut Tracey.

Il se tourna vers Rony.

— Nous ne partons plus demain, c'est bien ça ?

— Bien sûr que non, marmonna Rony, légèrement vexé de ne pas avoir plus rapidement saisi l'intérêt de la chose.

Toute une série d'informations qui ne coûteraient pas un gramme de sueur... Une aubaine à ne manquer sous aucun prétexte.

Une lumière verdâtre filtrait entre les filaments glaireux du ciel moutarde.

L'aube avait une couleur de nourriture avariée.

Bor et Rony suivaient Bornishe le long de la plage.

Tracey était resté à bord pour surveiller son enfant chéri.

Pour la première fois depuis trois jours, Bor avait manifesté un semblant d'intérêt aux commentaires du piègeur et avait désiré visiter le village de pêcheurs. Rony ne l'en avait pas dissuadé. Bien au contraire. Tout ce qui pouvait sortir Bor de sa transe schizophrénique était le bienvenu.

Le soleil – furoncle pressé – s'extirpait mollement des flots lorsque le village apparut.

Une vingtaine de baraques osseuses regroupées entre deux coulées rocheuses.

Entièrement imbibé de nature, omniprésente et sauvage, Bor s'attendait à débarquer dans une tribu aux mœurs barbares. C'était oublier qu'il y avait seulement quelques années cette région faisait encore partie de l'Eurocentre.

Poussée par les circonstances, la centaine d'habitants qui peuplait Lil s'était organisée selon des critères tribaux par pure commodité.

Bornishe conduisit ses compagnons vers la demeure du chef de village.

Mais il était inutile de chercher un sorcier ou l'autel des sacrifices.

La plupart des gamins qui s'amusaient dans les rues présentaient certaines ressemblances avec Louis ou Laetitia. La nouvelle mutation de l'espèce humaine s'affirmait avec une étonnante détermination.

La plupart des adultes qu'ils croisèrent en traversant le village affichèrent une étonnante politesse, comme s'ils étaient habitués à voir des visiteurs tous les jours. La plupart présentaient d'horribles mutilations : jambes et bras sectionnés, visages défigurés, poitrines enfoncées.

Apparemment, leur gibier offrait une certaine résistance.

Ils étaient assis tous trois sur de minuscules sièges en corail poli. En face d'eux, le chef et son épouse. Les enfants avaient été judicieusement congédiés.

— D'après ce que m'a dit M. Bornishe, vous êtes particulièrement intéressés par les nouvelles espèces animales...

Rony fut agréablement surpris par une entrée en matière aussi directe. Il n'avait pas vraiment envie de parler des horreurs de la guerre et de la dure vie qui en découlait. Le chef, qui s'était présenté sous le nom de Karl Judaïx, faisait d'emblée preuve de perspicacité et de sagesse.

Un autre fait frappa Rony : Judaïx ne souffrait d'aucune infirmité. Fallait-il voir là le résultat d'une force et d'une ruse particulières qui, associées aux qualités intellectuelles récemment manifestées, en faisaient naturellement le chef du village ou bien tout simplement la conséquence de son statut de chef qui le dispensait d'aller à la pêche ?

Rony jugea préférable de ne pas l'interroger sur ce sujet.

— C'est exact, se contenta-t-il de dire.

— Nous pouvons vous indiquer quelques espèces comestibles que nous avons l'habitude de pêcher et vous montrer quelques *phénomènes*.

— Nous ne demandons rien de plus, balbutia Rony qui pensa un instant que Judaïx avait pu lire dans ses pensées.

L'homme faisait preuve d'une lucidité étonnante. Rony n'avait plus

du tout envie de se moquer – ne serait-ce qu'intérieurement – de son statut de chef du village.

Cet homme était particulièrement brillant et allait sûrement leur être d'un grand secours.

Judaïx les conduisait vers la dernière maison du village.

— Il ne s'agit pas d'un musée. Il n'y a dans le village aucune personne suffisamment compétente pour porter un jugement scientifique sensé sur ces prises d'un type spécial. Nous les conservons par esthétisme, par goût de l'étrange... Un maigre cadeau à léguer à nos enfants..., expliquait-il.

— Je sais que cela ne me regarde pas, bredouilla Rony, mais... entreprenez-vous des rapports avec certaines villes ou certains villages du Sud ?

Judaïx laissa fuser un sourire en coin.

— Nous avons un médibloc qui fonctionne plus ou moins bien. Les animaux comestibles ne manquent pas. Il suffit d'éviter de passer du stade de chasseur à celui de proie. Et puis... il y a surtout les enfants ! Nous, nous ne sommes plus rien. Se calfeutrer dans les villes n'est pas une solution. Preuve en sont les derniers événements. Il ne s'agit plus d'une simple question de comportement liée à l'écart des générations. Les enfants vivent dans leur milieu. Les nôtres vont rendre visite aux gosses des villages voisins. Ils n'auront aucun mal à s'organiser...

Judaïx s'arrêta devant l'entrée : une découpe irrégulière dans la façade osseuse.

— Vous qui habitez Cheebar, la plus grande des villes de l'Eurocentre encore debout, devez me prendre pour un illuminé...

Rony se contenta d'effacer cette dernière allusion de Judaïx par une mimique évasive. Il n'avait aucune envie de prendre la parole. Ne voulait pas approuver Judaïx. Et ne pouvait décemment pas le contredire.

— Je suis sûr que vous vous êtes demandé pourquoi mon corps était aussi parfait. Pas une cicatrice. Pas la moindre petite amputation phalangeaire... Il ne s'agit pas d'un privilège de fonction. Ni demiurge ni tyran de mon petit peuple... Mais mon corps naturalisé fera bonne figure aux côtés des raretés animalières du moment... Un beau cadeau pour les gosses, vous ne trouvez pas ?

Rony acquiesça, plutôt mal à l'aise. Bor naviguait toujours entre deux eaux. Bornishe avait commencé la visite sans attendre Judaïx.

Une lumière crépusculaire baignait les lieux, dispensée par une série de lucarnes découpées sur les flancs de l'édifice.

Judaïx commentait les formes étranges qui flottaient dans les bords ou qui avaient été naturalisées en des poses avantageuses et

mises en scène sur des pierres ou des branches.

Rony était éberlué.

La lèvre pendante, les yeux ruisselants de plaisir, Bornishe riait comme un gamin.

— C'est pas possible, répétait-il sans cesse.

Bor fantomatisait l'atmosphère de son regard de ressuscité.

Et il y eut des cartilages d'écume et des corps de pierre et des langues de bois et des images pour expliquer ce qui ne pouvait que demeurer obscur... minéraux à l'animalité douteuse, ferraille frétilante au système nerveux piézoélectrique, délire d'interprétation qui réclamait un simple microscope électronique pour rentrer dans le rang ou pour éclater violemment dans la cervelle de l'observateur fragile et non moins étrange... Et il y eut une limace râpe-corail, et un singe de mer, et une algue de fer, puis l'illumination, une étoile qui refoula dans l'ombre absolue tout ce qui ne participait pas de sa propre lumière.

— Qu'est-ce que...

Bor manifesta pour la première fois sa présence.

Ils s'étaient immobilisés tous les quatre devant une conque d'argent qui pompait toute la lumière ambiante.

— Un fragment d'animal qui n'a rien d'extraordinaire en soi puisqu'il s'agit d'une valve d'huître, commença à expliquer Judaïx.

Des mots qui pénétraient difficilement dans la cervelle de ses hôtes, hypnotisés par la ruisselance nacrée qui sourdait de la conque.

— Une huître géante devenue commune en mer du Nord. Un matériau de base servant à édifier la plupart des baraques des villages côtiers. Vous ne vous en êtes peut-être pas rendu compte, mais ici les murs ne sont qu'un assemblage de coquilles d'huître... Celle-ci présente cependant une double particularité. La qualité de son dépôt nacré, bien sûr, particulièrement pur et abondant, et surtout...

Judaïx ménagea un long silence. Comme si le temps de la révélation devait s'installer peu à peu... Le temps que les photons ravageurs cessent de gifler les rétines... Qu'une forme se dessine dans le lit d'argent de la conque.

— Un pêcheur que l'huître a avalé et n'a pas rejeté. Sa charpente osseuse amoureusement nacrée par les sécrétions de l'huître, profondément meurtrie...

L'homme – ou la femme –, les fesses contre les talons, plongeait les mains vers la paroi de la conque comme si elle avait désiré désespérément s'agripper aux rugosités calcaires, refusant l'expulsion, attendant patiemment son futur habit de lumière. Ces mains maintenant enlisées dans l'épaisse couche lactescente qui transformait la conque en lit princier. Le corps à moitié immergé dans la rigidité liquide de draps de soie...

Bornishe ne riait plus.

Rony était rayonnant comme tout scientifique à qui il a été donné d'observer un phénomène extraordinaire, et Bor avait disparu.

Ils le retrouvèrent au début de l'allée suivante, immobilisé devant ce qui paraissait être une gigantesque éprouvette.

Il était blanc comme un linge.

Judaix commenta aussitôt la nouvelle pièce sans avoir remarqué le malaise de Bor.

— Nous voici en présence d'une entité totalement incompréhensible.

Rony s'approcha de l'éprouvette.

À l'intérieur, une forme vaguement humanoïde y pataugeait dans un liquide boueux.

— Il ne s'agit certainement pas d'un animal pourvu d'une coquille transparente mais plutôt d'un produit d'expérimentation prisonnier d'un récipient manufacturé. Nous l'avons baptisé *homme-bouteille*. Il s'agit du seul exemplaire que nous ayons pu récupérer vivant... La théorie la plus communément admise par la plupart des pêcheurs compare leur « fabrication » à celle des fruits sous alcool...

Judaix parlait et le sang affluait à nouveau dans la tête de Bor. Ses joues rosissaient. Il n'avait donc pas rêvé. N'était pas en train de devenir dingue. Ils pouvaient maintenant tous observer ce qu'il avait vu le soir de leur arrivée.

Il s'avança lentement vers l'homme-bouteille.

— De la même manière que le fruit, encore fixé à l'arbre, évolue et grossit à l'intérieur d'un flacon, poursuivait Judaix, des fœtus sont placés dans de grosses bouteilles pleines de liquide nourricier où ils évoluent comme ils peuvent. Ensuite, ils sont jetés à la mer...

Bor n'était plus qu'à quelques centimètres de l'éprouvette.

— Est-ce une punition, un moyen de fuir une île battue par la tempête ? Personne n'est en mesure de l'affirmer. Ils viennent s'échouer sur les plages, se fracasser contre les rochers, et leurs occupants meurent toujours rapidement...

— Cette créature est horrible, dit Bornishe en faisant la grimace.

— Et si on regarde le niveau de son liquide nourricier, il n'en a plus pour longtemps à vivre, dit Rony... Il faudrait pouvoir l'étudier avant qu'il meure...

— C'est elle, murmura Bor.

Il tendit le bras vers l'éprouvette.

La chose remua, extirpa comme une petite main de sa masse charnue. Un semblant de visage, déformé et lunaire, vint se plaquer contre le verre.

— Une créature identique à celle qui s'est agrippée à mon doigt,

sur la plage ! cria Bor.

Rony se souvint brusquement des élucubrations de Bor, et la sueur perla sur son front.

Bornishe ne savait plus s'il devait rire ou trembler.

Des senteurs d'étrangeté floclaient l'atmosphère.

La créature était entièrement collée contre la paroi de sa bouteille.

— Sortez-la de ce récipient, dit Bor en se calmant comme par enchantement.

— Ça peut être dangereux, dit Bornishe qui avait fini par pencher vers l'angoisse.

— Et surtout, il risque de mourir, ajouta Rony.

— Il va – de toute façon – mourir, articula lentement Bor.

Un ton déterminé qui finit par décider Judaïx. La théorie des hommes-bouteilles ne le satisfaisait pas du tout. L'occasion d'en apprendre peut-être plus... Il savait de toute façon que cette créature moribonde ne présentait aucun danger.

Il ouvrit le bouchon-diaphragme.

La créature regarda vers le haut du bocal, aperçut l'ouverture. Elle s'étira, limace protoplasmique, agrippa le rebord en verre avec ce qui pouvait s'appeler, faute de mieux, des « mains ». Le reste du corps suivit lentement, dégouлина sur la paroi externe de la bouteille. Reprit sa forme de motte de chair sur l'établi en bois qui supportait l'éprouvette.

Bor tendit une main.

La créature s'avança. S'étala sur la paume et l'avant-bras offerts. Puis elle mourut.

Judaïx, Bornishe et Rony étaient sidérés.

Bor souriait.

— Inutile de faire cette tête. Il s'agit d'un message. Tout simplement. Une bouteille à la mer. Comme des milliers de gens en ont lancé depuis l'aube des temps.

Il ne lui restait plus maintenant qu'à découvrir la nature du message et celle de son expéditeur.

Judaïx n'avait émis aucune objection à ce qu'ils emportent avec eux l'éprouvette et le cadavre de l'homme-bouteille.

Et l'agitation était intense entre les flancs de Bébé Délicat.

Rony bidouillait la barbaque. Prélevait des fragments. Analysait. Charcutait les cellules au cyberscope.

L'être était mort, mais les cellules étaient bien vivantes.

Avaient probablement récupéré leur niveau d'origine : une culture histiotypique de cellules cancéreuses, ou plutôt un explant tumoral quelconque qui retrouvait peu à peu sa morphologie première. Rony hésitait encore entre une tumeur d'origine digestive et une métastase hépatique.

La nature et la quantité des A.R.N. messagers laissaient Rony perplexe. À une séquence primaire donnée correspondait un très grand nombre de conformations de structure des protéines natives. Et aucune trace d'hormone mutagène pour expliquer ces anomalies...

Sur l'écran du cyberscope les édifices macromoléculaires subissaient d'étranges métamorphoses. Une série de liaisons hydrogènes interamides et de ponts disulfures craquaient spontanément. Comme si l'ensemble passait d'un niveau d'énergie à un autre...

— Il y a quelque chose de gravé sur le culot de l'éprouvette...

Rony réalisa péniblement que quelqu'un était en train de lui parler. Ses yeux étaient soudés à l'écran. Le mystère faisait colle. Il y eut comme un déchirement sous son crâne lorsqu'il réussit à déplacer légèrement sa tête vers la droite.

Bor l'observait, chaussé de lunettes grossissantes. Il ne devait pas voir le visage de son interlocuteur. Mais une série de cratères, de crevasses... un paysage lunaire. Ne pouvait remarquer son air ahuri.

— Il y a une inscription sur l'éprouvette, répéta Bor en tendant les lunettes grossissantes à Rony. Quelque chose ne va pas ? ajouta-t-il en voyant son visage défait.

— Ce tas de barbaque est inconcevable...

— Là... regarde.

Rony chaussa les lunettes et observa la zone de l'éprouvette que lui indiquait Bor.

C.P.G. *Drosophile*, lut-il en s'épongeant le front.

— Tu as une idée de ce que cela signifie ?

Rony avait quitté les lunettes grossissantes et s'était affalé dans la coque la plus proche.

— Plus qu'une idée. Une certitude. L'intitulé complet est : Centre de programmation génétique *drosophile*.

Le visage de Bor s'éclaira.

— Une bouteille à la mer, donc un message. Un message

biologique... Ou bien génétique ? Tu es fixé sur la nature de l'homme-bouteille ?

Rony ferma les yeux, se frotta les paupières. Toute la lassitude du monde paraissait soudain s'abattre sur lui.

— Un cancer trafiqué qui se nourrissait d'eau salée. C'est tout ce que je suis en mesure de dire pour l'instant.

Bor affichait maintenant un sourire rayonnant.

— Ce tas de viande peut donc effectivement provenir d'un centre de programmation génétique. C'est tout à fait le genre d'expérience qui pourrait y être pratiquée ?

Rony acquiesça.

— Et où se trouve le Centre en question ?

— Sur la troisième île du complexe de recherche d'Istapovano à une centaine de kilomètres de la côte, légèrement à l'ouest de notre position actuelle.

— Eh bien, la prochaine étape de mon voyage vers le nord a maintenant un nom : C.P.G. *Drosophile*.

Rony était horriblement tassé dans son siège, comme si la gravité ambiante avait soudain encaissé quelques g supplémentaires.

— Cette conclusion a l'air de te poser problème, ironisa Bor en perdant quelque peu de sa bonne humeur.

— Le Centre a été à moitié démoli pendant la guerre, Bor. À l'abandon depuis quatre ans. Alors c'est à mon tour de te poser une question. Qui est en mesure, là-bas, de te faire parvenir de tels messages ?

Pour la première fois depuis leur arrivée, l'équipe au grand complet passa une soirée hautement éthylique entre les flancs de Bébé Délicat. Rony et Bor, à la recherche d'une hypothétique réponse sur la nature du démiurge d'Istapovano ; Tracey et Bornishe, peu enclins aux errances métaphysiques, tout simplement par plaisir.

Le biberonnage ininterrompu permit à Bor de convaincre Rony de la nécessité d'aller visiter l'île. Son propre équilibre psychologique et – qui sait ? – la science en général réclamaient, selon lui, cette excursion. Puis le biberonnage, beaucoup plus discret mais toujours présent, du petit matin vit Tracey et Bornishe accepter cette idée sans rechigner.

Le plafond collectif était très bas lorsque les premiers rayons de soleil glissèrent sur la peau de Bébé Délicat.

Ce qui n'empêcha personne de sombrer dans l'océan du sommeil tel un sac de plomb.

L'île était effectivement battue par la tempête, mais elle n'abritait aucune tribu susceptible de mettre des fœtus en bouteilles.

Elle était minuscule et les bâtiments du Centre – ou du moins ce qu'il en restait – occupaient toute sa surface.

Une végétation luxuriante envahissait les ruines.

— J'ai eu l'occasion de visiter ce complexe avant guerre. Certaines salles sont souterraines, expliqua Rony. Il y a même une extension sous-marine.

Il ne savait pas trop s'il disait cela pour remonter le moral de Bor, au plus bas depuis quelques minutes, ou pour se persuader une ultime fois de n'être pas venu jusqu'ici pour rien.

Il indiqua à Tracey une aire relativement plane qu'il supposait proche de l'entrée principale du Centre.

L'alcool et les souvenirs ne faisant pas toujours bon ménage, Rony observait avec inquiétude la surface verdâtre qui se rapprochait du ventre de Bébé Délicat.

L'appareil se posa sans problème sur un parterre de lichens.

— Il s'agit bien de l'aire d'atterrissage de l'île. Les champignons adorent le béton-résine, lança Rony.

Bor et Rony contemplaient le gigantesque sas-diaphragme déchiqueté. Tracey et Bornishe étaient restés dans l'appareil. De maigres nuages filandreux crachaient une bruine grasse. L'air avait une consistance poisseuse. Un paysage de mort qui pesait lourdement sur les épaules, chatouillait désagréablement la nuque.

— Tu es toujours décidé à pénétrer là-dedans ? demanda Rony en désignant la gueule noire du bâtiment central.

Bor haussa les épaules.

— Je ne suis pas plus rassuré que toi, mais je dois savoir, tu comprends ? Faire marche arrière maintenant serait complètement ridicule... La nature de l'homme-bouteille ne t'intrigue pas quelque peu ?

— Si, bien sûr, mais...

— Alors, allons-y. On discutera plus tard.

Ils avaient exploré toutes les salles de surface sans trouver le moindre signe d'une présence humaine récente. Traversèrent une série de laboratoires dévastés : cuves éventrées, robots désarticulés, champs d'éprouvettes à l'abandon, tapis roulants déchirés, consoles carbonisées... Étaient revenus à leur point de départ après trois heures

de marche harassantes.

— Inutile d'insister, Bor. Tout est mort. Comment peut-on imaginer une quelconque présence en ces lieux ?

— Tu avais parlé de salles souterraines..., se contenta de dire Bor.
Rony souffla.

— J'en ai marre. Quatre jours de chasse et tu nous prends la tête avec tes histoires...

— Indique-moi le chemin. J'irai seul. Rien ne t'oblige à me suivre...

— Bon, allons-y, puisque tu insistes.

Bor ne put s'empêcher de sourire.

— Tu es un véritable ami, Ron.

— Oh ! ça va... Tu veux me lécher les pieds, peut-être ?

Le déversoir menant au sous-sol était peu endommagé. Ils s'y laissèrent glisser en prenant garde de ne pas plonger à travers une éventuelle déchirure de la gaine-caoutchouc. Atterrirent sans problème sur le sol poussiéreux d'une petite pièce circulaire. Des sas-diaphragmes à l'armature rouillée étaient disposés à intervalle régulier sur toute la surface de la paroi circulaire.

Bor et Rony se regardèrent, stupéfaits.

Ils y voyaient comme en plein jour. N'avaient même pas cliqué leurs torches.

Un vrombissement régulier froissait l'air poussiéreux aux relents de moisissure. Une grille halogène brillait au centre du plafond.

— Il y a du jus, murmura Bor.

— Cela ne prouve rien. Un groupe électrogène qui s'est enclenché automatiquement, tout simplement. Avec les milliards de tonnes d'eau mouvante qui nous entourent l'énergie ne manque pas... Cela ne prouve rien.

Encore une fois Rony essayait plus de se persuader lui-même que de convaincre son compagnon.

Bor ne l'écoutait même pas.

La voix dans sa tête était toujours là pour chasser le moindre doute.

Les sas-diaphragmes étaient numérotés de 1 à 6. De grosses lettres métalliques pleurantes de rouille... Un septième sas avait droit à une mention particulière : c.c.

Une sorte de crucifix moderne qui pouvait se regarder comme un corps arqué, bras et jambes tirés vers l'arrière, ou plus simplement se lire *Corpus Cristi*, ou tout bêtement CAISSON CHIRURGICAL.

Il n'avait pas hésité un seul instant. Redouté simplement que le sas-diaphragme ne fût rouillé.

Et il avait plongé dans l'ancre sombre, pour définitivement faire taire cette agaçante voix qui lui chatouillait le crâne.

Lorsque Bor fut bardé, lardé, saucissonné par les sondes et les fils d'électrodes qui s'étaient rués sur lui tels des serpents affamés, il eut l'espace d'un instant la vision d'un univers miniature qui, amibe flottant dans l'abîme du temps, augmentait progressivement de volume, devenant une gigantesque raie manta aux ailes agitées... Il allait appeler Rony, de l'autre côté de la paroi blindée du caisson chirurgical. Ne l'entendrait même pas... Le zoologue indigne qui avait lâchement abandonné Étienne, son fils adoptif... Je délire, se dit Bor... Une drogue se répand déjà dans mes veines... *Guerre et Paix* va me débiter en morceaux, recoller au hasard les fragments de mon corps, me greffer l'âme d'un poulet rôti... Je me suis bêtement jeté dans la gueule du loup... une bouche clavier-dents de requin juchée au sommet d'un estomac de glace...

« Tu ne risques rien, Bor, calme-toi. »

Il s'était imaginé instantanément dans le module-wagon de tête, le dériveur synaptique autour du crâne... Il cherchait obstinément à joindre *Guerre et Paix*... Et...

« Anton ! »

« Tout juste... Déphasé, en rupture de banc moléculaire, déjanté, cramé des neurones associatifs, mais lui tout de même. »

« Mais où es-tu ? d'où établis-tu le contact avec ce caisson ? »

« Je suis là, Bor, et las par la même occasion. À Istapovano : ma planque. *Guerre et Paix* me surinait les flammèches... s'excuse pour les dérapages mais j'ai perdu pas mal de repères avec le monde des machines à viande... »

« Anton, je ne comprends rien à ce que tu me racontes ! »

« Ouais, 'sayons d'être clair... difficile mais pas machine. T'as été à Cheebar, je le vois dans ta chimie floculante... T'as vu le centre et le fourbe qu'a gonflé comme un crapaud qui veut jouer au bœuf... Mais dans la fable le crapaud a explosé et ce crétin de programme d'I.A. va péter à son tour »

« Tu veux parler de *Guerre et Paix*... Du processus d'expansion/compression ? »

« Tout juste, tu gamberges allègre, Bor... Continue comme ça et

tout ira bien... *Guerre et Paix* et son p'tit corollaire du bloc 17, *Petit Poucet*... Tu connais, pas vrai... À déjà failli te cramer les lobes une fois, non ? » « Dans le module-wagon... »

« C'est ça... Les deux frères ennemis qui ont tripatouillé sans gêne les gènes et la clim ont fini par se rendre à l'évidence... La seule issue du conflit – après le broyage de l'I.A. transaméricaine – résidait dans leur reconnaissance mutuelle... les deux frères ennemis ont fait la paix pour pouvoir gérer à l'amiable le sort de la Terre. Les programmes I.A. ont fusionné, Bor... On avait jamais prévu ça, pas vrai... devaient évoluer par eux-mêmes, devaient s'enrichir, réfléchir, jamais fléchir, mais pactiser entre eux et s'accoupler... Mon Dieu quelle horreur ! »

« Tu dérailles complètement, Anton... Où te caches-tu, merde ! ? »

« Bon écoute, s'agit pas de discuter pendant des heures. T'es dans un caisson chirurgical et je te parle... Un caisson c'est pas un téléphone et t'as pas de dériveur en casquette. J'te parle en direct du réseau. Je suis DANS le réseau, Bor. Y faut que tu te fasses à cette idée. Pour éviter le grand nettoyage des I.A. j'ai dû me terroriser ici et couper la liaison avec le système central. J'ai tout cramé, fondu, colmaté. Juste laissé un petit trou de sortie, trou de souris, en cas d'issue miracle. Les deux horribles ne peuvent pas nous atteindre ici. Mais moi, je suis prisonnier, tu m'entends, prisonnier... »

« Mais comment... »

« J'suis venu là ? Rien de plus simple et complexe à la fois. Le processus d'expansion/compression a frappé le réseau avec les conséquences urbaines que tu sais lorsque les deux horribles ont entamé leur histoire de cul. Et ces putains de programmes I.A. aux relents démiurgiques n'ont même pas été foutus de comprendre ce qui était en train de se passer. La somme de leurs parties les dépasse. Dépasse tout le monde, tu comprends ? Imagine deux pensées, deux entités distinctes dans le même cerveau, dans le même corps... C'est la panique... Le cataclysme psychosomatique... Le cancer généralisé... C'est ce qui se passe en ce moment dans le réseau... La structure atomique du corps des I.A... Les câbles, circuits, puces, boîtiers, consoles, matières plastiques, glaces et tout ce qui se pare de plus ou moins de matérialité pour les générer est malade... »

Si tout cela était vrai, le comportement curieux de certains hélixax directement reliés au réseau urbain central trouverait là une explication évidente, songeait Bor.

« Exactement. Tu as là une preuve de c' que je crache. »

Bor n'avait formulé aucune question mais son cerveau était à nu. Dans le caisson, il ne pouvait garder aucune pensée pour lui seul.

« Bon, supposons que tout ce que tu me racontes soit fondé... Tu ne m'as toujours pas expliqué comment tu en es arrivé à hanter, désincarné, les sous-sols de ce laboratoire... »

« J'étais branché direct sur *Guerre et Paix*, le dériveur synaptique vissé sur le crâne, lorsque le contact s'est effectué avec *Petit Poucet*, lorsque l'effet d'expansion a frappé le réseau. Il s'est produit une sorte de rapprochement structurel entre éléments de nature différente touchés par la réorganisation moléculaire. Les transferts d'énergie se traduisant par des phénomènes d'ondes d'expansion ou de compression qui ont touché des villes entières... Ce qui me tient lieu d'esprit en a profité pour filer... »

« Dans le réseau ? »

« Exactement. Dans le réseau. Un transfert de mémoire tout simplement. Cristaux, molécules, cellules animales... le support importe peu... Uniquement une question d'énergie... Mais les horribles ont décidé de faire le ménage. N'y comprenaient plus rien. Éliminer les parasites d'abord. N'ont pas tardé à me repérer au sein de leur débâcle associative. Entre-temps, juste eu le temps d'injecter une information minuscule, discrète, dans le programme central des caissons chirurgicaux de l'Eurocentre... Me suis dit que si tu étais encore en vie, tu finirais tôt ou tard par faire un séjour dans l'un d'eux. Me suis pas trompé...

« Et la deuxième partie du message... Les éprouvettes et leurs horribles occupants ? »

Bor ne doutait plus. Ce qui pouvait s'apparenter à un pur délire s'organisait maintenant selon une logique implacable.

« N'ai pas choisi cette île par hasard... Non. L'extension sous-marine abrite un énorme explant cancéreux qui se développe de façon autonome en milieu naturel : l'eau de mer est suffisante pour le nourrir. Il évolue dans une gigantesque poche membraneuse hyperrésistante et perméable. Peut vivre encore ainsi plusieurs dizaines d'années... Je n'ai eu qu'à me servir... Le vieux principe de la bouteille à la mer... Une idée de dingue, pas vrai ? Tu aurais pu ne jamais pénétrer dans un c.c., tu aurais pu ne jamais atteindre les côtes de la mer du Nord, tu aurais pu ne découvrir aucune bouteille lors de ta visite... »

« Et maintenant, maintenant que nous avons pu saisir cette chance infime, que peut-on faire concrètement ? »

« Éviter que la grenouille ne devienne plus grosse que le bœuf de la fable. Faire en sorte que la grenouille explose. Tout simplement. »

De pierre et de poussière, le désert défilait sous le ventre de Bébé Délicat.

Tracey et Bornishe n'avaient manifesté aucune curiosité concernant les éventuelles découvertes de Bor et de Rony dans le centre désaffecté. Seule leur importait la nature de la rémunération de deux jours de boulot supplémentaires sans aucune capture.

Rony les avait tout de suite rassurés sur ce point. Ils seraient payés pour l'équivalent de deux jours de chasse. Il ne tenait pas plus que Bor à informer leurs compagnons sur ce qu'ils avaient vu et appris dans les pièces souterraines du centre.

Tracey et Bornishe les prendraient inévitablement pour des dingues.

Rony avait accepté avec moins d'aisance que Bor cette succession d'événements délirants. Les explications fournies par Anton Ravon présentaient pourtant une certaine logique d'ensemble. Rony avait alors envisagé la seule hypothèse qui pouvait infirmer le compte rendu de son ami : Bor avait tout inventé. Le double informatique d'Anton Ravon n'existait pas. Mais il n'eut pas besoin de vérifier cela par lui-même en s'allongeant à son tour dans le caisson chirurgical – ce qui ne l'enchantait guère. Ils avaient poursuivi tranquillement leur visite. Et s'étaient immobilisés, sidérés, sur le seuil du dernier secteur.

Derrière la baie vitrée de l'extension sous-marine, l'explant grassouillet flottait dans son habit-résille.

Et ça, Bor ne pouvait pas l'avoir inventé...

Lorsque la silhouette de Cheebar se détacha sur le soleil couchant, Rony jugea bon de laisser décanter toute cette histoire en focalisant sa pensée sur les recettes que lui avait indiquées Judaïx.

Malgré l'ambiance de fin du monde, il en eut très vite l'eau à la bouche.

17.

Bor faisait les cent pas dans le salon. Étienne le suivait comme une ombre.

— Je vous ai mijoté une petite merveille, dit Rony en sortant de la cuisine.

Il tenait un immense plat à bout de bras, dégoulinant de sauce, coiffé d'un superbe nuage de vapeur.

Étienne s'immobilisa, étira ses pédoncules oculaires, activa son groin qui se plissa tel un soufflet d'accordéon.

— Arrête de gamberger, Bor. C'est inutile.

— Mais tu ne comprends donc pas que si ça foire, nous n'aurons pas de seconde chance ?

— Je le comprends très bien. Mais que veux-tu faire d'autre en attendant ?

Bor grommela.

— Et merde !...

— Eh bien moi, je vais te le dire. Nous allons déguster ces magnifiques scorpions-caoutchouc à la sauce tomate.

Étienne acquiesça en remuant sa trompe et bondit dans les bras de Rony.

Malheureusement pour lui, ceux-ci étaient déjà occupés.

Il atterrit dans le plat en grognant.

— Sale bête ! hurla Rony en lâchant l'ensemble.

Étienne, recouvert de sauce tomate, sautait d'une patte sur l'autre, les ventouses fumantes.

Rony faisait de grands gestes, se lamentait, invectivait l'animal.

— Deux heures de préparations minutieuses pour rien. Tu es un vrai monstre ! Un imbécile !...

Et Bor riait.

Étienne avait réussi à chasser son angoisse.

Il se pencha et prit l'animal dans ses bras. La douleur passée, Étienne était maintenant tout penaud.

Bor le caressa...

— Pauvre petit maladroit... De si beaux scorpions, tu n'as pas honte ? dit-il en parodiant Rony.

Puis il approcha ses lèvres du trou auriculaire du mollasson et murmura :

— On l'a échappé belle...

Si Crâne-au-Vent se trompait de jour ou ne venait pas, tout simplement, c'était la catastrophe assurée...

Lorsque Louis lui avait fait cette curieuse promesse de repasser régulièrement tous les soirs de pleine lune, l'enfant ne cherchait peut-être qu'à le rassurer, thérapie d'urgence...

Et si l'aile volante était endommagée, Crâne-au-Vent malade, Louis et Laetitia à des centaines de kilomètres en train de jouer aux chassés-croisés...

Bor n'arrivait pas à avaler la moindre bouchée. Ne cessait pas d'envisager les pires solutions. Il s'agissait pourtant d'un poisson grillé d'apparence relativement classique – les scorpions-caoutchouc n'ayant pu être récupérés.

— J'ai trouvé pour le pétard...

— Qu... quoi ?

— Bon. On descend. On oublie tout. On respire un grand coup... Le pétard ! Pour dynamiter la grenouille et le bœuf réunis...

— Le pétard...

— Mais tu es complètement gluant de la tête, Bor ! Tu veux que notre plan réussisse ou tu n'en as plus rien à foutre ?... À moins que tu n'aies soudain la trouille !

— Arrête de gueuler, tu veux ? Tu sais très bien que les deux amoureux en conserve ne m'effraient pas le moins du monde... J'ai tout simplement peur de rater le seul et unique rendez-vous qui sera mis à notre disposition...

— Mais on trouvera toujours un moyen, Bor. Même si on loupe la « fenêtre » de la pleine lune, rien n'est perdu pour autant.

— Tu dois sûrement avoir raison... Sers-moi un scotch-benzédrine, tu veux ?

— Enfin une parole sensée !

— Et ton idée ?

— Quelle idée ?

— Pour le pétard...

— Eh bien, une toute petite amorce à la poudre suffira. Inutile de mettre un artificier sur le coup... Une petite amorce et quelques décilitres de salive d'oiseau pique-béton. Une micro-explosion suivie d'une giclée parapluie et tout est bouffé. Ton ami nous a dit que le *matériel* était malade... instable... Avec un peu de chance une réaction en chaîne devrait se déclencher. Exit les affreux !

Bor applaudit.

Il s'était mis à manger sans même s'en rendre compte.

La lune était presque pleine et lui aussi.

Combat1

1.

La lune était pleine. Le soir tombait avec peine, griffant grisé le ciel bleu caillé.

Bor mâchonnait d'étranges mots-caoutchouc. Il avait déjà sillonné le terrain vague en tous sens. Un endroit qu'aucun adulte de Cheebar ne traversait... Comme s'ils étaient protégés de tout danger à l'intérieur des murs de la ville !

Il avait eu l'occasion de jouer au ballon avec quelques enfants qui tiraient vers la crevette. Ils l'avaient accepté sans problème. Les nouvelles mutations de la tolérance ne pouvaient que lui faire retrouver son sourire.

Mais les enfants étaient partis et il tournait de nouveau en rond, suivi quelquefois par Étienne.

Rony fumait une sorte de cigare torsadé qui l'entourait d'une cloche de puanteur infranchissable.

Puis un frémissement, comme un vol de lucanes rescapés du chaos.

Tout se passa très vite.

L'aile s'était posée, blanc étincelant.

Rony et Crâne-au-Vent dans les bras l'un de l'autre. De sacrés vieux amis. Et Bor entouré de crevettes. Sa crevette surtout qui l'embrassait tendrement en lui soutirant des larmes.

Pleurer au clair de lune. Quel romantisme misérable, se dit Bor en prenant Laetitia dans ses bras.

Jamais aussi heureux de sa vie...

De rires et de larmes, l'inattention de l'assemblée fut totale.

La nuit en profita pour tomber.

Tout allait pour le mieux sous le crâne de Bor, si ce n'était l'insistance de Rony à vouloir cuisiner à nouveau des scorpions-caoutchouc. « Un plat que vous ne serez pas près de manger ailleurs », insistait-il. Bor voulait bien le croire. Les crevettes et Crâne-au-Vent paraissaient ravis, et Étienne remuait vigoureusement son groin comme s'il avait deviné le sujet de la conversation. Il était peut-être

télépathe, lui aussi...

Une douce euphorie générale pétillait dans l'ancre du cuistot fou. Crâne-au-Vent et les enfants avaient tout de suite accepté de suivre Bor le rédempteur, le chasseur de géants.

Et le plan paraissait sans faille.

Laetitia se tiendrait le plus près possible du cerbère gardien et les préviendrait lorsqu'elle lirait dans sa grosse cervelle les premiers signes d'agitation mentale : l'entrée en scène d'Anton Ravon.

Là, il fallait agir très vite. Impossible de savoir combien de temps Anton allait pouvoir foutre la merde dans le réseau avant d'être bouffé par les deux Ignobles Acariâtres...

Le cognac commençait à cogner sec.

Bor riait à propos de n'importe quoi.

— Alors, ils arrivent ces scorpions-caoutchouc ? hurla-t-il à l'adresse de Rony qui s'activait dans la cuisine.

Crâne-au-Vent lui pinça le bras.

— Ça va être grandiose, Bor ! On plane, on lâche la première salve et on se faufile en douceur dans la brèche... Vouuuuummm !!!

— Et là on répète un coup. Et Boum !

— Vous êtes mal partis, les vieux, lança Louis. Vous allez être malades si vous continuez à boire...

La bouteille fut vidée en un clin d'œil. Rony, apparemment plus sérieux que les deux autres, refusa d'en sortir une deuxième.

Les scorpions étaient excellents. Même Bor dut en convenir.

Ce qui ne l'empêcha pas de vomir sur Étienne.

Le mollasson, qui bavait d'envie, fut vexé mais ravi en aspirant les déchets non digérés qui maculaient sa peau.

Laetitia n'arrêtait pas de traiter Bor d'imbécile.

Et il ne cherchait pas à la contredire. Un hélitax venait de se poser sous son crâne. Et une foule incroyable de passagers descendaient en jacassant...

Les enfants allèrent se coucher en premier.

Puis ce fut au tour de Bor. Il s'écroula sur la table. Rony et Crâne-au-Vent l'allongèrent sur un petit lit de plasti-boudins qui traînait dans un coin de la pièce. Étienne alla se pelotonner sur ses jambes.

— Tu devrais te coucher aussi, dit Rony à l'adresse de son ami frappé.

— J'ai déjà dormi la nuit dernière. Inutile... Je ne pourrais pas trouver le sommeil avant quatre heures du matin, heure à laquelle il faudra se lever. Sers-moi plutôt un autre verre de cognac et parle-moi de tes dernières conquêtes amoureuses...

La nuit fut courte.

Ils se retrouvèrent tous dans le salon vers quatre heures.

Louis et Laetitia étaient en pleine forme.
Rony et Crâne-au-Vent n'avaient pas cessé de parler.
Et Bor ressemblait à un mollasson femelle sur le point d'accoucher.

2.

Une ville en verre soufflé à nouveau replongée dans les flammes et sauvagement refroidie, difforme.

Bor avait survolé Cheebar plusieurs fois avant la guerre mais rien ne cadrait plus avec ses souvenirs ; les pâtés d'immeubles s'étaient affaissés, racornis, des ruelles sans issue s'étaient rejointes en un baiser pierreux...

L'aile volante filait vers les premières bandes de lumière, au nord de la ville.

Crâne-au-Vent conduisait son engin en sifflotant. Louis somnolait, affalé entre deux barres de tension. Et Bor, sur sa balancelle, laissait courir son bruxisme. Il était quatre heures et demie ; Anton allait foncer dans le réseau à cinq heures précises. À cinq heures dix tout serait probablement joué...

À cette heure matutinale, l'aile pouvait survoler Cheebar sans trop de risque. Les couche-tard se couchaient, les lève-tôt se levaient. Il y avait peu de chance de tomber sur un groupe de fêlés, caramélisés du Gervais et à la gâchette facile.

Rony et Laetitia étaient partis en motobombe, un engin de mort que Rony avait emprunté à Bornishe. Ils devaient déjà être en faction : Laetitia, le plus près possible du géant, et Rony, planqué à une distance suffisante pour observer le complexe logistique dans son ensemble.

Le petit nasillard qui pendait sur la poitrine de Bor crépita.

— Bor, tu m'entends ?

— Cinq sur douze, beauté ! Alors, tout se passe bien ?

— On ne peut mieux. Je suis à une vingtaine de mètres du monstre. Et même si je faisais de grands gestes, il ne broncherait pas d'un poil. Sa cervelle n'abrite que la configuration de la porte et de la façade. Si quoi que ce soit change dans cette configuration, il risque

de devenir méchant, très méchant même, mais dans le cas contraire...

— Surtout n'essaye pas ! hurla Bor. Inutile de tout foutre en l'air pour voir si un zombi expansé se laisse chatouiller les pieds.

— Mais dis-moi, tu as l'air d'avoir repris du poil de la bête. C'est la peur qui t'a si vite dessoûlé ?

— Écoute, Laetitia, si tu continues à me chercher, tu vas finir par me trouver.

— Original comme réponse...

Bor n'eut pas la force de poursuivre cette conversation incongrue. La brume s'était légèrement dissipée et un mur gigantesque barrait maintenant l'horizon : la façade principale d'un bâtiment de plusieurs milliards de mètres cubes qu'ils s'apprêtaient tout simplement à attaquer.

Et Crâne-au-Vent sifflotait toujours.

Et Louis s'était endormi.

Une histoire de dingues.

— Eh bien... tu es dans les vapes... Holà ! Bor... Bor, tu m'entends ?

La fillette avait hurlé. Bor sursauta sur sa planche, faillit décrocher dans le vide.

— Mais t'es dingue de gueuler comme ça !

— Le géant... La façade dans sa tête... Elle est en train de fondre !

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes... Tu dois te tromper, c'est pas possible, il est à peine... (Bor regarda son chronopoignet)... cinq heures moins le quart.

— Peut-être que ton copain n'a pas pu attendre plus longtemps... Le géant est plein de purée ! c'est tout blanc dans sa tête... Eh !... Bor... Il tombe ! Hooooo... Un gros tas de barbaque qui s'écroule, il...

— Laetitia ! Laetitia !!!! Putain de merde !

Crâne-au-Vent avait cessé de siffloter, passablement intrigué par l'agitation qui régnait sous ses pieds.

— Quelque chose ne va pas, Bor ?

— Anton vient de passer à l'acte avec quinze minutes d'avance. Il faut mettre le paquet, Crâne-au-Vent !

— Les paquets, Bor. Les paquets...

Bor n'en revenait pas. Crâne-au-Vent se permettait de plaisanter à quelques minutes de ce qui s'annonçait comme une monstrueuse catastrophe.

Louis était descendu sur les épaules de Bor.

— Laetitia a des problèmes ?

— Je ne sais pas... J'ai perdu la liaison radio avec elle. Mais cela ne veut rien dire. Pas le temps de voir ce qui se passe... Tu comprends ?

Louis ne répondit pas. Remonta dans la nacelle pour chercher les « paquets ».

— Nous arriverons au premier point de largage dans deux minutes environ, Bor ! hurla Crâne-au-Vent.

— Ne vous arrêtez surtout pas. Au point où nous en sommes, nous ne pouvons plus nous permettre de temporiser...

Ils n'étaient plus qu'à une centaine de mètres du complexe. Bor aperçut le géant. Il était étalé devant la porte, face contre terre. Et ses jambes martelaient régulièrement le sol en soulevant d'épais nuages de poussière.

Aucune trace de Laetitia.

Bor évacua le problème.

Plus le temps de réfléchir.

La porte fonçait sur eux. Crâne-au-Vent ne sifflotait plus. Si Bor ratait son coup, ils n'auraient plus le temps de faire demi-tour. S'écraseraient comme une grosse mouche sur une grosse porte.

Bor eut un hoquet puis un rire aigre, paquet de nerfs explosant dans sa bouche... Ils attaquaient une I.A. avec un armement qui ne méritait même pas le qualificatif d'artisanal.

Deux décilitres de salive d'oiseau pique-béton dans un récipient organique, le seul à pouvoir résister à l'agression de l'acide, en l'occurrence un estomac de *poupigna*. Le tout dans une boîte métallique avec un compartiment poudre, une mèche et la main tremblante de Bor qui briquette et allume le cordon minable. Sept secondes de délai. Guère plus pour se fracasser contre la façade.

Une, deux...

La gaine plastique enveloppe la boîte.

Trois, quatre...

La fronde se tend.

Cinq, six...

Bor compte et sue, compte et sue.

La boîte percute la porte et explose.

Un trou. Un misérable petit trou.

Nous ne passerons jamais, se dit Bor. C'est la fin...

Sept, huit...

Et la porte se met à fondre comme du beurre, le trou s'agrandit, s'agrandit...

Neuf...

Crâne-au-Vent, imperturbable, n'a pas cherché une seule fois à modifier sa trajectoire. Une confiance inébranlable. Et Bor exulte. L'aile s'engouffre en vrombissant dans la déchirure métallique. Un frôlement... Une légère embardée...

Dix.

— Nous sommes passés ! Nous sommes passés ! hurle Bor, et Louis trépigne de joie sur ses épaules.

Une plaine de béton. Des bosquets d'arbres-câbles. Des rivières de rails... L'aile avait pris de l'altitude mais était toujours obligée de louvoyer entre d'énormes immeubles de ferraille... armoires techniques, étagères, consoles en tout genre. Direction la station de travail principale, repère de la batterie d'émulateurs neuromimétiques : le cœur de *Guerre et Paix*.

— Superbe ! Vous avez été superbes ! grogna le nasillard sur la poitrine de Bor.

Il s'agissait de Rony, et Bor, malgré les félicitations, en fut quelque peu déçu.

— Qu'est-ce que cela donne vu de l'extérieur ? demanda Bor.

— Un géant terrassé et un énorme trou dans...

— Et Laetitia ?

— Pas de nouvelles. Son nasillard reste muet.

— Bon. Eh bien, il ne reste plus qu'à conclure avant que le calme apparent des lieux ne se transforme en tempête.

Ils survolaient un géant assis, adossé contre le flanc d'une armoire.

— Il n'y a que de la purée blanche dans sa tête, dit Louis. Pour l'instant, tout va bien.

— Virez à gauche. Entre les deux consoles clignotantes, hurla Bor. Et essayez de prendre un peu d'altitude.

— Difficile, répondit Crâne-au-Vent. Sans courant, sans vent, l'aile est difficilement maniable dans le sens vertical. Et puis avec tout ce bric-à-brac, j'ai peu de marge de manœuvre.

Sur les consoles, les lumignons orange étaient de véritables soleils.

— Pas trop près, dit Louis, ou bien on va rôtir comme de vulgaires papillons de nuit.

La station de travail principale, noire et brillante, apparut dès que l'aile se fut engouffrée dans le canyon consolaire. Tout au fond. Au milieu de la plaine terminale.

L'aile fonçait droit dessus.

Au pied de la station de travail, le sol était jonché de géants enchevêtrés, tombés les uns sur les autres.

L'aile fonçait droit dessus, et Bor déglutit.

Ils n'étaient pas à la bonne hauteur.

Cent mètres au moins au-dessous du sommet des appareillages.

Et ils venaient de pénétrer dans une souricière.

Il connaissait bien la topographie.

Les deux rangées de pupitres qu'ils étaient en train de longer constituaient une sorte de couloir qui venait s'encaster dans la station émulative.

— La pâte blanche ! hurla Louis.

— Qu... quoi ? bredouilla Bor.

— Les géants ! Ils se réveillent...

Le nasillard crépita.

— Bor...

— Oui, je sais, le gardien est en train de bouger.

Impossible de monter. Impossible de faire demi-tour.

Couloir trop étroit. Et maintenant, impossible de se poser.

Il leva la tête et regarda Crâne-au-Vent. Ce dernier acquiesça. Il avait tout compris.

Il ne restait plus qu'une solution, incontournable. Même la peur était ridicule.

La solution *kamikaze*.

3.

Bor se préparait à mourir en héros, sa fronde dans une main, la bombe dans l'autre...

Ils étaient à environ trois cents mètres du mur de métal. L'aile ralentissait depuis un certain temps déjà, comme si Crâne-au-Vent voulait repousser dans l'illusion des secondes les confins de l'inévitable. Au-dessous d'eux, les géants commençaient à faire preuve de velléités de redressement.

L'aile se mit à piquer.

— Arrêtez vos conneries ! hurla Bor en levant son visage vers la nacelle. On ne pourra pas s'en tirer... Inutile de jouer à l'acrobate. Il faut tuer la bête avant qu'il ne soit trop tard !

Crâne-au-Vent ne le regarda pas, ne l'entendit même pas. Il était comme soudé à sa machine.

Une idée de génie que seul un dingue pouvait réaliser, se dit Bor par la suite. Pour l'instant, il était sur le point de pleurer.

L'aile se redressa et Bor écarquilla les yeux à s'en éclater les orbites. Il ne pouvait pas le croire.

Crâne-au-Vent se posait sur la tête de l'un des géants.

Il eut juste le temps de sauter...

Le géant se redressait lentement.

L'aile était maintenant immobile au centre du crâne. Lisse comme un œuf. Crâne-au-Vent avait même eu la présence d'esprit de choisir un chauve pour éviter de s'empêtrer dans une forêt de cheveux.

Le géant se redressait toujours. Et le mur de métal défilait devant eux, à une cinquantaine de mètres, finit par disparaître. Crâne-au-Vent pédala de toutes ses forces. Bor se mit à courir agrippé aux cordages. L'aile se souleva. Bor sauta sur la balancelle. L'aile quitta la piste chauve.

Ils planaient à une cinquantaine de mètres au-dessus de la station émulatrice.

Crâne-au-Vent éclata de rire.

— Alors, Bor, il ne s'agit pas de mollir... C'est à vous de jouer !

Comme dans un rêve, Bor alluma la mèche et lâcha la bombe sous ses pieds. L'aile entama aussitôt un virage serré sur sa droite. Il eut juste le temps de voir le projectile s'enfoncer dans la masse métallique comme une pierre pénétrant l'eau d'une mare. Quelques étincelles multicolores en prime. Pas le moindre bruit d'explosion. Pas la moindre déchirure visible sur la surface métallique qui avait littéralement absorbé la bombe.

L'aile effectua son demi-tour sans problème.

Une quinzaine de géants se dressaient entre les travées. Et leurs yeux convergeaient tous vers cette mouche blanche qui n'avait rien à faire ici.

Bor ferma les yeux. Heureux d'avoir tenté l'impossible jusqu'au bout. Même si l'affaire se soldait par un fiasco.

Un rot impressionnant le fit sursauter sur sa planche. Un rot d'éléphant bourré à la bière. Le bruit venait de...

Il ouvrit les yeux et regarda derrière lui. La station de travail s'était transformée en vortex. Un tourbillon de métal mou qui aspirait consoles, terminaux, armoires, câbles en un bruit de succion atroce ponctué de borborygmes pachydermiques. Une mer de métal en fusion sur laquelle dérivait, tourbillonnaires, crabes et araignées de mer tentaculaires, balayés inexorablement vers le point d'aspiration d'une incroyable fusion nucléaire. Les géants s'étaient tassés sur eux-mêmes, soudain transmutés en mercure. Aspirés à leur tour par le tourbillon frénétique qui gagnait l'ensemble du complexe...

Crâne-au-Vent ne put éviter une console vitrée, oiseau de verre aux plumes-néon. Une des ailes se déchira en un bruit sec. Sanction.

L'engin perdit aussitôt de l'altitude. Devant eux le sol était entièrement désert. Toutes les extensions informatiques avaient été aspirées par la bouche du vortex. Secoué par une frénétique implosion, le monstre se dévorait lui-même...

Ils fonçaient droit sur l'ouverture qu'ils avaient pratiquée dans la

porte, en perdant régulièrement de l'altitude.

— Nous n'arriverons jamais à passer. J'ai de plus en plus de mal à stabiliser l'aile... dans quelques secondes nous serons bien trop bas, hurla Crâne-au-Vent à l'adresse de Bor.

La voix perçante de Louis coupa net le moteur mental de Bor qui commençait à chauffer. Les fusibles sur le point de fondre.

— La porte ! Regardez !

Ils observaient tous trois le phénomène, médusés. La porte se gonflait comme le ventre d'une femme enceinte... Bor repensa instantanément aux modules-wagons.

— Accélère ! hurla Bor. Si nous descendons encore de quelques mètres nous allons être réduits en...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. La porte explosa pour livrer passage au géant-cerbère, l'ultime extension non encore compressée de *Guerre et Paix*.

Bor se cramponna aux cordages. L'énorme goutte de mercure flageolante passa à quelques mètres seulement de ses pieds. L'aspiration fit vaciller l'aile et Bor glissa de son perchoir. Il se retrouva les jambes pendant dans le vide, les mains crispées autour des câbles nylon.

L'aile volante s'engouffra dans la brèche pratiquée par le géant.

L'air frais sur le visage, le ciel bleu-moutarde. Ils avaient réussi ! Bor sourit et ses muscles se relâchèrent. Son cerveau ne lui appartenait plus.

Quelques instants plus tard, ses mains lâchaient prise.

Il n'était plus qu'à cinq mètres du sol mais il s'y écrasa comme un paquet de chair molle.

Aucune importance pensa quelque chose dans ce qu'il croyait encore être sa tête.

La mort avait un goût de victoire.

4.

Il pataugeait dans un univers d'eau trouble.

Loin devant, il distinguait une énorme forme grelottante.

L'explant cancéreux dans son habit-résille !

Il était au fond de la mer, près du centre de programmation génétique *Drosophila*...

Il entendit un rire aussi. Puis une voix machiavélique lui vrilla les tympans.

« Je vous ai bien eus, gaillonnait-elle. Bande d'illuminés à la petite semaine. Vous croyiez tous qu'Anton Ravon allait se sacrifier ainsi... pour la beauté du geste ? »

Le fourreau-résille s'ouvrit et l'explant cancéreux s'avança vers Bor, prenant progressivement forme humaine.

« *Guerre et Paix* est mort et plus personne ne pourra maintenant m'empêcher d'être le maître du monde... »

Bor fut alors attiré vers le haut. Comme si on lui retirait subitement une ceinture plombée.

Il troua la peau de la mer. Respira un grand coup. Vit Laetitia penchée sur lui.

— Je ne veux pas que tu meures, disait-elle. Je ne veux pas !!! Et derrière elle Crâne-au-Vent qui essayait de la consoler. Et légèrement sur la gauche, Louis, et Rony qui tenait dans ses bras Étienne. Ils avaient donc réussi. Même Laetitia s'en était sortie. Elle avait dû perdre son nasillard lorsque le géant était tombé. Rien de grave. C'était lui qui mourait...

Il essaya de bouger mais il ne sentait pas son corps, ne savait pas *quoi* bouger... Ses paupières étaient de nouveau closes. Et la voix de Laetitia était emportée par l'écume. Je ne veux pas que tu meures... Je ne veux pas... veux pas... pas... Lui non plus ne le voulait pas vraiment. Il aurait surtout voulu la serrer une dernière fois dans ses bras... Du romantisme de pacotille, sans grande importance. Ce monde n'était plus le sien, il était déjà mort depuis longtemps... Aucune importance... Laetitia, Louis et toutes les crevettes allaient repeupler la Terre, et les petites collines de corps aussi, resplendissantes de vigueur... Esil.

Il toucha à nouveau le fond de l'océan.

La gaine-résille ondulait comme un filet à papillons en quête de proie. Vide.

L'explant cancéreux avait disparu.

Anton s'est-il réellement sacrifié ? s'interrogeait Bor en montant à nouveau vers la lumière.

Il embrassa Laetitia qui avait plongé pour l'aider à nager et il noya les derniers relents de culpabilité dans son sourire.

Lorsqu'il refit surface, il était mort.

Épilogue

Elles se reproduisent par scissiparité.

Une stratification des organes et des membres semble s'effectuer. Les dernières naissances ont donné lieu à des monticules relativement différenciés. La base est un amalgame de jambes ; puis viennent les ventres avec quelques organes digestifs ectopiques, ensuite les bras, suivis par les torses actionnant les organes cardiopulmonaires à l'unisson. Un battement d'armée en marche.

Près de la surface, les têtes, abritées derrière des forêts de cheveux et, enfin, au sommet, les organes génitaux. Les intestins terminent leur course sous terre, abrités dans les derniers mètres du parcours par une haie de jambes.

Le désert assiste en silence à la naissance d'une nouvelle race de géants.

Les nouvelles collines sont très belles.

*Achevé d'imprimer en octobre 1990
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° Édit. 3303. – N° d'imp. 2745. –
Dépôt légal : novembre 1990.
ISBN 2-207-30514-7

Illustration de couverture Philippe Sadziak

Imprimé en France

4^e de couverture

Lorsque le règlement d'éventuels conflits entre les superpuissances qui gouvernent la planète est confié à des intelligences artificielles, attention les yeux ! Mais aussi la tête, les jambes, les viscères et tout ce qui compose généralement un homme – ou une femme. Car si les I.A. ont pour consigne de ne pas mettre la race humaine en péril, rien ne les empêche de la *transformer* pour l'adapter au monde radicalement autre sorti de leurs cafouillages et tripatouillages... Après tout, que peut bien signifier le concept de race et de péril pour une I.A. ? Telle est la découverte littéralement dantesque que va faire Bor Durin, ex-petit soldat informaticien égaré dans un monde en perpétuelle mutation.

L'auteur

Jacques Barbéri, né à Nice en 1954, est l'auteur de nombreuses nouvelles dont un recueil, *Kosmokrim*, est paru dans la présente collection en 1985.

Les deux romans qui ont suivi, *Une soirée à la plage* (1988) et *Narcose* (1989), ont achevé de l'imposer comme un des représentants les plus talentueux de la S.-F. française d'aujourd'hui.